



ARTHUR

SCHOPENHAUER

Essai sur les apparitions
et opuscules divers

www.schopenhauer.fr

Arthur Schopenhauer

Essai sur les apparitions et opuscules divers

Parerga et Paralipomena

Traduit par Auguste Dietrich, 1912

Numérisation et mise en page par

Guy Heff

Otobre 2013

www.schopenhauer.fr

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	4
ESSAI SUR LES APPARITIONS ET LES FAITS QUI S'Y RATTACHENT.....	30
SUR LE BRUIT ET LE VACARME	99
ALLÉGORIES, PARABOLES ET FABLES	103
REMARQUES DE SCHOPENHAUER SUR LUI-MÊME	109

PRÉFACE

C'est un Schopenhauer assez inattendu, et, on peut le dire, tout nouveau, que nous présentons aujourd'hui au lecteur. L' « Essai sur les apparitions », qui ouvre le présent volume, — le dernier des *Parerga et Paralipomena* — témoigne que son auteur, quoique philosophe intégral, ou plutôt pour cette raison même, ne résolvait pas si aisément et d'un cœur léger tous les problèmes que soulève l'existence du monde et de l'homme, toutes les questions qui s'agitent obscurément au fond de l'être, et qu'il se disait, dans son for intérieur, avec Hamlet, qu' « il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, qu'il n'en est rêvé dans la philosophie ».

En prêtant une attention sérieuse aux phénomènes dits psychiques, au lieu de les rejeter *a priori*, comme dénués jusque-là de base suffisamment scientifique, Schopenhauer a, d'une part, élargi le domaine de la philosophie ; et, d'autre part, grâce à cette étroite porte laissée ouverte sur l'invisible, il a donné en même temps satisfaction aux besoins de beaucoup d'âmes, hantées avec une obsession plus ou moins angoissante par la préoccupation des choses occultes et de l'au-delà terrestre.

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que ce thème captivant était l'objet, en Allemagne, d'un examen « philosophique ». Dès 1766, Kant avait publié, sous l'anonymat, un opuscule : *Les rêves d'un visionnaire éclaircis par les rêves de la métaphysique (Träume eines Geistersehers, erläutert durch Träume der Metaphysik)*, dans lequel il admet entre les esprits une loi d'universelle dépendance, analogue à la loi de l'attraction assignée par Newton aux substances matérielles. « Dans les mobiles les plus intimes, dit-il, nous nous trouvons dépendre de la règle de la volonté universelle, et il en résulte, dans le monde de toutes les natures pensantes, une unité morale et une constitution mathématique suivant des lois purement spirituelles. » Il va même jusqu'à affirmer que « le sentiment moral est le sentiment de cette subordination de la volonté particulière à la volonté universelle », la traduction par la conscience individuelle de l'effort commun des esprits vers l'unité morale. Cette affirmation fait ainsi entrevoir, pour l'action morale, la possibilité de se réaliser pleinement dès cette vie dans un univers spirituel, ou *nouménal*, comme l'aurait nommé plus tard le philosophe : car cette rapide lueur est en quelque sorte la première esquisse de la distinction du « phénomène » et du « noumène », que la *Critique de la raison pure* ne tardera pas à fonder. Kant, dont l'opuscule a surtout en vue l'illuminisme du fameux Swedenborg, est loin, du reste, d'accorder grande créance aux

élucubrations du théosophe suédois. Il déclare au contraire que les visions de celui-ci ne sont que des images projetées au dehors par un cerveau malade, et il conclut ironiquement qu'un bon purgatif en aurait aisément raison.

Il pose toutefois ici des principes qui peuvent aboutir logiquement à l'acceptation de l'occultisme. « J'avoue, dit-il, que j'incline fort à affirmer dans le monde l'existence de natures immatérielles, et à placer mon âme même dans la classe de ces êtres. » « En conséquence, il faudrait regarder l'âme humaine comme reliée, dès la vie présente, à deux mondes à la fois, mais, de ces deux mondes, dès qu'elle est parvenue à l'unité personnelle, grâce à un corps, elle ne perçoit clairement que le monde matériel » « Il n'y a donc qu'un seul sujet, qui forme un membre du monde visible et invisible à la fois, mais ce n'est pas la même personne, parce que les représentations de l'un de ces mondes, par suite de sa nature différente ne sont aucunement des idées accompagnatrices de celles de l'autre monde, et, en conséquence, ce que je me représente comme esprit n'est pas reconnu par moi comme être humain, et réciproquement. »

Un ouvrage postérieur de Kant, *Leçons sur la psychologie*, est plus explicite et plus net encore à cet égard. On y trouve ces assertions à tournure scolastique : « La vie consiste dans le *commercio* de l'âme avec le corps. Le commencement de la vie est le commencement du *commercii*, la fin de la vie est la fin du *commercii*. Le commencement du *commercii* est la naissance, la fin du *commercii* est la mort. La durée du *commercii* est la vie. Le commencement de la vie est la naissance ; celle-ci toutefois est non le commencement de la vie de l'âme, mais celui de la vie de l'être humain. La fin de la vie est la mort ; celle-ci toutefois est non la fin de la vie de l'âme, mais la fin de la vie de l'être humain. Naissance, vie et mort ne sont donc que des états de l'âme ». « En conséquence, la substance demeure, quand le corps disparaît, et la substance doit donc avoir existé aussi, quand le corps a pris naissance. » « La vie chez l'homme est double : il y a la vie animale et la vie spirituelle. La vie animale est la vie de l'être humain, comme tel; et ici le corps est nécessaire, pour que l'être humain vive. L'autre vie est la vie spirituelle, dans laquelle l'âme, indépendante du corps, doit continuer à exercer ces mêmes actes de la vie. »

Schelling, dont le système de l'« identité » n'est guère que le système de Fichte fondu avec celui de Spinoza, se rallia aux vues de Kant en cette matière : l'objet et le sujet, le réel et l'idéal, la nature et l'esprit étant identiques pour lui dans l'absolu, considéré comme créateur du principe idéal, il étendit sa théorie jusqu'à l'étude des forces occultes, qu'il traita

en tout sérieux, mais en tombant bien vite dans le mysticisme. Quoi qu'il en soit, Schopenhauer, devenu pour ce fait même moins sévère à son égard, lui rendit à sa mort, en 1854, le témoignage qu'il avait « essentiellement amélioré et fait progresser la conception de la nature ».

En 1848, les Américains avaient introduit en Europe, et tout d'abord en Allemagne, les phénomènes dénommés par eux « spiritualités ». Lorsque, dans l'hiver de 1834, le célèbre magnétiseur italien Regazzoni vint donner des séances à Francfort, Schopenhauer les suivit avec la plus grande attention : et bien que les expériences du magnétiseur fussent sur plus d'un point sujettes à caution, il prit en définitive parti pour elles. Un physiologiste connu ayant même entrepris de démasquer Regazzoni comme « charlatan », Schopenhauer se rangea énergiquement du côté de ce dernier, et ne ménagea pas, dans ses conversations et dans ses lettres, ses attaques contre les « médocastres », qui ne voyaient pas plus loin que leur petit savoir positif terre à terre¹.

Hostile comme il le fut de tout temps à la conception mécanique de la nature, qui, avec les hégéliens de l'extrême-gauche et surtout les matérialistes irréductibles tels que Moles-chott et Louis Buchner, allait s'implanter en Allemagne pour une durée d'un demi-siècle, il se reprit d'une belle ardeur pour l'étude des faits de l'hypnotisme, du somnambulisme et du spiritisme, qui l'avaient préoccupé et intéressé de longue date. Son « Essai sur les apparitions » est le fruit d'observations et de recherches poursuivies pendant beaucoup d'années. Son livre sur *La volonté dans la nature*, publié en 1836, renferme déjà un chapitre étendu sur « le magnétisme animal et la magie ». S'il n'avait pas lu, cela va sans dire, les trente mille volumes qui, d'après le professeur bernois Maximilien Perty, constituent la « littérature » des sciences occultes, il connaissait au moins les principales sources, celles qui forment la base de cette étude. Son « Essai » et toutes les indications à cet égard répandues dans ses autres ouvrages, le prouvent surabondamment.

Une prédisposition naturelle portait d'ailleurs Schopenhauer à prêter une vive attention aux phénomènes de l'occultisme. Au plus profond de son cœur, en effet, et quoi que sa raison fit pour s'en défendre, il crut toute sa vie aux pressentiments, aux rêves fatidiques, aux hallucinations hypnagogiques. On sait combien, malgré sa robuste constitution physique, sa nature psychique était sensitive et excitable.

Cet « Essai sur les apparitions », qu'on pourrait croire, si l'on n'était pas renseigné, un chapitre isolé et un peu fantaisiste dans l'ensemble de son

¹ W. Gwinner, *Schopenhauer's Leben*, pp.80-581.

œuvre, se rattache au contraire à celle-ci tout entière par le lien le plus étroit. Il est philosophique au premier chef. Il ne s'y agit en effet de rien moins, pour l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*, que de confirmer par les faits des rêves prophétiques et de la clairvoyance somnambulique, sa doctrine de l'idéalité du temps et de l'espace. Bien entendu, il présuppose démontrée à priori l'identité de celui-ci et de celui-là, ainsi que de la causalité. Si le temps était une forme des choses en soi, il ne pourrait, dans l'état de clairvoyance, être franchi ; et cet état supprime l'espace avec ses distances, qui interviennent plus fréquemment que celles du temps. C'est uniquement sur cette base que les faits occultes semblent explicables à Schopenhauer. En un mot, s'il attache une si grande importance aux phénomènes de l'occultisme, c'est qu'il trouvait en eux la confirmation de sa métaphysique. Elle seule, en effet, par son principe, — la volonté unique et inconditionnée, — est capable de rendre compte de ces phénomènes. Si les tables remuent, c'est évidemment la *volonté* qui les met en mouvement, ou qui, plutôt, se manifeste dans leurs mouvements. Bref, cette « métaphysique expérimentale et pratique », comme Bacon a déjà défini les sciences occultes avec ses effets « magiques », c'est-à-dire indépendants de l'espace et du temps, corroborait sa doctrine de l'unité intérieure de l'omnivolonté.

Sans admettre toutes les fantaisies plus ou moins extravagantes auxquelles donnaient alors lieu ces questions, il n'hésitait pas à déclarer que celui qui, aujourd'hui, met en doute les faits du magnétisme animal et de sa clairvoyance, doit être qualifié non seulement d'incrédule, mais aussi d'ignorant, et que le susdit magnétisme, s'il propose pour l'instant plus d'énigmes qu'il n'en résout, constitue, au point de vue philosophique, la plus riche et la plus suggestive des découvertes.

Sa croyance en matière d'occultisme s'étendait d'ailleurs très loin. S'il est persuadé, par exemple, que des vivants, mais particulièrement des mourants, peuvent provoquer des visions chez des personnes étrangères, la seule chose qui reste pour lui problématique, c'est de savoir si un *mort* le peut aussi.

Ce sujet revenait fréquemment dans sa conversation. Frauenstädt raconte qu'il lui citait un jour plusieurs cas d'action magique de la volonté sur d'autres personnes, qui en restaient comme annihilées; une malédiction émise paralysait aussitôt les uns, faisait boiter les autres, etc. Il est d'ailleurs plus facile, ajoutait-il, d'agir sur les animaux que sur les hommes, parce que, comme le dit Paracelse, l'homme se défend.

Il expliquait à son même *doctor indefatigabilis* la prévision de l'avenir, dans la clairvoyance, par 1' « idéalité du temps » et la « nécessité absolue de tout ce qui arrive ». Tout ce qui adviendra existe dès maintenant, disait-il, seulement, avec nos yeux ordinaires, nous ne le voyons pas. Le clairvoyant, lui, pousse en quelque sorte en avant les lunettes du temps, et le voit².

Tel est le noyau des idées autour desquelles se déroule la doctrine de Schopenhauer en matière d'occultisme. On voit qu'ici la fantaisie tient peu de place, et que c'est toujours de philosophie qu'avant tout il s'agit.

Ces faits du spiritisme en général, depuis l'un des plus simples relativement, la table tournante, jusqu'au plus déconcertant et le plus invraisemblable, l'apparition de personnes décédées il y a un an ou mille ans, méritent évidemment l'attention la plus sérieuse et la plus impartiale. La science est en effet tenue à regarder en face tout problème qui peut se présenter à elle; son devoir étroit est de sonder tous les phénomènes. Nous ne sommes plus aujourd'hui au temps où l'Église s'arrogeait la prétention de répondre seule à des questions de la nature de celles-là, — et de toute nature, y compris celle des lois cosmiques. Ce qui est certain, c'est que, suivant les époques, les points de vue changent. La pythie de Delphes, dans l'antiquité, passait pour inspirée par Apollon : au moyen âge elle aurait été exorcisée, puis brûlée comme sorcière; de nos jours, on la déclarerait somnambule. Les faits subsistent, et les explications seules varient. En ce qui concerne les manifestations de l'au-delà, l'humanité sera probablement toujours divisée en deux camps : celui des croyants et celui des incroyants, hommes dont la valeur intellectuelle peut très bien s'équipoller. Quoi qu'il en soit, pour aborder l'étude de ces manifestations, il faut y apporter un esprit entièrement désintéressé, absolument affranchi de partis pris, chercher la vérité pour elle-même, et se soucier peu ou point, en cette matière comme dans la plupart de celles qui intéressent l'être humain, de cette méprisable prostituée qui pousse l'impudence jusqu'à se qualifier d'elle-même l'opinion publique, — l'opinion de la masse inculte, irréfléchie, qui rampe des siècles entiers dans l'ornière de ses habituels errements, comme la limace dans sa bave !³ La compréhension définitive des faits du spiritisme n'est peut-être, après tout, et très probablement, qu'une question de développement plus ou moins avancé de la science. Qui oserait prétendre, en effet, que notre philosophie et nos vues sur le monde ont atteint leur dernier terme d'aboutissement? C'est d'autant moins le cas, que les phénomènes naturels les plus importants destinés à constituer une doctrine générale

² Ed Grisebach, *Schopenhauer's Gespreche*, pp.41-42.

³ « Rejette l'opinion, tu seras sauvé. Qui donc t'empêche de la rejeter ? » Marc-Aurèle, *Pensées* (livre XII, 25)

de l'univers, sont pour nous obscurs et énigmatiques. C'est donc un problème dont la solution est réservée à la science de l'avenir. Mais, dès aujourd'hui, le savant n'est plus en droit d'opposer à l'occultisme des objections de principe. Seuls les matérialistes obstinés se cabrent encore contre lui. Ils tiennent le monde représenté par la conscience humaine pour le seul monde possible, c'est-à-dire qu'ils n'ont aucune idée du problème de la connaissance théorique. Le surnaturel, affirment des gens qualifiés pour dire leur mot à ce sujet, nous devient naturel, dès que notre ignorance est dissipée. C'est évidemment là une étude qui ouvre la voie à une définition nouvelle et plus complète de l'homme.

Certains faits sont incontestables. Énumérons-en quelques-uns.

Une lourde table se soulève entièrement des quatre pieds, se détache complètement du sol, s'élève jusqu'à 40 ou 50 centimètres de hauteur, sous l'influence d'une force inconnue émise par les expérimentateurs qui sont autour d'elle et qui posent leurs mains *dessus*. Et cette même table, sur laquelle s'assied un homme vigoureux, ou que l'on charge de sacs de sable et de pierres, se soulève encore, sans même que, pour cela, il soit absolument nécessaire de la toucher.

Et disons tout de suite que si l'on opère le plus habituellement avec une table, c'est qu'elle est le meuble le plus indiqué, l'un des plus usuels, que l'on trouve partout, autour duquel on s'assied. Mais tout autre objet est bon pour ces expériences: un fauteuil, un piano, etc. Celui-ci, malgré son poids, se soulève comme une table.

On entend des coups frappés dans un meuble, dans un mur, dans l'air, des instruments de musique résonner, sans qu'aucune main les actionne.

Un épais rideau se gonfle soudainement, en encapuchonnant la tête des personnes qui se trouvent dans la chambre. Toutes les fenêtres sont fermées, et aucun vent, au cas où il en ferait, n'a pu le pousser.

Des mains, des têtes et des corps apparaissent, lesdites mains et lesdites têtes entrent en contact.

Voilà quelques exemples de lévitations et de matérialisations. Voilà ce qu'affirment avoir vu, de leurs yeux d'expérimentateurs sincères et impartiaux, des savants venus d'ordinaire en sceptiques, des hommes de tempéraments divers et nés aux deux pôles terrestres opposés. Tous, dans les expériences auxquelles ils ont assisté, ont pris des précautions excessives, allant jusqu'à lier les jambes du médium, à tenir ses pieds sous leurs pieds, ses mains dans leurs mains. Et presque tous s'accordent

pour reconnaître que, même quand on surprend les médiums en fraude, ce qui n'est pas rare, les fraudes constatées n'expliquent pas tous les phénomènes observés.

Quant aux prodiges des apparitions des morts, qui tiennent une large place dans l'« Essai » de Schopenhauer, ils sont d'une nature plus complexe et d'une solution beaucoup plus difficile encore. Ce qu'on pourrait dire à ce sujet, c'est que notre conscience ne s'étend sans doute pas au-delà de notre être tout entier. Il y aurait donc tout au fond de nous, dérobé à elle, un noyau essentiel susceptible d'une adaptation au monde extérieur, adaptation toute différente de celle du corps. C'est ce noyau qui recèlerait les facultés occultes. Mais ce dualisme dans notre vie intellectuelle se trouverait-il seulement dans notre cerveau, ou existerait-il un dualisme du corps et de l'âme ? Dans le premier cas, il faudrait compter avec un « double moi », dont les deux moitiés seraient enveloppées par la psychologie physiologique ; dans le second cas, par contre, il faudrait nous reporter à cette définition de l'homme déjà donnée par Kant : un sujet qui se partage en deux personnes. L'une de ces personnes serait de nature physiologique, l'autre de nature psychologique.

Plus d'un haut esprit, depuis Schopenhauer, a éprouvé l'obsession des angoissants problèmes posés par le spiritisme et l'occultisme. Goethe, le plus équilibré des génies, avait été, avant lui, hanté par l'au-delà, comme en témoigne surtout son second *Faust*. Il en fut de même, plus tard, de Victor Hugo à Jersey; le grand poète eut là son *Sinaï*. M. Jules Bois, le maître actuel en sciences occultes, nous a initiés, d'après un document encore inédit, rédigé minutieusement, au jour le jour, par Victor Hugo lui-même ou par Auguste Vacquerie, aux expériences dont, pendant plusieurs années, la maison de Marine-Terrace fut le théâtre. Les exilés, Victor Hugo en tête, interrogèrent sans se lasser les tables, et crurent fermement, après les hésitations des premières séances, correspondre avec les grands morts du passé. « Ceux-ci répondent à ceux-là, et c'est un dialogue extraordinaire, un chaos rempli d'éclairs avec de très rares trivialités, des réponses qui enthousiasment et effarent, des éclats de rire qui alternent avec des pages de la philosophie la plus haute, des poèmes signés par les défunts les plus illustres. Et aux *esprits* viennent se mêler les idées. Après Eschyle et Shakespeare, le Drame lui-même anime le guéridon. La Dame blanche qui sort des brumes de la mer alterne avec la Blague qui revient sans doute des cafés du boulevard. L'ânesse de Balaam fait prophétiser le pied du guéridon où tout à l'heure le lion d'Androclès rugira en beaux vers. Et ils passent en trombe, les plus grands, les plus maudits, les plus fantasques, Luther et Loyola, Mandrin et le Masque de fer, Molière et Dante, Torquemada et Nerarod. Ils se choquent, se

bousculent, se supplantent, toujours imprévus, souvent admirables, retenant pendant des heures, autour d'un meuble qui s'agite et frappe le parquet, ce public d'élite angoissé et frémissant. » Et quelle émotion parmi tous les assistants, à commencer par M^{me} Victor Hugo, quand, en présence de M^{me} Émile de Girardin, férue de spiritisme, Charles Hugo évoqua inconsciemment l'esprit de sa sœur Léopoldine, qui s'était noyée accidentellement, le 4 septembre 1843, avec son mari, le frère d'Auguste Vacquerie !

Ces faits paraissent incroyables, et c'est peut-être pour cette raison même qu'il faut y croire: *credo quia absurdum*, disait Tertullien. Que penser, par exemple, des cas de télépathie tels qu'ils se présentent assez fréquemment, et que la *Tribuna*, de Rome, en enregistrait un dans son numéro du 26 décembre 1911? Le jour de Noël, un des fils du marquis Marcucci, capitaine au 61^o d'infanterie, combattant à Tobrouk, se leva tout à coup, en sursaut, en proie à l'épouvante. Aux questions de sa mère, il répondit : « J'ai vu papa à la tête de ses soldats marcher contre l'ennemi. Un Turc, caché dans un arbre, a tiré sur lui et l'a tué ». Dans l'après-midi arriva un télégramme annonçant en effet la mort du capitaine.

Il y a là indubitablement, dans tous ces phénomènes dont on pourrait multiplier les exemples à l'infini, une force à la fois physique et psychique, une intelligence, une volonté. Est-elle en nous ou hors de nous? *That is the question*.

Quant aux faits de lévitation, de matérialisation, d'apports, etc., les expérimentateurs éclairés ne sont pas d'accord sur l'interprétation à leur donner. Pour Victorien Sardou, le spiritisme actuel est « l'aurore d'une vérité encore inexplicquée ». Pour le comte de Gasparin, Lombroso, le colonel de Rochas, c'est un fluide nerveux, une « extériorisation de la motricité ». Une multitude d'hypothèses analogues a surgi à ce sujet ; mais aucune n'est encore parvenue à fournir la solution des phénomènes dont il s'agit.

Les apparitions offrent un problème beaucoup plus compliqué encore. Si l'on admet que les âmes survivent à la destruction du corps, on conclura qu'il y a ici en jeu des forces inconnues. En tout cas, les phénomènes en question sont des manifestations du dynamisme universel ; mais nous comprenons mal la chose, parce que les forces psychiques du monde dans lequel nous vivons jouent un rôle encore très incomplètement observé. Il s'agit donc, en cette matière, d'étudier des forces inconnues; et ces forces ne peuvent être que naturelles, car tout est dans la nature, et il n'y a rien à côté ni en dehors d'elle.

Ainsi, tous les faits d'occultisme tendent à démontrer qu'il y a, au fond de notre inconscient, des forces et des facultés dont l'emploi et même l'existence sont inconnus de notre conscience sensorielle, parce que notre conscience est corporelle, tandis que ces forces sont indépendantes du corps. Quand le somnambule se réveille, c'est-à-dire revient à la conscience corporelle, il ne conserve aucun souvenir, et montre ainsi que sa conscience n'était pas corporelle. Cela démontre en même temps que notre conscience, comme nous l'avons souligné plus haut, n'embrasse pas notre être tout entier. Ces forces de l'inconscient sont sans doute réparties en tout un système de forces, comme les forces de notre personne terrestre, dont nous sommes conscients, sont réparties dans le monde visible. Or, c'est ce système de forces, auquel nous appartenons inconsciemment, qui constituerait le royaume des esprits.

C'est à ce point qu'en est aujourd'hui la question du spiritisme et du psychisme. Ce qui est certain, c'est que les problèmes soulevés par eux rencontrent de plus en plus l'approbation des savants les plus autorisés. Émile Duclaux, l'éminent directeur de l'Institut Pasteur, a dit un jour, dans une conférence, peu de temps avant sa mort : « Ce monde peuplé d'influences que nous subissons sans les connaître, pénétré de ce *quid divinum* que nous devinons sans en avoir le détail, eh bien ! ce monde du psychisme est un monde plus intéressant que celui dans lequel s'est jusqu'ici confinée notre pensée. Tâchons de l'ouvrir à nos recherches; il y a là d'immenses découvertes à faire, dont profitera l'humanité ».

Le professeur Charles Richet, qui cherche une voie nouvelle pour la science, affirme qu'avant toutes choses il faut séparer la *théorie* (tout à fait absurde) du spiritisme, des *faits* sur lesquels ladite théorie est appuyée. Les faits sont réels. Quant aux théories, il faut avoir le courage de reconnaître que nous n'y comprenons *rien, rien, rien*. Vérifions d'abord les choses : ensuite nous les comprendrons. Mais prétendre que les faits nouveaux constatés dans les recherches psychiques sont absurdes et impossibles, parce qu'ils se dérobent à toute interprétation satisfaisante, c'est supposer en définitive que nous avons tout vu, tout observé, et qu'il ne nous reste plus rien à connaître. C'est à peu près comme si des aveugles soutenaient qu'il n'y a pas de soleil, parce qu'ils ne le voient pas.

Pour conclure sur ce sujet si abstrus, voici, en somme, les trois principales hypothèses qui peuvent expliquer les phénomènes dont il vient d'être question : 1^o l'existence d'une force encore inconnue ; 2^o l'existence d'esprits ayant appartenu à des êtres humains ; 3^o l'existence d'un monde autre que le nôtre, d'une humanité invisible pour nous, vivant à part d'une vie que nous ne connaissons pas. Car rien ne prouve

que l'humanité actuellement visible soit la dernière manifestation de la nature.

Ou bien encore, comme le prétendent les mystiques, la naissance ne serait-elle pas le véritable commencement de notre existence, et la vie terrestre aurait-elle pour prélude une vie individuelle toute différente, dont nous perdons le souvenir en entrant dans ce monde-ci ? En ce cas, les étroites limites de notre conscience s'expliqueraient par le rapetissement qu'elle subit en faisant son apparition dans la vie d'ici-bas.

Ajoutons qu'un savant ingénieux et profond, le Dr Gustave Le Bon, dit, pour sa part, que si l'existence des phénomènes psychiques était démontrée, on trouverait peut-être une ébauche de leur explication dans les idées nouvelles sur la dissociation de la matière, — théorie qui lui est personnelle.

Quant à Schopenhauer, il se demande, en terminant ses laborieuses recherches, s'il a réussi à jeter même une faible lumière sur ce sujet « très important et très intéressant » ? C'est au lecteur compétent à lui répondre.

Peut-être le meilleur résumé de toutes ces discussions et ratiocinations relatives aux apparitions serait-il le mot fameux de M^{me} Du Deffant : « Je ne crois pas aux spectres, mais j'ai peur d'eux ».

Passer, des apparitions et des faits qui s'y rattachent, au bruit et au vacarme, des morts aux *trop* vivants, c'est là une transition des plus brusques, mais déterminée par la nature d'un volume composé d'articles sur des thèmes variés. Nous avons signalé par anticipation, dans la *Préface de Philosophie et science de la nature*, la sortie de Schopenhauer contre les bruits irritants de la rue. C'est le lieu de revenir ici à ce sujet, avec plus de détails et en insistant davantage, car, sur cette question, qui n'est dépourvue d'importance que pour la masse vulgaire, notre auteur parle d'or.

Ces quelques pages sont à lire et à méditer de la première ligne à la dernière. Le philosophe s'y insurge contre les bruits de tout genre dans la rue et hors des maisons, coups de marteaux, de béliers, aboiements et gémissements de chiens, piailllements d'enfants, toutes choses a « épouvantables » ; il aurait pu ajouter à cette nomenclature les coups de battoir des blanchisseuses pénétrant à travers les murs de votre habitation. Mais « le plus scandaleux » de tous les bruits, pour lui, ce sont les coups de fouet dont les charretiers assourdissent la rue, et qui viennent troubler violemment le penseur en train de concentrer toutes

ses forces, « comme un miroir concave tous ses rayons », sur un seul point et un seul objet; ce bruit traverse les méditations de celui-là « aussi douloureusement et mortellement que le glaive du bourreau sépare la tête du tronc ». Schopenhauer ne voit pas comment un drôle qui charrie du sable ou du fumier a par là même le privilège d'étouffer en germe dans la tête de dizaines de milliers de personnes chaque idée peut-être en train de naître. Sans doute, remarque-t-il, il y a beaucoup de gens que sa colère à cet égard fera sourire. « Ces gens-là sont indifférents au bruit ; mais ils sont indifférents en même temps aux raisons, aux idées, à la poésie et aux œuvres d'art, bref, aux impressions intellectuelles de tout genre ; c'est le résultat de la nature coriace et de la texture épaisse de leur masse cérébrale. »

Cette riposte ainsi assénée par un homme supérieur en pleine face des gens de basse mentalité, qui sont, hélas ! le grand nombre, est décisive, il nous semble, et retombe de tout son poids sur leur crâne rudimentaire, comme un coup de la massue d'Hercule. Schopenhauer a ici évidemment le beau rôle. La chose n'est que trop vraie : les gens à peu près uniquement préoccupés des soucis matériels, des besoins vulgaires de la vie, comprimés dans l'étai de l'ordre social et contraints de mettre leur existence plus ou moins au service des autres, mal élevés en outre de pères en fils, deviennent bien vite obtus aux impressions désagréables, et supportent imperturbablement celle du bruit, s'étonnant, dans leur insensibilité grossière, que celui-ci puisse être une cause de gêne pour des natures plus délicates, plus affinées, qui entretiennent dans leur âme le feu sacré de l'étude désintéressée, et qui trouvent perdue la journée qu'ils ont passée sans apprendre un fait nouveau, sans avoir vu surgir dans leur cerveau une pensée nouvelle. Allez donc faire valoir un pareil argument auprès d'un charretier ou de tel autre individu qui, en dépit de ses prétentions aux bonnes manières, ne possède pas un intellect d'un ordre beaucoup supérieur ! Ces gens-là se soucient bien de lecture, de réflexion, d'intellectualité ! *Margaritas ante porcos !*

Oui, l'indignation de notre philosophe contre les rustres insoucieux du repos de leurs concitoyens et de leurs voisins, est parfaitement justifiée ; être troublé dans son travail intellectuel par de tristes gens incapables d'apprécier cet ordre d'activité, ou qui assez souvent même vous le jalouent, c'est là une torture réelle pour un homme cultivé. Le monde serait un bien répugnant amalgame de ventres et de matière, s'il se composait avant tout de charretiers et de boueux. Les excréments, humains peuvent être un bon engrais matériel, mais nullement intellectuel ni moral. Le monde est en droit d'aspirer à un idéal plus haut. Pour l'atteindre, il faut que les chercheurs, les penseurs, les artistes puissent accomplir en paix et avec sérénité leur noble tâche, sans que le

laisser-aller des êtres vulgaires qui les entourent, qu'ils soient revêtus d'une blouse sale ou d'un habit noir, vienne envahir leur domaine et ralentir l'effort de leur cerveau.

Schopenhauer n'est pas le seul esprit éminent qui se soit ainsi insurgé contre le bruit et le vacarme, contre les véritables malfaiteurs publics qui en sont les auteurs responsables. Kant, Goethe, et beaucoup d'autres, dit-il lui-même, se sont également plaints du tourment infligé par là aux hommes de pensée. Carlyle, par exemple, raconte son ami et biographe Anthony Froude, — lui-même un haut esprit et un brillant historien, — ne supportait aucun bruit dans sa maison ni aux alentours ; l'une des principales fonctions de sa femme était d'obtenir, par persuasion ou autrement, la mort, ou à tout le moins l'exil des coqs, poules, chats, chiens, perroquets, que leur mauvaise étoile avait amenés dans le voisinage de son mari. Froude ne dit pas si la pauvre M^{me} Carlyle, qui avait beaucoup à faire sous ce rapport, obtenait le même résultat avec les enfants criards.

L'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* s'élève aussi contre les sons « inutiles » des tambours, car, dit-il, « en Allemagne, les choses semblent arrangées à dessein de façon que le bruit empêche tout le monde d'avoir sa tête ». Cet instrument de musique militaire excitait aussi vers le même temps, en France, la verve railleuse de notre Béranger :

*Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours !*

Schopenhauer ne parle pas des pianos, qu'on trouve aujourd'hui, en Allemagne comme en France, jusque dans des loges de concierges, engeance d'ailleurs beaucoup moins nombreuse chez nos voisins de l'Est que chez nous. Les pianos étaient partout, il y a soixante ans, un meuble encore assez rare, par suite de leur prix élevé. Autrement, nul doute que le philosophe n'eût aussi protesté véhémentement contre la tolérance excessive dont ils semblent tout particulièrement jouir.

Oui, les bruits de la rue et des maisons, qui viennent inopinément troubler le chercheur dans son travail, peuvent exaspérer jusqu'à l'extrême violence même un esprit des plus rassis, même un philosophe, et l'inciter à anéantir la brute à quatre pattes ou à deux pieds qui met ainsi obstacle à l'exercice de son activité intellectuelle. Aussi toute personne vraiment intelligente et bien élevée, consciente de ses devoirs,

et, par conséquent, respectueuse des droits d'autrui, devrait-elle s'imposer comme règle de conduite absolue, de limiter et d'atténuer ces bruits dans la plus stricte mesure possible. Mais la personne à laquelle peuvent s'appliquer ces qualificatifs est la *rara avis* sur cette terre. N'entend-on pas couramment des imbéciles des deux sexes affirmer avec arrogance qu'ils ont le droit de faire chez eux tout ce qu'ils veulent? Oui, mes drôles, mais à la condition que votre bruit respectera mon silence, et ne dépassera pas les limites de votre habitacle. Ou alors il ne reste plus qu'à vous tenir pour les vilaines petites gens de bas étage que vous êtes en réalité, et à user de tous les moyens pour vous ramener quelque peu au bon sens et aux convenances, avec lesquels vous êtes évidemment brouillés depuis votre naissance.

Et, — argument d'un ordre pratique, — ne perdez pas de vue que les bruits intempestifs par lesquels vous exaspérez vos voisins peuvent empêcher tels de ceux-ci de vous laisser, après eux, un témoignage appréciable d'une sympathie qui avait commencé peut-être à éclore, comme il serait possible qu'ils en aient d'abord l'idée. Car tout arrive, et ce n'est pas seulement dans les romans qu'on voit ces choses-là. Mais, un proverbe nous l'enseigne, on n'attrape pas les mouches — dans notre cas, des mouches à miel — avec du vinaigre, ni une succession par de mauvais procédés.

Relatons, comme une curiosité piquante, qu'il existe sur le globe terrestre quelques pays et quelques villes — oh ! en bien petit nombre — où il est interdit, sous peine de fortes amendes et parfois de châtimens corporels, de se livrer, même en plein jour, à des tapages ou à des bruits de nature à produire de l'émotion et à troubler les habitants. A Scutari, ville turque de 80.000 âmes, défense absolue aux cochers de faire claquer leur fouet et d'échanger entre eux les aménités dont les nôtres sont si prodigues, aux camelots et marchands ambulants d'annoncer à grands cris leurs objets à vendre ; dans cette enceinte privilégiée, point de trompes d'autos beuglant aux carrefours, point de bruits de ferrailles tressautant sur le pavé, point de monologues ou de chansons d'ivrognes. A New-York, le préfet de police a récemment donné à ses 10.000 agents des instructions précises et sévères en vue de diminuer le plus possible le tumulte assourdissant des rues, qui met parfois en péril les personnes malades et les vieillards, dont il trouble les facultés. On y a édicté des défenses analogues à celles de Scutari, en plus de l'ordre donné aux steamers de ne plus faire retentir sans nécessité urgente leurs sifflets et leurs sirènes. Enfin, tous ceux qui connaissent Londres savent que l'énorme ville renferme des quartiers, d'ordinaire des places et des squares, où un avis bien en vue défend aux musiciens ambulants de stationner, et recommande aux passants de s'abstenir de tout bruit.

Ah! si nos pauvres oreilles, à nous autres Parisiens ou habitants de la banlieue, pouvaient être ainsi épargnées! Mais bruits lancinants, notes aiguës, mélodées crispantes, invectives brutales, aboiements de chiens — et d'hommes, cacophonies de tout genre, en un mot, brisent à toute heure inexorablement notre tympan et exaspèrent souvent jusqu'à la fureur rouge la sensibilité — de ceux qui en possèdent une dose plus ou moins forte.

Il y a bien, dans notre code pénal, un article 479, § 8, punissant « les auteurs ou complices de bruits ou tapages *nocturnes* troublant la tranquillité des habitants ». Mais cet article n'est à peu près jamais appliqué; et quant aux bruits ou tapages *diurnes*, qui ont un peu plus d'importance encore au point de vue de l'exercice de la pensée, ils ont échappé jusqu'ici aux sanctions du législateur.

Nous nous sommes quelque peu étendu sur ce chapitre du bruit et du vacarme, parce que, sous un semblant humoristique, il soulève une question de la plus grave importance, qui, on peut le dire sans exagération, intéresse l'humanité tout entière.

Du bruit aux voisins, la transition, cette fois, contrairement à la précédente, existe à peine : ceux-ci sont le marteau qui fait retentir désagréablement l'enclume. Schopenhauer, on s'en doute à l'avance, ne porte pas une grande tendresse dans son cœur pour les bipèdes des deux sexes plus ou moins intéressants dont le hasard de l'habitation l'a entouré. Dans la dernière de ses « allégories, paraboles et fables », qui forment un chapitre du volume actuel, il nous montre une bande de porcs-épics se serrant, par le froid, étroitement les uns contre les autres, puis s'écartant, une fois réchauffés. C'est là l'histoire des voisins entre eux, des relations humaines en général. La seule réunion possible entre hommes, c'est celle qui est fondée sur la politesse et les bonnes manières; mais il faut avant tout garder sa distance. Si cela empêche de se réchauffer complètement, on ne ressent pas, du moins, la piquûre des aiguillons. « Quant à celui qui possède une forte dose de chaleur intérieure propre, il s'éloigne plutôt de la société, pour ne pas causer de désagréments, — ni en subir. »

Ces réflexions sont dictées à notre philosophe moins encore par sa tendance misanthropique innée, que par la prudence que lui avait assez vite inculquée l'expérience de la vie. Carlyle, déjà allégué par nous, et dont la tournure de caractère rappelle assez celle de l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*, avait prévenu sa femme, avant le mariage, que, dès qu'il serait le maître d'une maison, son premier soin serait d'en fermer la porte au nez des « intrus nauséabonds ». « Je me

sens, avait-il ajouté, assez de vigueur pour expédier ce gibier-là à la douzaine, et de façon qu'il n'y revienne jamais. » Nous ignorons quelle était l'étendue de son logis à Craigenputtock, endroit qu'il vint habiter peu après son mariage; mais sa petite maison de Chelsea, Cheyne Row, où il passa quarante années de sa vie et où il mourut, que nous avons visitée l'an dernier, n'a en effet jamais dû se prêter, par ses dimensions exiguës, à contenir beaucoup de visiteurs à la fois. C'est tout au juste la maison de Socrate, pouvant accueillir une demi-douzaine d'amis. Schopenhauer, qui n'eut pas de maison à lui tout seul, ni de femme dévouée veillant à l'entrée, prit de bonne heure ses mesures en vue de passer sa vie dans le calme et de conserver sa liberté entière d'action. Il vécut isolé, le jour et la nuit, dans son cabinet de travail ou dans sa chambre, se promenant solitairement avec son chien, dont il préférait la société à celle de la plupart des hommes. Les curieux, les importuns, les snobs désireux de le connaître, quand les premiers rayons de la gloire commencèrent à lui sourire, il les évitait le plus possible, ou leur donnait rendez-vous en dehors de sa demeure, à l'hôtel où il prenait ses repas, sur la route où il poursuivait ses spéculations philosophiques. Cet isolement, muraille qui l'abritait contre l'envahissement du monde extérieur, était son fort défensif et en même temps sa source la plus intense de satisfaction intime et de joie de vivre. Il lui faisait ressentir l'avant-goût de cette volonté morale supérieure qu'il a si vigoureusement décrite dans le dernier chapitre de son grand ouvrage. Son genre d'existence tout entière, réglé de bonne heure avec une minutie exacte et pour ainsi dire mathématique, avait quelque chose d'hiératique. Pour ne jamais s'en écarter, il renonça même, dès la fin de sa jeunesse, aux voyages dont il s'était d'abord montré avide, ayant compris, à l'instar du vieil Ulysse, que rien n'est plus profitable, pour la formation sérieuse de l'esprit, que de connaître « les villes et les hommes ». Etabli à Francfort, il y resta près de trente ans sans plus jamais en sortir.

Il est probable aussi que la façon de vivre de sa mère à Weimar avait pesé de quelque poids sur ses déterminations,

Il ne se souvenait qu'avec trop d'amertume de sa maison ouverte à tout venant, de la promiscuité fâcheuse de visiteurs comme le grand Goethe et comme Frédéric Muller (plus tard, de Gerstenbergk), un mélange d'homme de lettres et de « rastaquouère », qui prenait ses repas chez M^{me} Schopenhauer, passait le plus clair de son temps en sa société, et était en réalité son amant, bien qu'il eût quatorze ans de moins qu'elle, alors ornée de quarante-sept printemps; il n'avait que trop fidèlement conservé la mémoire des scènes pénibles que provoquait cette fausse situation, des dépenses excessives, du désordre matériel et de la gêne finale qui avaient résulté pour sa mère de son genre d'existence trop à

l'abandon. Lui, au contraire, il voulait vivre tout entier pour son œuvre, c'est-à-dire pour lui-même, et il n'admettait pas que les voisins, les passants, les demi-inconnus qu'un hasard amenait dans ses parages, vissent le distraire inopinément de son labeur, lui ravir une parcelle de son temps si précieux, s'initier à ses habitudes intimes. Les hommes qui travaillent avec les yeux fixés sur la postérité, dédaignent et n'aperçoivent même pas les homuncules qui rampent à leurs pieds. Voilà pourquoi Schopenhauer écartait de son cercle d'action les « intrus nauséabonds ».

Et il avait en cela grandement raison, pensera tout homme sensé. Le commencement de la sagesse, c'est d'éviter les gens qui grouillent autour de vous, de les fuir comme la peste, sauf quelques bien rares exceptions. La grande majorité des habitants de la rue où vous demeurez, du rayon où s'agite votre existence, qu'est-ce, en général et chiffres en mains, sinon, dans la proportion de dix-huit sur vingt, un ramassis de gens ordinaires, insignifiants, boutiquiers, commis, employés, dixièmes de lettrés souvent très prétentieux, dont la fréquentation ne peut avoir aucun charme pour l'homme d'une valeur intellectuelle quelque peu sérieuse? Est-il quelque chose au monde de plus banal que tous ces gens-là, esclaves du pain quotidien à gagner, à demi abêtis par le mouvement incessamment répété de diastole et de systole de leurs occupations prosaïques, qui leur enlèvent tout loisir et tout goût pour l'étude désintéressée, repassant perpétuellement à travers le même cercle d'idées étroites et mesquines, comme l'écureuil en cage à travers son rond? Prenons le petit commerçant, par exemple. Sans doute, il joue un rôle indispensable dans la vie matérielle de ce monde, et, à ce point de vue, il en est un facteur qui compte; mais, il faut bien l'avouer, la nature de son occupation journalière n'est pas faite pour entretenir chez lui la délicatesse morale et la noblesse d'âme; l'espoir d'un sou de plus à gagner, même illicitement, en rognant sur la quantité ou en trompant sur la qualité, constitue trop souvent son « idéal » suprême. Aussi avait-il sa raison d'être, cet adage de l'ancien régime: « Le trafic déroge à la noblesse ». Non, ce n'est pas parce qu'ils marchent également sur deux pieds (et de quelle dimension, souvent!), que ces gens-là et les autres ont le droit de se croire les égaux des hommes de valeur! Qu'ils restent donc chez eux, et vivent avec leurs pareils! Puisqu'ils se ressemblent, qu'ils s'assemblent! Il convient toutefois d'excepter de cet ostracisme les ouvriers habiles dans leur métier, parce qu'ils ont quelque chose à nous apprendre à tous, nous donnent l'exemple d'un travail autrement difficile, intelligent et méritoire que celui d'un magasin ou d'un bureau, pratiquent à leur façon l'idéal, et qu'un homme cultivé peut, en un mot, s'entretenir utilement avec eux. Michelet n'a-t-il pas émis jadis cette assertion, qui fit alors beaucoup de bruit: « Un bon tailleur vaut trois sculpteurs classiques »? Ce qui est certain, c'est que de grands esprits,

Diderot, Goethe, Carlyle, — pour ne citer que ceux-ci, — recherchèrent la fréquentation des ouvriers, s'initiaient à leurs procédés, et qu'il en résulta pour eux un enrichissement de connaissances techniques, d'idées et de style.

S'il vaut mieux en général pour l'homme vivre isolé et fermer sa porte aux badauds, cela vaudrait mieux aussi pour la femme ; mais celle-ci est l'animal grégaire par excellence, et il résulte assez souvent pour elle, de cette disposition innée, des désagréments qui rejaillissent jusque sur son mari. Qui ne connaît en effet de ces commères, habitantes du même endroit, lesquelles, au lieu de s'occuper de leur ménage ou de leurs enfants, de mettre à profit un moment de loisir pour garnir par une bonne lecture leur cerveau rudimentaire, passent le plus clair de leur temps, dans la détresse de leur tête vide d'idées et de notions acquises, à faire la navette de l'une chez l'autre, en se contant les nouvelles du coin où se déroule leur noble existence, en ressassant les histoires de ceux-ci et de ceux-là, en inventant les calomnies les plus saugrenues contre les caractères un peu hauts qui se hérissent à leur approche, chacune affirmant sa supériorité sur tous ses semblables, — sans parvenir à comprendre, les déplorables sottises, qu'elles sont, de tous les êtres humains, les plus ridicules et les plus méprisables ? Et ce qui n'est pas le côté le moins drolatique de leur baroque mentalité, c'est que, en dépit de leur intimité apparente, elles n'ont cessé, à peine ont-elles changé de milieu, de s'entre-déchirer à belles dents. Parmi les « amies » quittées il y a un instant, celle-ci, à en croire telle ou telle, est bête et vulgaire, celle-là ressent un appétit furieux pour l'homme, une troisième ne doit sa dot qu'aux faillites réitérées de ses parents. Et ainsi de suite. Jugez de la sûreté de relations qu'offrent toutes ces dames entre elles !

Maupassant nous a conté une amusante histoire de ce genre. Un Parisien d'âge mûr, homme sérieux et distingué, quelque peu las de la vie tumultueuse de la grande ville, va s'établir, en vue de jouir d'un calme qu'il espère complet, à une certaine distance de celle-ci. Il est d'un caractère assez peu liant et ne s'est nullement préoccupé des voisins que le hasard lui donnait, bien décidé à en fréquenter le moins possible. Il ne tarde pas à les connaître plus qu'il ne voudrait : car ceux-ci viennent bien vite à lui. La curiosité s'abat sur sa personne comme les corneilles sur les noix. Des groupes étranges passent et repassent devant sa maison, pour en scruter les mystères probables, savoir qui y entre et qui en sort, si blanchisseuse vient régulièrement, s'il ne reçoit pas de visites féminines suspectes, et combien de fois par semaine il se rend dans la capitale, sans doute pour se livrer à ses passions libidineuses. Ces groupes sont composés d'éléments hétérogènes qui forment un tableau exhilarant. C'est une énorme virago à l'aspect falot, ex-lavandière jouant à la grande

dame avec la grâce et le succès de M^{me} Angot, « point bégueule et forte en gueule », professant le catéchisme poissard et la morale cynique, et affectant de mener par le bout du nez son nigaud de mari. C'est un monsieur qui côtoie la littérature, mais reste en marge d'elle, car il est incapable d'écrire dix lignes qui se tiennent, et son érudition est si sûre, qu'il parle avec ostentation du *Paradis perdu* — de lord Byron, et croit que Pierre Corneille était le père — de son frère Thomas. C'est une seconde dame formant plein contraste physique avec la précédente, longue comme un jour sans pain, le cou long, les bras longs, les pieds longs, les dents longues, mais l'esprit court, péronnelle arrogante et autoritaire qui affiche des airs de duchesse évidemment hérités de sa mère, une ancienne laveuse de vaisselle. C'est le majestueux époux d'icelle, un grand flandrin à tête simiesque, « laid à faire avorter une femme vraiment », comme dit Victor Hugo, et que, dans l'ancienne Grèce, son père, à cause de sa hideur, aurait jeté au *barathrum*; un gratte-papier d'une vanité extravagante, qui se regarde comme un « surhomme », — il a lu par hasard un jour quelque chose à ce sujet dans son journal, — tant sa haute situation sociale lui inspire de respect pour son éminente personne; c'est la caricature de Narcisse se mirant perpétuellement dans l'eau. A ces groupes s'en mêlent d'autres, dont une bizarre famille d'albinos renfermant sept à huit femmes, mère, filles, tantes, cousines, oiseuses perruches à l'œil blafard et éteint, mais à la langue vivace, trompettes sonores de l'endroit, au courant des moindres événements qui s'y passent, sachant aussitôt que, dans telle maison, la chienne vient de mettre bas. Il y a encore une dame « dans l'instruction », officier d'Académie, s'il vous plaît, en sa double qualité de professeur de littérature et de cuisine, bas-bleu intolérant qui ne perd aucune occasion de redresser les fautes de langage de ses interlocuteurs et en même temps de leur glisser les meilleures recettes pour la confection du potage; — une toute petite femme grêle, un *schéma*, une ombre, vacillant sur les trop faibles assises de ses menus tibias, répétant à qui veut l'entendre qu'elle est un « pur esprit », quoi qu'elle ait gratifié son mari de dix ou douze enfants. Nous laissons de côté d'autres personnages non moins plaisants — et déplaisants. Tel est l'épanouissement de la flore et de la faune de ce délicieux ilot. La flore est bariolée, si elle n'est ni belle ni de choix, et la faune offre un spectacle d'autant plus désopilant, qu'elle renferme plus de singes que d'aigles. C'est une véritable galerie de grotesques. Nous ne nous rappelons pas exactement la fin de l'histoire, que nous avons lue il y a très longtemps ; on peut aller la chercher dans les trente-cinq ou quarante volumes de Maupassant. Il nous semble que l'infortuné Parisien, que rien n'enchainait à ce Landerneau assez peu folichon, finit par se mettre en quête d'une rive plus riante, un peu moins troublée par les coassements des stupides grenouilles, quoique ces vilains animaux grouillent un peu partout.

Si nous avons assez longuement insisté, en suivant les traces de Schopenhauer, sur les désagréments du bruit et les inconvénients de la fréquentation des voisins, c'est que ce sont là deux points d'une réelle importance, qui méritent d'arrêter l'attention de tout homme réfléchi. On peut dire que cette question offre un intérêt général, et s'impose aux préoccupations de chaque être vivant. Ces considérations viennent ajouter quelques grains de sagesse pratique aux aphorismes de notre philosophe sur les conditions du bonheur dans l'existence.

Ainsi donc, et c'est la conclusion à laquelle il nous incite, si nous voulons sauvegarder notre repos matériel et moral, rester maîtres de nous-mêmes, tenons-nous, en thèse générale, le plus loin possible de nos voisins, qui sont rarement une élite, et avec la majorité desquels un homme d'une valeur réelle, qui a une flamme au cœur et des idées personnelles dans la tête, n'a rien de bon à gagner. Goethe a, lui aussi, émis un jour l'idée que « les personnes de pensée profonde et sérieuse sont en mauvaise posture devant le public ». *Numerus stultorum est infinitus*, a déjà dit la Bible. Et faisons nôtre la phrase en anglais que l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* aimait à se répéter : « *I stood among them, but not of them* ».

Oui, hérissons-nous comme le chat sauvage devant les « intrus nauséabonds » qui tentent de nous prendre notre temps et de franchir le mur de notre vie privée ; la fréquentation de ces gens-là est un danger pour les bons esprits, qu'elle ne peut que diminuer. L'expérience enseigne qu'un individu est d'autant plus sociable qu'il est plus dénué de valeur intellectuelle et plus vulgaire⁴; car, dans le monde, on n'a guère le choix qu'entre l'isolement et la promiscuité. « Le bonheur, affirme Aristote, appartient à ceux qui se suffisent à eux-mêmes » (*Morale à Eudème*, VII, 2)⁵. Tâchons donc d'arriver à ce résultat enviable, grâce au développement intensif de notre culture intellectuelle : car ce que l'homme est contribue bien plus à son bonheur que ce qu'il a.

Ce huitième volume des *Parerga et Paralipomena* termine, nous l'avons dit, la traduction de l'œuvre. Nous avons donné celle-ci en entier, sauf le fameux chapitre sur « l'amour, les femmes et le mariage », déjà

⁴ Thomas Browne, le savant et humoristique écrivain anglais du XVII^e siècle, que ses compatriotes ont comparé à notre Montaigne, a déjà fait cette remarque ingénieuse : « Des cervelles qui ne pensent pas, qui n'ont pas appris à supporter la solitude, sont une prison pour elles-mêmes, si elles ne sont pas en compagnie ». Et Robert Burton, dans son gros livre étrange et si attrayant, *The Anatomy of Melancholy* (6^e édit., 1652), a qualifié la solitude : « un paradis, un ciel sur la terre, si l'on en use bien, bonne pour le corps, et meilleure pour l'âme ».

⁵ Scipion l'Africain aimait à répéter, si l'on en croit Cicéron : « *Nunquam minus otiosus quam cum otiosus, nec minus solus quam cum solus* ».

publié par J. Bourdeau⁶, et les *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, traduits antérieurement par J.-A. Cantacuzène. Cette partie des *Parerga*, disons-le à cette occasion, constitue une Bible laïque en raccourci où l'on trouve tout : règles de vie, principes de morale, conseils pratiques, hygiène de l'âme, présentés d'ordinaire sous l'aspect d'un breuvage un peu amer, mais singulièrement sain et fortifiant. Schopenhauer s'y révèle un La Rochefoucauld allemand, aussi désabusé, mais beaucoup moins sec et froid que celui-ci, aussi perspicace et profond, mais plus imaginaire, plus attrayant. Pour posséder en entier les *Parerga et Paralipomena*, il faut rattacher ces deux chapitres d'une étendue fort inégale aux huit volumes de notre traduction.

Avant de prendre un congé définitif de notre auteur, sur lequel nous avons exprimé déjà tant de jugements, nous voulons en reproduire encore un d'autant plus intéressant, qu'il émane de lui-même. Cette page fait partie de fragments autobiographiques intitulés Εἰς ἑαυτὸν, qu'il écrivit à différentes époques de sa vie, qui ne devaient paraître qu'après sa mort, et qu'il voulut à la fin soustraire à la publicité, sans doute parce qu'il s'y était confessé avec trop de franchise. Mais Gwinner, chargé de détruire le manuscrit, en utilisa certaines portions pour sa consciencieuse biographie, et Grisebach a rendu aux schopenhaueriens le service de restituer l'ensemble d'une façon qui paraît assez fidèle⁷. Voici donc quelques-uns des aveux très suggestifs de notre philosophe « sur lui-même » :

« L'énorme différence entre des hommes tels que moi et les autres, c'est en grande partie que mes pareils ressentent un besoin pressant que ceux-ci ne connaissent pas, et dont la satisfaction leur serait même nuisible : le besoin du loisir pour penser et étudier. Un homme né avec mes dispositions n'a plus qu'une chose à souhaiter; c'est pouvoir, sa vie entière, chaque jour et chaque heure, être lui-même, et vivre pour son esprit. Mais c'est là un souhait difficile à réaliser dans un monde où le sort et la destination de l'homme sont tout différents, où il nous faut naviguer, comme entre Charybde et Scylla, entre la pauvreté qui nous enlève tout loisir, et la richesse qui de toute façon nous gêne celui-ci...

« L'importance de l'homme intellectuel, de l'homme immortel en moi, est si infiniment grande, comparée à celle de l'individu, que j'ai toujours immédiatement rejeté au loin mes soucis personnels, dès qu'une pensée philosophique s'agitait dans mon esprit. Car une telle pensée a toujours été pour moi une chose très sérieuse, et tout le reste, à côté d'elle, une

⁶ Schopenhauer, *Pensées et fragments*, 24^e édition, pp. 71-115. Librairie Félix Alcan.

⁷ *Schopenhauer's Gespräche*, pp. 97-123.

plaisanterie. C'est la lettre de noblesse et de franchise de la nature. Le bonheur des hommes ordinaires consiste dans l'alternative du travail et de la jouissance, qui pour moi ne font qu'un. Aussi la vie des hommes de mon espèce est-elle nécessairement un monodrame...

« Dans un monde qui se compose, pour les cinq sixièmes au moins, de coquins, de fous et d'imbéciles, la règle de conduite de chaque membre du sixième restant doit être de se retirer d'autant plus loin qu'il diffère davantage des autres, et plus loin il se retire, mieux cela vaut pour lui. La persuasion que le monde est un désert où l'on ne trouvera jamais de société, doit devenir chez lui un sentiment habituel. Comme des murs rétrécissent l'horizon, qui ne s'élargit de nouveau que devant des champs et des plaines, ainsi la société rétrécit mon esprit, et la solitude l'élargit... En règle générale, toute conversation, sauf avec un véritable ami et la femme aimée, laisse un arrière-goût désagréable, un léger trouble de la paix intime. Toute occupation personnelle de l'esprit, au contraire, laisse une impression bienfaisante. Quand je m'entretiens avec les hommes, je subis leurs opinions, le plus souvent fausses, plates ou mensongères, et exprimées dans le misérable langage de leur esprit. Quand je m'entretiens avec la nature, elle met sous mes yeux, dans tout son éclat et en pleine vérité, l'essence de chaque chose, et me parle le langage de mon esprit...

« Il y a eu de tout temps, chez les nations civilisées, une sorte de moines naturels, des gens qui, dans la conscience de leurs facultés intellectuelles supérieures, ont préféré la culture de ces facultés à tout autre bien, et ont mené en conséquence une vie activement contemplative, dont les fruits enrichirent ensuite l'humanité. Ils renoncèrent donc à la richesse, au gain matériel, à la considération mondaine, à la possession d'une famille : c'est là une loi de compensation. Tout en constituant par le rang la classe la plus distinguée de l'humanité, que c'est un honneur pour chacun de reconnaître, ils renoncent aux distinctions vulgaires avec une certaine humilité extérieure analogue à celle des moines. Le monde est leur couvent, leur ermitage. Ce qu'un homme peut être à l'autre a des limites très étroites : en réalité, chacun est réduit à soi-même. Il s'agit simplement de savoir quelle espèce d'homme est en cause. Si j'étais roi, l'ordre que je donnerais le plus souvent et avec le plus d'insistance, par rapport à ma personne, serait celui-ci : « Laissez-moi seul ! »... On a donc beaucoup gagné, quand l'Age et l'expérience vous ont enfin donné une *vue nette* de toute la bassesse morale et intellectuelle des hommes en général, parce qu'on n'éprouve plus la tentation de se livrer à eux plus qu'il n'est nécessaire, parce qu'on ne vit plus constamment dans un état de lutte qui ressemble à celui que se livrent la soif et une tisane repoussante, parce qu'on ne se laisse plus entraîner à l'illusion de

s'imaginer les hommes comme on les désire, mais qu'on se les représente toujours comme ils sont ».

Ajoutons à ces témoignages sur lui même les dernières lignes d'une très courte notice écrite, en 1852, par Schopenhauer, pour le *Konversations-Lexicon* de Meyer : « J'ai eu le bonheur, dit-il, de passer ma vie dans la pleine indépendance et la jouissance illimitée de mon temps et de mes forces, comme cela était nécessaire aux études variées ainsi qu'à l'élasticité et à la liberté d'esprit exigées par mes ouvrages ».

Enfin les « remarques de Schopenhauer sur lui-même », qui donnent le dernier chapitre du présent volume, complètent, par des coups de pinceau ingénieusement distribués et d'un effet heureux, par des ajoutés et des retouches habiles, le portrait de notre philosophe peint par lui-même.

Evidemment, le caractère et la manière de voir de celui-ci sur les choses et sur les hommes, tels qu'ils se révèlent à nous dans toutes ces pages de lui, sortent de l'ornière à laquelle le gros des êtres humains est accoutumé. Il est pessimiste, parce qu'il est une intelligence réfléchie et profonde qui chercha de bonne heure la solution des problèmes qui se posaient devant son esprit, et s'interrogea anxieusement au sujet des contradictions et des tristesses de l'existence. Des hommes comme ceux-là peuvent jouir de la plus robuste santé, possible, vivre dans l'éclat et la splendeur, occuper même un trône, comme il s'en est vu quelques exemples, et ne goûter aucune satisfaction à ce qui rend précisément heureux le restant des mortels. La vie est pour eux une énigme dont ils veulent à tout prix avoir le mot ; d'autre part, l'« infélicité » de celle-là les affecte trop intimement, pour qu'ils puissent trouver une tranquillité dans les représentations logiques et abstraites. En présence du spectacle de l'indéniable souffrance humaine, ils se demandent avec désespoir ce qu'elle signifie. Et quel est le sens de tout ce jeu de la nature, qui commence avec la naissance et se termine avec la mort? C'est en scrutant le mystère de celle-ci, que le mystère de la vie devient pour l'homme une obsession. Aussi, avec son tempérament passionné, avide de pénétrer l'essence des choses, est-ce le scalpel en main que notre philosophe aborde la nature physique et morale, et quand les difficultés ne se résolvent pas d'elles-mêmes, il les tranche violemment. Ceux-là seuls qui opèrent avec de pâles concepts et des notions usées, s'interposant entre eux et la réalité de la vie, peuvent tenir ce monde pour le meilleur. Ce qui est vrai, c'est que la nature ne connaît qu'un but unique : la perpétuation des espèces, la naissance et la mort, et ne se soucie en rien de l'individu, qu'elle déchire impitoyablement à tous les angles du chemin de la vie, comme le tigre sa proie. Si l'on prétend que ce monde est le meilleur et le

plus beau, il faut donc regarder comme quelque chose de bon et de beau le mal impitoyable dont il est le théâtre, la souffrance individuelle des créatures, la lutte atroce, dépourvue de signification compréhensible, qu'elles se livrent entre elles. Ce n'est pas à ce fade et naïf optimisme que s'est jamais rallié l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*.

Le tout récent et le plus complet historien français de la vie et de la doctrine de Schopenhauer, M. Théodore Ruysen, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux, conclut en ces termes sa très sérieuse étude sur celui-ci :

« C'est sans doute pour n'avoir pas craint de poser le problème du mal sous sa forme la plus tragique, que Schopenhauer exerce encore sur tant d'esprits un ascendant qui n'est sans doute pas près de décliner. Il a fourni le modèle éminent d'une pensée intrépide et sincère jusqu'à la dureté, mais, en même temps, pitoyable à l'universelle misère et animée d'une sorte de charité fanatique. A cet égard, et quoi qu'on pense même des thèses essentielles du système, c'est se mettre à bonne école que de suivre quelque temps les leçons de ce maître un peu rude. En un temps, surtout, où l'on est rassasié jusqu'au dégoût d'un certain optimisme qui nous inviterait à rien moins qu'à nous laisser porter par le flot régulier du progrès, il est bon de relire telle page des « Suppléments », dont la savoureuse amertume repose de ces fadeurs. Il n'est peut-être pas bon de s'en tenir au pessimisme, mais il est d'une saine discipline intellectuelle et morale de l'avoir traversé. Car, aussi bien et mieux qu'à l'inerte béatitude du *nirvâna*, il peut conduire au dédain de l'épreuve, à l'acceptation du risque, à l'action entreprenante et réformatrice. C'est en ce sens que Nietzsche a pu reconnaître en Schopenhauer, à côté du génial inventeur d'idées, un incomparable « éducateur » des intelligences et des volontés. Car, de cette philosophie, on peut dégager sans peine une éthique d'effort et de sainteté, à la première page de laquelle pourraient figurer comme *motto* ces lignes des *Parerga* : « Une vie heureuse est impossible ; le plus haut sommet auquel l'homme puisse s'élever est une vie héroïque ».⁸

Le véritable mérite de Schopenhauer, dirons-nous de notre côté pour conclure, c'est d'avoir reconnu que l'essence de l'homme est dans la

⁸ *Schopenhauer*, pp. 378-379, 1911, Paris Félix Alcan. — Ce volume fait partie de la remarquable collection « Les grands philosophes », dirigée par C. Piat, qui renferme un précédent volume de M. Ruysen sur *Kant*, et qui comprendra les noms des penseurs éminents de tous les temps et de tous les pays. Une vingtaine de monographies ont déjà été publiées jusqu'ici : *Socrate, Platon, Aristote, Philon, Saint Augustin, Avicenne, Saint Thomas d'Aquin, Montaigne, Pascal, Malebranche, Maine de Biran*, etc.

volonté, d'avoir assigné comme tâche à la métaphysique de retrouver par analogie, dans ce qui est donné par l'expérience, le monde donné seulement comme représentation, d'avoir placé l'épanouissement de l'individualité dans le sentiment de la sympathie, et le noyau de la religion dans l'abnégation de soi-même. Il est ainsi devenu le réformateur de la psychologie, de la métaphysique et de l'éthique. Comme chaque constructeur de systèmes, il a emprunté à son propre fonds et à celui de ses devanciers. Ce qu'il a tiré uniquement de lui-même est probablement la partie la plus solide de son œuvre. Son caractère trop absolu l'a entraîné à des jugements trop dogmatiques et à des affirmations parfois peu justifiées. Aussi est-il advenu que la postérité a dû réviser un certain nombre de ses doctrines, mais presque chacune de celles-ci renferme un fond de vérité. Il s'est déchaîné avec la violence d'un ouragan renversant tout ce qui faisait obstacle à son passage, détruisant plus d'une demeure tranquille qui se croyait à jamais à l'abri de la tempête, mais purifiant en définitive l'atmosphère philosophique chargée d'une infinité de miasmes malsains. Ses idées se sont précipitées à travers le monde comme un torrent intellectuel portant au loin la vie et la fécondité. Par lui, la science de l'homme est redevenue une force vivante. Il n'est guère d'esprit sérieux, avide de scruter le problème de l'existence, qui, de nos jours, ait pu se dérober à son influence et ne soit plus ou moins pénétré de ses vues, sans même toujours savoir qu'il est le père de celles-ci.

Voilà, quelques-unes des pensées que nous agitions dans notre cerveau, quand, il y a un certain nombre d'années, par une belle soirée d'été finissant, alors que le soleil se couchait lentement dans les flots du Mein, nous nous tenions, dans l'allée de châtaigniers à gauche du cimetière de Francfort, devant la large table de granit belge noir, entourée d'une grille en fer et bordée d'immortelles, sur laquelle on lit, sans aucune autre mention, les deux simples mots : ARTHUR SCHOPENHAUER.

Tous les amis des arts connaissent la célèbre gravure d'Albert Durer, « Le Chevalier, la Mort et le Diable ». Un guerrier armé de toutes pièces, sa longue lance sur l'épaule, enveloppé hermétiquement dans son armure, les lèvres serrées et le regard droit et dur, porté par un noble cheval et accompagné de son beau chien fidèle, traverse la gorge d'une montagne, un lieu sauvage et sinistre. A sa droite, la Mort, également à cheval, lui présente railleusement son sablier; par derrière, un démon grotesque et horrible étend vers lui avidement sa griffe ; à ses pieds gît un crâne humain et rampe un saurien fantastique. Le chevalier ne bronche point, et a même l'air de ricaner. Sûr de lui-même, fort de sa conscience, il poursuit inflexiblement sa route. Où le mènera-t-elle? Au triomphe ou à la ruine? Peu importe. En tout cas, ni la Mort ni le Diable ne sont

vainqueurs ; les puissances de l'enfer ont perdu leur crédit; le monde se transforme.

Eh bien ! c'est à ce chevalier sans peur et sans reproche, qui fonce intrépidement devant lui sans même voir les périls qui le guettent, que Nietzsche, qui est fréquemment hanté par le souvenir de Schopenhauer, compare celui-ci : « Il n'avait aucune espérance, mais il voulait la vérité. Il n'a pas son égal »⁹.

Depuis la publication de notre premier volume des *Parerga et Paralipomena*, en 1905, jusqu'à la date actuelle, près de huit années se sont écoulées. C'est là une forte branche détachée du tronc de l'arbre de la vie humaine. Ce *grande ævi spatium* — pour parler avec Tacite — rapproche l'interprète du moment où il ira rejoindre dans le repos son Maître. Cette longue intimité avec le philosophe de la résignation n'a pas été du moins stérile pour lui. Il lui doit, outre la très utile mise en application de certains préceptes pratiques de la sagesse humaine, un enseignement d'un ordre plus idéal. C'est l'enseignement le plus haut de tous, celui qui apprend à envisager froidement les contingences de la vie et de la mort, qui ne sont que les deux termes logiques d'un *processus* naturel et nécessaire, à voir venir avec sérénité l'heure où la Nature, qui professe la même indifférence pour la disparition d'un être pensant que pour la chute d'une feuille, dissoudra ses organes, et, dans son creuset mystérieux, en fera surgir des éléments de vie nouveaux. A cette heure-là cesseront les conflits douloureux de la chair et de l'esprit, l'antagonisme des passions bonnes et mauvaises ; à cette heure-là s'harmoniseront dans un état d'ataraxie absolue les pénibles contradictions de l'existence terrestre. Pourquoi donc la redouter? Pourquoi donc, au contraire, ne pas l'accueillir en visiteuse consolatrice? Elle marque peut-être l'avènement de la vie véritable. Répétons-nous, avec le lyrique grec : « Nous sommes

⁹ *Werke*, t. I : *Die Geburt der Tragödie*, pp. 175-176.

Comme exemple de l'action exercée par Schopenhauer sur des esprits non prévenus et simplement lettrés. P.-J. Möbius reproduit, dans son livre sur celui-ci (pp. 87-88), quelques passages des lettres posthumes d'un M. de Villers, conseiller de légation saxon à Vienne, un homme du monde aimable et sérieux, dont la réputation n'a d'ailleurs pas franchi le cercle de ses relations habituelles. Voici ces citations : « Je lis exclusivement Schopenhauer. On a rarement écrit avec tant d'esprit, de sorte que le sujet est presque indifférent. Je veux dire qu'aucun Allemand n'a jamais écrit aussi élégamment. Sa colère est amusante et distinguée à la fois, bien qu'excessivement grossière... J'aurais beaucoup à dire sur lui et sur le plaisir qu'il me cause. Je n'ai encore rien vu de plus spirituel sous une si belle forme ». Et quelques années plus tard : « Je ne partage pas l'enthousiasme de tant de gens pour Schopenhauer. Mais son sérieux amer, sa sévère honnêteté exercent sur moi une influence aromatique et fortifiante comme des herbes sauvages. Je reconnais en lui l'ami qui ne flatte jamais, blesse souvent, mais ne nous permet jamais d'échapper à sa domination. Notre cœur entier se prend, quand cet âpre critique nous fait sentir le Beau en termes simples et d'une façon profondément impressive. Rien de plus émouvant que ce tendre hommage émanant d'une bouche si amère ».

des éphémères. Qu'est-ce être, ou ne pas être ? Le rêve d'une ombre, voilà l'homme », et avec Marc-Aurèle, le stoïcien couronné : « Il faut quitter la vie d'un cœur soumis, comme l'olive mûre qui tombe en bénissant la terre sa nourrice, et en rendant grâce à l'arbre qui l'a produite... Mourir est aussi un des actes de la vie ; la mort, comme la naissance, a sa place dans le système du monde... Homme! tu as été citoyen dans la grande cité. Va-t-en donc avec un cœur paisible : celui qui te congédie est sans colère ».

12 avril 1912. Auguste Dietrich.

ESSAI SUR LES APPARITIONS ET LES FAITS QUI S'Y RATTACHENT

*Et crois-moi : n'aime
Pas trop le soleil ni les étoiles.
Viens, descends avec moi dans le royaume sombre.*
GOETHE.

Les spectres qui, au siècle dernier, d'intelligence supérieure, quoiqu'en pensent les précédents, n'avaient pas tant été bannis que méprisés, ont été dans ces vingt-cinq dernières années, comme l'avait été auparavant déjà la magie, réhabilités en Allemagne. Peut-être non sans raison. Les preuves contre leur existence étaient en effet, d'une part, métaphysiques, c'est-à-dire appuyées sur une base incertaine; d'autre part, empiriques, prouvant simplement que dans les cas où l'on ne découvrait aucune tromperie accidentelle ou voulue, il n'existait rien non plus qui aurait pu agir sur la rétine au moyen de la réflexion de la lumière, ou sur le tympan au moyen de la vibration de l'air. Ceci toutefois parle uniquement contre la présence de *corps* que personne non plus n'avait affirmée, et dont la manifestation de la façon physique indiquée supprimerait la vérité d'une apparition spectrale. L'idée même d'un esprit veut que sa présence nous soit révélée d'une tout autre manière que celle d'un corps. Ce qu'affirmerait un visionnaire qui se comprendrait et s'exprimerait bien, c'est seulement la présence, dans son intellect intuitif, d'une image absolument indiscernable de celle que produisent les corps par l'entremise de la lumière et de ses yeux, et cependant sans la présence réelle de ces corps. Il en est de même en ce qui concerne les choses perceptibles à l'oreille, bruits, sons, voix, qui sont absolument semblables à ceux produits par les corps vibrants et par l'air, mais sans la présence ou le mouvement de ces corps. C'est précisément la source du malentendu qui pénètre tout ce qu'on allègue pour et contre la réalité des apparitions. Cette distinction est malaisée et exige des connaissances spéciales, même un savoir philosophique et physiologique. Il s'agit en effet de concevoir qu'une action semblable à celle d'un corps ne présuppose pas nécessairement la présence d'un corps.

Aussi devons-nous avant tout nous rappeler et ne jamais perdre de vue, à propos du sujet que je vais traiter, ce que j'ai fréquemment et minutieusement exposé¹⁰ à savoir que notre intuition du monde extérieur n'est pas seulement *sensorielle*, mais qu'elle est surtout *intellectuelle*, c'est-à-dire, pour exprimer la chose objectivement, *cérébrale*. Les sens ne

¹⁰ En particulier dans mon traité [Sur la quadruple racine de la raison suffisante](#), §21; et, en outre, *Sur la vision et les couleurs*, § 1; *Theoria colorum*, II; *Le monde comme volonté et comme représentation*, I, § 4; *Ibid.*, chap. II.

donnent jamais plus qu'une pure *sensation* dans leur organe, soit une matière très pauvre en elle-même, de laquelle tout d'abord l'*intelligence* construit, à l'aide de la loi de causalité qui lui est connue *à priori* et des formes existant en elle également *à priori*, l'espace et le temps, ce monde corporel. L'incitation à cet acte intuitif naît d'ailleurs, à l'état éveillé et normal, de l'impression sensorielle, puisque celle-ci est l'effet auquel l'intelligence impute la cause. Pourquoi ne serait-il donc pas possible qu'une incitation provenant d'un tout autre côté, c'est-à-dire de l'intérieur, de l'organisme même, ne pût parvenir une fois aussi au cerveau et être élaborée par celui-ci, comme celle-là, à l'aide de sa fonction particulière et conformément au mécanisme de celle-ci? Après cette élaboration, toutefois, la diversité de la matière primitive ne serait plus reconnaissable, pas plus que le chyle ne permet de discerner la nourriture qui l'a préparé. Un cas réel quelconque de ce genre soulèverait immédiatement cette question : la cause plus éloignée de l'apparition ainsi produite ne devrait-elle pas être cherchée plus loin que dans l'intérieur de l'organisme? ou, toute impression sensorielle étant exclue, cette cause ne pourrait-elle pas être une cause *extérieure* qui, dans ce cas, il est vrai, n'aurait pas agi physiquement ou corporellement? Cela étant, quel rapport l'apparition donnée pourrait-elle avoir avec une telle cause extérieure éloignée? c'est-à-dire, contiendrait-elle des indices sur celle-ci, ou l'essence de cette dernière serait-elle exprimée en elle? Nous serions en conséquence amenés ici aussi, comme dans le monde corporel, à la question du rapport du phénomène avec la chose en soi. Mais ceci est le point de vue transcendantal, d'où il pourrait peut-être résulter que l'apparition des esprits n'a ni plus ni moins d'idéalité que l'apparition des corps; or celle-ci, on le sait, constitue la base inévitable de l'idéalisme et ne peut en conséquence être ramenée que par un long détour à la chose en soi, c'est-à-dire à ce qui est véritablement réel. Nous avons reconnu que cette chose en soi est la *volonté*. Cela donne donc lieu à la supposition que peut-être celle-ci ne sert pas moins de base aux apparitions des esprits qu'aux apparitions des corps. Toutes les explications antérieures des apparitions des esprits ont été *spiritualistes*; c'est comme telles qu'elles subissent la critique de Kant, dans la première partie de ses *Rêves d'un visionnaire*. Je tente ici une explication *idéaliste*.

Après cette introduction synoptique aux recherches qui vont suivre, je prends désormais la marche plus lente qui leur convient. Je remarque seulement que je présuppose connus du lecteur les faits auxquels elles se rapportent. Car, d'une part, il s'agit pour moi non de raconter ni d'expliquer des faits, mais d'exposer la théorie de ceux-ci; d'autre part, il me faudrait écrire un gros volume, si je voulais répéter toutes les histoires de magnétisme, les visions, apparitions, etc., dont la matière sert de base à notre thème et qui ont été racontées déjà dans maints

ouvrages; enfin, je ne me sens non plus aucunement disposé à combattre le scepticisme de l'ignorance, dont les comportements excessivement habiles tombent de jour en jour dans le discrédit et n'auront bientôt plus cours que dans la seule Angleterre. Celui qui met aujourd'hui en doute les faits du magnétisme animal et de sa clairvoyance, doit être qualifié non d'incrédule, mais d'ignorant. J'exige encore davantage : je dois présupposer que l'on connaît au moins quelques-uns des ouvrages si nombreux relatifs aux apparitions, ou que l'on est au courant de ce sujet par quelque autre voie. Je ne donne même les citations se référant à ces ouvrages, que lorsqu'il s'agit de faits spéciaux ou de points en litige. Au reste, je me flatte tout d'abord que le lecteur, qui sans doute me connaît déjà par d'autres côtés, estimera que, si j'admets certains faits comme fondés, c'est que je les tiens de bonne source ou de ma propre expérience.

Il s'agit donc avant tout de savoir si des images intuitives, absolument semblables à celles qu'y provoque sur les sens extérieurs la présence des corps, peuvent véritablement prendre naissance dans notre intellect intuitif, ou cerveau, sans cette influence. Par bonheur, un phénomène qui nous est des plus familiers nous enlève à ce sujet le moindre doute : je parle du *rêve*.

Prétendre donner les rêves comme de simples jeux de la pensée, de simples images de la fantaisie, c'est témoigner d'un manque de réflexion ou de loyauté; car, de toute évidence, ils en diffèrent spécifiquement. Les images de la fantaisie sont faibles, languissantes, incomplètes, partielles et si fugitives, qu'on peut à peine fixer dans sa mémoire pendant quelques secondes les traits d'un absent, et que même le jeu le plus vif de la fantaisie ne peut nullement entrer en comparaison avec la réalité palpable que le rêve met sous nos yeux. Notre faculté de représentation, dans le rêve, dépasse infiniment celle de notre imagination; chaque objet intuitif y rêve une vérité, un achèvement, une universalité logique qui s'étendent jusqu'aux propriétés les plus essentielles, comme la réalité elle-même, dont la fantaisie reste infiniment éloignée; aussi notre faculté de représentation nous procurerait-elle les tableaux les plus merveilleux, si nous pouvions choisir l'objet de nos rêves.

Il est tout à fait faux de vouloir expliquer ceci par le trouble et l'affaiblissement que l'impression simultanée du monde extérieur réel fait subir aux images de la fantaisie; car même dans le silence le plus profond de la nuit la plus obscure, la fantaisie ne peut rien produire qui se rapprocherait de cette perspicuité objective et de ce caractère vivant du rêve. En outre, les images de la fantaisie sont toujours amenées par une association d'idées ou par des motifs, et accompagnées de la conscience de leur libre arbitre. Le rêve, au contraire, est là comme une

chose complètement étrangère, qui s'impose à nous, à l'instar du monde extérieur, sans notre participation et même contre notre volonté. Les surprises tout à fait inattendues de ses *processus*, même des plus insignifiants, impriment à ceux-ci le cachet de l'objectivité et de la réalité. Tous ses objets apparaissent déterminés et nets, comme la réalité, non seulement par rapport à nous, c'est-à-dire sous une seule superficie, ou simplement en gros et dans les contours généraux; mais exactement dessinés, jusqu'aux détails les plus infimes et les plus accidentels, et les circonstances accessoires qui sont souvent pour nous une gêne et un obstacle; chaque corps y projette son ombre, celle-ci tombe exactement avec la pesanteur répondant à son poids spécifique, et chaque obstacle doit être d'abord écarté, juste comme dans la réalité. Le caractère complètement objectif du rêve se montre en outre en ce que ses *processus* s'accomplissent en général contre notre attente, souvent contre notre désir, et provoquent même parfois notre étonnement : en ce que les personnages agissants se comportent envers nous avec un manque révoltant d'égards; bref, dans l'exactitude dramatique purement objective des caractères et des actes, qui a donné lieu à l'observation spirituelle que chacun de nous, au cours d'un rêve, est un Shakespeare. Cette même omniscience en nous qui fait que, en rêve, chaque corps naturel agit en conformité exacte de ses propriétés essentielles, a aussi pour conséquence de faire agir et parler chaque être humain en pleine conformité de son caractère. Aussi, par suite de tout cela, l'illusion provoquée par le rêve est-elle si forte, que la réalité même, que nous retrouvons à notre réveil, doit souvent commencer par lutter, et a besoin de temps pour arriver à nous convaincre de l'importance du rêve qui s'est produit, mais qui déjà n'existe plus. En ce qui concerne le souvenir, nous sommes parfois en doute, quand il s'agit de faits insignifiants, si nous les avons rêvés ou s'ils sont réellement arrivés. Quand, au contraire, on doute si quelque chose est arrivé ou si on se l'est seulement *imaginé*, on jette sur soi le soupçon de folie. Tout cela démontre que le rêve est une fonction absolument particulière de notre cerveau, qui diffère complètement de l'imagination pure et de sa ruminantion. Aristote dit aussi : τὸ ἐνύπνιον αἰσθημα, τρόπον τινά (*Somnium quodammodo sensum est*) (*De somno et vigilia*, chap. II). Il remarque de plus exactement et finement que, dans le rêve même, nous continuons à nous représenter par la fantaisie les choses absentes. Mais il s'ensuit de là que, pendant le rêve, la fantaisie continue à être disponible, et n'est donc pas elle-même le *médium* ou organe du rêve.

D'autre part, le rêve a une ressemblance incontestable avec la folie. Ce qui distingue en effet la conscience rêvante de la conscience éveillée, c'est le manque de mémoire, ou plutôt de ressouvenir cohérent et raisonné. Nous nous rêvons dans des situations et des circonstances étonnantes et

impossibles, sans qu'il nous vienne l'idée de rechercher les rapports de celles-ci avec ce qui est absent et les causes de leur apparition; nous accomplissons des actes sans rime ni raison, parce que nous ne nous rappelons pas ce qui s'oppose à eux. Des gens morts depuis longtemps continuent à figurer vivants dans nos rêves, parce que nous oublions alors qu'ils n'existent plus. Souvent nous nous retrouvons dans les circonstances de notre première jeunesse, au milieu de nos relations d'alors : c'est que tous les changements et toutes les transformations advenus depuis cette époque sont mis en oubli. Il semble donc vraiment que dans le rêve, alors que toutes les forces de l'esprit sont en activité, la mémoire seule n'est pas très disponible. C'est en cela justement que consiste sa ressemblance avec la folie, qui, ainsi que je l'ai montré (*Le monde comme volonté et comme représentation*, livre III, § 36, et *Ibid.*, chap. XXXIII), est imputable pour l'essentiel à un certain ébranlement de la faculté du souvenir. De ce point de vue, on peut donc considérer le rêve comme une courte folie, la folie comme un long rêve. En résumé, le rêve contient l'intuition de la *réalité présente* d'une façon complète et même minutieuse : par contre, notre horizon y est très borné, puisque ce qui est absent et passé, même imaginé, ne tombe que peu dans la conscience.

De même que toute modification dans le monde réel ne peut absolument se produire que par suite d'une autre qui l'a précédée, - sa cause première -, l'entrée dans notre conscience des pensées et des représentations est assujettie, elle aussi, au principe de la raison suffisante. Elles doivent donc être provoquées ou par impression extérieure sur les sens, ou, d'après les lois de l'association (voir Suppléments au *Monde comme volonté et comme représentation*, chap. XIV), par une pensée antérieure à elles; autrement, elles ne pourraient se produire. Or, les rêves aussi, en ce qui concerne leur production, doivent être assujettis, en une manière quelconque, à ce principe de la raison suffisante, comme au principe sans exception de l'indépendance et de la conditionnalité de tous les objets existant pour nous; seulement, en quelle manière lui sont-ils assujettis, c'est ce qu'il est très difficile de déterminer. La condition caractéristique et essentielle du rêve, c'est le sommeil, c'est-à-dire la suppression de l'activité normale du cerveau et des sens. C'est seulement quand cette activité chôme, que le rêve peut se produire, - absolument comme les images de la lanterne magique ne peuvent apparaître, tant qu'on n'a pas fait l'obscurité dans la chambre. La production, et, partant, la matière du rêve, ne proviennent donc pas avant tout d'impressions extérieures sur les sens; des cas isolés où, dans un léger sommeil, des sons et même des bruits extérieurs ont pénétré jusqu'au sensorium et ont influencé le rêve, sont des exceptions spéciales dont je ne tiens pas compte ici. Mais il est très remarquable que les rêves ne sont pas non plus produits par une association d'idées. Ou ils naissent,

en effet, au milieu d'un profond sommeil, ce repos du cerveau, que nous avons toute cause de regarder comme complet, c'est-à-dire comme absolument inconscient, - ce qui écarte même toute possibilité d'une association d'idées; ou ils naissent du passage de la conscience éveillée au sommeil, c'est-à-dire quand on s'endort; en réalité, ils ne cessent ici jamais complètement, et nous fournissent ainsi l'occasion de nous convaincre pleinement qu'ils ne sont reliés par aucune association d'idées aux représentations de l'état de veille, mais laissent intact le fil de celles-ci, pour prendre tout à fait ailleurs, nous ne savons où, leur matière et leur occasion. Ces premiers songes de l'être qui s'endort sont toujours, comme il est facile de l'observer, sans aucun rapport avec les pensées au milieu desquelles il s'est endormi, et même leur sont tellement opposés, qu'ils semblent avoir choisi, à dessein, parmi toutes les choses du monde, précisément ce qui nous préoccupait le moins; voilà pourquoi ceux qui y réfléchissent sont forcés de se demander par quoi peuvent bien être déterminés leur choix et leur nature. Ils ont en outre ce caractère distinctif,- comme le remarque très finement et très exactement Burdach¹¹ dans sa *Physiologie*, tome III, - de ne représenter aucun événement cohérent, et de ne pas nous faire jouer, en général, un rôle à nous-même, comme dans les autres rêves; ils ne sont qu'un spectacle purement objectif, consistant en tableaux isolés qui surgissent soudainement lorsqu'on s'endort, ou aussi des *processus* très simples. Comme nous nous réveillons souvent aussitôt, nous pouvons nous convaincre pleinement qu'ils n'ont jamais la moindre ressemblance, l'analogie la plus éloignée ou une relation quelconque avec les pensées encore présentes il y a un instant, mais qu'ils nous surprennent plutôt par l'inattendu de leur contenu. Celui-ci, en effet, est aussi étranger au cours de notre pensée antérieure que n'importe quel objet de la réalité qui, à l'état de veille, tombe tout à coup, de la façon la plus accidentelle, sous notre perception; souvent on a été le chercher si loin, on l'a choisi si bizarrement et tellement à l'aveuglette, qu'on le croirait tiré au sort ou amené par un coup de dé. Donc, le fil que le principe de la raison suffisante nous met en main, nous semble être coupé ici aux deux bouts, l'intérieur et l'extérieur. Mais ceci n'est ni possible ni imaginable. Il faut nécessairement une cause qui amène ces visions et les détermine. Elle devrait en conséquence exactement expliquer pourquoi moi, par exemple, qui, jusqu'au moment de m'endormir, ai été occupé par de tout autres pensées, je vois s'offrir à moi, tout à coup, un arbre en fleur doucement agité par le vent, une autre fois une servante avec un panier sur la tête, une autre fois encore une troupe de soldats, etc.

¹¹ Disciple de Schelling, K.F. Burdach (1776-1847) s'occupa particulièrement des fonctions du système nerveux et de psychologie; il a laissé son nom aux cordons ou faisceaux de Burdach, cordon postérieur de la moelle épinière.

L'excitation du dehors par les sens, aussi bien que celle du dedans par les pensées, étant ainsi, dans la production des rêves, soit que l'on s'endorme ou que le sommeil ait déjà lieu, supprimée pour le cerveau, ce siège et cet organe unique de toutes les représentations, il ne nous reste plus qu'une seule hypothèse : c'est que celui-là reçoit une pure excitation physiologique de l'intérieur de l'organisme. Deux voies sont ouvertes au cerveau pour l'influence de ce dernier : celle des nerfs et celle des vaisseaux. La force vitale s'est, pendant le sommeil, c'est-à-dire l'arrêt de toutes les fonctions animales, concentrée complètement dans la vie organique, et s'occupe à peu près exclusivement, tandis que la respiration, le pouls, la chaleur et presque toutes les sécrétions subissent quelque diminution, de la lente reproduction, de la réparation de tout ce qui est usé, de la cure de toutes les blessures et de la suppression de tous les désordres; le sommeil est donc le temps pendant lequel la *vis naturæ medicatrix* amène, dans toutes les maladies, les crises salutaires qui triomphent ensuite du mal existant, et au bout duquel le malade s'éveille, soulagé et joyeux, avec le sentiment certain de la guérison qui approche. Il opère aussi de même chez l'être sain, mais à un degré infiniment moindre, sur tous les points où cela est nécessaire.

Celui-ci aussi, en s'éveillant, éprouve un sentiment de bien-être et de rénovation; le cerveau particulièrement a, dans le sommeil, reçu sa nutrition, ce qui ne peut advenir à l'état de veille; la conséquence en est le rétablissement de la clarté de la conscience. Toutes ces opérations sont soumises à la direction et au contrôle du système nerveux plastique, c'est-à-dire des grands ganglions qui, réunis dans toute la longueur du tronc par les cordes nerveuses, constituent le nerf grand sympathique ou le foyer nerveux interne. Ce foyer est tout à fait séparé et isolé du foyer nerveux externe, le cerveau, qui assume exclusivement la direction des circonstances externes, et qui a, pour cette raison, un appareil nerveux dirigé vers le dehors et des représentations occasionnées par lui; de sorte que, à l'état normal, ses opérations ne parviennent pas à la conscience, ne sont pas senties. Il a aussi un faible rapport médiat avec le système cérébral, par des nerfs minces et qui débouchent de loin. Dans les états anormaux, ou quand il y a lésion des parties internes, l'isolation de ceux-là est interrompue en un certain degré, et ils pénètrent dans la conscience sous forme de chaleur plus ou moins vive. Au contraire, à l'état normal et sain, les *processus* et les mouvements qui s'opèrent dans l'atelier si compliqué et si actif de la vie organique, la marche en avant facile ou pénible de celle-ci, ne laissent parvenir dans le sensorium qu'un écho extrêmement faible et en quelque sorte perdu. Dans la veille, quand le cerveau est pleinement occupé de ses propres opérations, c'est-à-dire reçoit des impressions extérieures qui lui apportent des intuitions, quand il pense, cet écho n'est pas perçu; il a tout au plus une influence secrète et

inconsciente qui donne naissance à ces modifications d'humeur dont on ne peut se rendre compte par aucune raison objective. Lorsqu'on s'endort, cependant, quand les impressions externes cessent d'agir et que l'activité de la pensée meurt aussi peu à peu à l'intérieur du sensorium, ces faibles impressions qui s'élèvent par voie médiate, du foyer nerveux interne de la vie organique, deviennent alors sensibles; il en est de même de chaque minime modification de la circulation, qui se communique aux vaisseaux du cerveau. C'est ainsi qu'une bougie commence à briller à l'entrée du crépuscule, ou que nous entendons ruisseler, la nuit, la source que le bruit du jour nous empêche de percevoir. Des impressions beaucoup trop faibles pour pouvoir agir sur le cerveau éveillé, c'est-à-dire actif, sont en état de produire, quand l'activité de celui-ci est complètement arrêtée, une légère excitation de ces parties isolées et des forces qui les représentent. C'est ainsi qu'une harpe ne répercute pas un son étranger lorsqu'on en joue, mais seulement lorsqu'on la laisse en repos. C'est donc ici qu'il faut chercher la cause de la naissance, et, par elle, de la détermination plus proche de ces visions qui se produisent tandis que l'on s'endort, comme aussi celle des rêves qui surgissent du repos mental absolu d'un profond sommeil et ont un lien dramatique. Seulement ceux-ci, se produisant quand le cerveau repose déjà profondément et est entièrement livré à sa nutrition, exigent une incitation interne infiniment plus forte; il ne s'agit donc que des rêves qui, dans certains cas très rares, ont une signification prophétique ou fatidique, et Horace dit très justement :

Post mediam noctem, cum somnia vera.

[Après le milieu de la nuit, quand les songes sont vrais.]

Car les derniers rêves du matin se comportent, sous ce rapport, de la même façon que ceux qui suivent le moment où l'on s'endort, en ce que le cerveau reposé et rassasié redevient facilement excitable.

Ainsi ces faibles échos de l'atelier de la vie organique pénètrent dans l'activité sensorielle du cerveau, menacée d'apathie ou déjà livrée à elle, et l'excitent faiblement, par une voie différente et par un autre côté que dans la veille. C'est d'eux cependant que cette activité, l'accès étant fermé à toute autre excitation, doit emprunter l'occasion et la matière de ses visions, si opposées que puissent être celles-ci à de telles impressions. De même, en effet, que l'œil peut recevoir, par ébranlement mécanique ou par une convulsion nerveuse interne, des impressions de clarté et de rayonnement absolument semblables à celles produites par la lumière extérieure; que l'oreille entend parfois, par suite de *processus* anormaux dans son intérieur, des sons de toute espèce; que l'odorat perçoit, sans cause extérieure, des odeurs déterminées spécifiquement; que le goût est

affecté d'une façon analogue; que tous les nerfs sensoriels peuvent être excités, aussi bien du dedans que du dehors, en vue de leurs sensations particulières, ainsi le cerveau peut, lui aussi, être déterminé, par des irritations venant de l'intérieur de l'organisme, à accomplir sa fonction d'intuition de figures remplissant l'espace; et les apparitions ainsi produites ne seront pas discernables de celles occasionnées par des sensations dans les organes des sens, et provoquées par des causes extérieures. De même que l'estomac, de son côté, prépare le chyme à l'aide de tout ce qu'il peut s'assimiler, et que les intestins, du leur, préparent avec ce chyme du chyle qui ne laisse plus discerner sa matière primitive, ainsi le cerveau réagit également sur toutes les excitations qui lui parviennent, moyennant l'accomplissement de la fonction qui lui est propre¹². Celle-ci consiste tout d'abord à tracer, d'après les trois dimensions, des images dans l'espace, qui est sa forme intuitive; ensuite, à mouvoir celles-ci dans le temps et à l'aide du fil conducteur de la causalité, qui sont également les fonctions de l'activité qui lui est propre. Car il ne parlera jamais que son propre langage; c'est donc dans celui-ci qu'il interprète aussi les faibles impressions qui, pendant le sommeil, lui arrivent du dedans, aussi bien que les impressions fortes et déterminées qui, à l'état de veille, arrivent du dehors par la voie régulière. Celles-là également lui fournissent donc la matière d'*images* absolument semblables à celles qui doivent leur naissance à l'incitation des sens externes; quoique entre les deux espèces d'impressions déterminantes il puisse y avoir à peine une ressemblance. Mais sa manière de procéder en ceci est comparable à celle d'un sourd qui se compose, avec quelques voyelles parvenues à son oreille, une phrase entière, bien que fausse; ou même à celle d'un fou, qu'un mot employé par hasard jette dans des fantaisies sauvages répondant à son idée fixe. En tout cas, ce sont ces faibles échos de certains *processus* dans l'intérieur de l'organisme qui, se perdant jusqu'à la hauteur du cerveau, donnent lieu à ses rêves; ceux-ci prennent en conséquence par suite de la nature de ces impressions, une forme plus spécialement déterminée, vu qu'ils ont reçu d'elle au moins le mot principal; si complètement différents qu'ils puissent être de celles-là, ils leur répondront d'une façon analogue ou en tout cas symbolique; et la réponse la plus exacte sera faite à celles qui, pendant le sommeil *profond*, sont en état d'exciter le cerveau, parce que celles-ci, nous l'avons dit, doivent être déjà beaucoup plus fortes. Comme, de plus, ces *processus* internes de la vie organique agissent sur le sensorium destiné à saisir le monde extérieur également à la manière d'une chose qui lui est étrangère et extérieure, les intuitions naissant ainsi en lui revêtiront des formes tout à fait *inattendues* et complètement opposées et étrangères au cours de sa pensée il n'y a qu'un moment peut-être. C'est ce que nous

¹² Schopenhauer, qui a été étudiant en médecine, use souvent de la métaphore physiologique.

avons l'occasion d'observer lorsque, après nous être endormis, nous nous réveillons bientôt.

Tout cet exposé ne nous fait connaître, pour l'instant, que la cause la plus proche de la naissance du rêve, ou l'occasion de celui-ci, qui, à la vérité, doit avoir aussi de l'influence sur son contenu, mais être en même temps, en elle-même, si opposée à lui, que son mode de parenté reste pour nous un secret. Plus énigmatique encore est le *processus* physiologique dans le cerveau même, ce en quoi consiste en réalité le rêve. Le sommeil est le repos du cerveau, le rêve une certaine activité de celui-ci; aussi devons-nous, pour prévenir toute contradiction, envisager cette activité-là comme seulement relative, et celle-ci comme limitée et seulement partielle. Mais dans quel sens elle l'est, si c'est d'après les parties du cerveau, ou son degré d'excitation, ou son genre de mouvement interne, c'est ce que nous ne savons pas non plus. Il n'y a pas de force intellectuelle qui, dans le rêve, ne se montre jamais active; cependant son développement, comme notre propre rôle dans celui-là, révèle souvent un manque extraordinaire de jugement, et aussi de mémoire, ainsi qu'il a été indiqué plus haut.

En ce qui concerne notre objet principal, c'est un fait certain que nous possédons le pouvoir de nous représenter intuitivement les objets emplissant l'espace, ainsi que celui de percevoir et de comprendre les sons et les voix de tout genre ; et les deux choses s'effectuent sans l'incitation extérieure des impressions des sens, qui fournissent, par contre, à notre intuition *éveillée*, l'occasion, la matière, ou la base empirique, mais ne sont cependant nullement identiques à elle; car celle-ci est absolument *intellectuelle* et non seulement sensorielle, comme je l'ai souvent exposé et en ai déjà apporté plus haut les preuves principales. Mais il nous faut fixer maintenant ce fait, qui ne comporte aucun doute; car il est le phénomène primordial auquel remontent toutes nos explications ultérieures, qui n'exposeront que l'activité plus étendue du pouvoir indiqué. Sa meilleure désignation serait l'expression que les Écossais ont très judicieusement choisie pour indiquer une forme particulière de sa manifestation ou de son emploi, en l'accompagnant de l'exacte cadence que prête l'expérience la plus appropriée : c'est celle de *second sight*, la *seconde vue*. L'aptitude en question à rêver est dans le fait une seconde vue, et non, comme la première vue, un pouvoir d'intuition ménagé par les sens externes, dont les objets néanmoins sont, d'après l'espèce et la forme, les mêmes que ceux de la première d'où il faut conclure qu'elle est, comme celle-ci, une fonction du cerveau. Cette dénomination écossaise serait en conséquence celle qui conviendrait le mieux pour désigner l'espèce entière des phénomènes dont il s'agit ici et pour les ramener à un pouvoir fondamental; mais comme ses inventeurs

l'ont appliquée à une manifestation particulière, rare et extrêmement curieuse de ce pouvoir, je ne puis, à mon grand regret me l'approprier pour désigner l'espèce entière de cette intuition, ou, plus exactement, le pouvoir subjectif qui se révèle en elles toutes. Il ne me reste donc pas de meilleure dénomination que celle d'organe *du rêve*, désignant tout ce mode d'intuition par cette manifestation de celui-ci, qui est familière à chacun. Je me servirai donc de cette dénomination pour désigner le pouvoir d'intuition exposé ici, qui est indépendant de l'impression externe sur les sens.

Nous sommes habitués à regarder comme tout à fait illusoire les objets que ledit pouvoir nous présente dans le rêve ordinaire, parce qu'ils disparaissent au réveil. En attendant, il n'en est pas toujours ainsi, et il importe fort, en ce qui concerne notre thème, de connaître par notre propre expérience l'exception à cette règle, ce qui serait peut-être à la portée de chacun, s'il prêtait à la chose l'attention nécessaire. Il y a un état dans lequel nous dormons et rêvons, à la vérité; mais nous n'y rêvons que la réalité même qui nous entoure. Nous voyons en conséquence notre chambre à coucher avec tout ce qui la garnit, nous y apercevons peut-être des personnes qui entrent, nous savons que nous sommes au lit, le tout d'une manière très exacte. Et cependant nous dormons, les yeux bien fermés; nous rêvons; seulement, ce que nous rêvons est vrai et réel. C'est comme si notre crâne était devenu transparent, de sorte que le monde extérieur, au lieu d'entrer par le détour et la porte étroite des sens, se présenterait directement dans le cerveau. Cet état-là est beaucoup plus difficile à distinguer de l'état de veille que le rêve ordinaire; c'est que, en nous réveillant, aucune transformation de l'entourage, par conséquent aucun changement *objectif*, n'a lieu. Or, le réveil est l'unique *critérium* entre la veille et le rêve, *critérium* qui succombe en conséquence ici dans sa moitié objective et principale. (Voir *Le monde comme volonté et comme représentation*, livre I, § 5.) En nous éveillant d'un rêve de cette espèce, il s'opère en nous seulement une modification *subjective* qui consiste en ce que nous éprouvons soudain une transformation de l'organe de notre perception; celle-ci n'est cependant que légèrement sensible et peut, n'étant accompagnée d'aucune modification objective, rester facilement inaperçue. Aussi ne fera-t-on le plus souvent connaissance avec les rêves représentant la réalité, que quand il s'y est mêlé des formes qui n'appartiennent pas à celle-ci et qui disparaissent conséquemment au réveil, ou quand un pareil rêve s'est élevé à la puissance encore plus haute dont je vais parler. L'espèce de rêve décrite est ce qu'on a nommé l'« état intermédiaire entre la veille et le sommeil » : non parce qu'il en est réellement ainsi, mais parce qu'il peut être caractérisé comme un état de veille dans le sommeil même. Aussi le nommerais-je de préférence le « rêve perceptible ». Sans doute, on le

remarquera en général seulement le matin de bonne heure, et aussi le soir, quelque temps après s'être endormi; mais la seule raison en est que, le sommeil n'étant pas profond, le réveil s'opère assez aisément pour laisser un souvenir de ce qu'on a rêvé. Assurément, cette espèce de rêve se produit bien plus souvent pendant le profond sommeil, en vertu de la règle d'après laquelle une somnambule est d'autant plus lucide qu'elle dort plus profondément; mais alors aucun souvenir n'en subsiste. Si, au contraire, quand le rêve s'est produit dans un léger sommeil, ce souvenir subsiste parfois, c'est que, même dans le sommeil magnétique, quand il est très léger, un souvenir peut se transmettre à la conscience éveillée; on trouvera un exemple de ce fait dans Kieser, *Archives du magnétisme animal*, t. III, 2^e livraison, p. 139. Ainsi donc, le souvenir de ces rêves directement vrais objectivement ne persiste que quand ils se sont produits dans un léger sommeil, c'est-à-dire le matin, alors que nous pouvons nous réveiller sous leur impression directe.

Cette espèce de rêve, dont la particularité consiste à rêver la réalité toute proche et présente, voit parfois s'accroître encore sa nature énigmatique, en ce que l'horizon du rêveur s'élargit davantage : il s'étend alors au-delà de la chambre à coucher, les rideaux des fenêtres ou les volets cessant d'être des obstacles pour la vue, et l'on aperçoit alors nettement ce qu'il y a derrière eux, - la cour, le jardin, la rue, avec les maisons d'en face. Notre étonnement à ce sujet diminuera, si nous réfléchissons qu'il ne s'agit pas ici d'une vision physique, mais d'un simple rêve; c'est cependant un rêve relatif à ce qui est réellement là, par conséquent un rêve perceptible, c'est-à-dire une perception par organe du rêve, qui, naturellement, n'est pas lié, comme tel, à la condition du passage ininterrompu des rayons lumineux. L'enveloppe du crâne même a été, nous l'avons dit, la première cloison n'ayant pas mis obstacle à cette étrange espèce de perception. Si celle-ci s'élève encore un peu plus haut, rideaux, portes et murs ne lui opposent plus de limites. Mais comment la chose s'opère, c'est là un mystère profond : tout ce que nous savons, c'est qu'il y a ici un « rêve perceptible », par conséquent une perception à travers l'organe du rêve. C'est jusque-là que s'étend pour notre examen ce fait élémentaire. Tout ce que nous pouvons faire pour l'expliquer, autant que cela est possible, c'est de réunir et d'établir avant tout, dans un ordre logique et gradué, tous les phénomènes qui se rattachent à lui, en vue de reconnaître leur rapport, et dans l'espoir d'arriver aussi de cette façon, peut-être, à le saisir lui-même de plus près.

En attendant, celui auquel fait défaut toute expérience personnelle à ce sujet, trouvera la perception par l'organe du rêve inébranlablement confirmée par le somnambulisme spontané proprement dit, ou noctambulisme. Que les gens en proie à ce mal dorment profondément,

et qu'ils ne puissent absolument voir avec leurs yeux, cela est hors de tout doute; cependant ils perçoivent tout ce qui les entoure, évitent chaque obstacle, font beaucoup de chemin, grimpent le long des abîmes les plus dangereux, gravissent les sentiers les plus étroits, s'élancent à de vastes distances, sans manquer leur but; quelques-uns parmi eux accomplissent exactement, dans le sommeil, leur tâche domestique quotidienne, d'autres conçoivent et écrivent sans fautes. De la même façon, les somnambules plongés artificiellement dans le sommeil magnétique perçoivent leur entourage, et, s'ils deviennent lucides, même ce qui est le plus éloigné. La perception qu'ont aussi certains cataleptiques de tout ce qui se passe autour d'eux, tandis qu'ils restent là immobiles et incapables de remuer un membre, est, sans nul doute, également de la même espèce; eux aussi rêvent leur entourage immédiat, et en deviennent conscients par une autre voie que celle des sens. On a fait beaucoup d'efforts pour trouver l'organe physiologique, ou le siège de cette perception; mais jusqu'ici, on n'a pas abouti. Que, dans l'état somnambulique complet, les fonctions des sens externes soient complètement suspendues, c'est ce qui est incontestable; même le sens le plus subjectif de tous, le sentiment corporel, a si radicalement disparu, qu'on a accompli pendant le sommeil magnétique les plus douloureuses opérations chirurgicales, sans que le patient en ait rien laissé sentir. Le cerveau y semble être dans l'état du sommeil le plus profond, c'est-à-dire en complète inactivité. Ceci, joint à certaines assertions des somnambules, a donné lieu à l'hypothèse que l'état somnambulique consiste dans la complète dépossession du cerveau et l'entassement de force vitale dans le nerf sympathique, dont les grands réseaux, notamment le *plexus solaris*, se sont transformés en un sensorium et ont assumé la fonction du cerveau, qu'ils exercent désormais sans le secours des outils sensoriels externes, et néanmoins d'une façon infiniment plus parfaite que celui-ci. Cette hypothèse, d'abord avancée par Reil¹³, je crois, n'est pas sans vraisemblance, et est fort goûtée. Elle s'appuie principalement sur les affirmations de presque tous les somnambules lucides, à savoir que leur conscience a maintenant son siège complètement au creux de l'estomac, où se produisent leurs pensées et leurs perceptions, comme elles se produisaient auparavant dans la tête. La plupart d'entre eux aussi se font poser sur la région stomacale les objets qu'ils veulent examiner de près. Cependant je regarde la chose comme impossible. On n'a qu'à considérer le *plexus solaire*, ce soi-disant *cerebrum abdominale*; comme sa masse est petite, et comme est simple sa structure, qui consiste en anneaux de substance nerveuse, avec quelques légers gonflements! Si un tel organe était en état d'accomplir les

¹³ Reil, médecin allemand, né à Rauden, 1759, mort à Tulle, 1813, vitaliste, spécialiste du système nerveux.

fonctions de l'intuition et de la pensée, cette loi partout confirmée : *natura nihil facit frustra* [La nature ne fait rien inutilement], recevrait un accroc. Car à quoi servirait alors cette masse cérébrale si précieuse, si bien gardée, qui pèse habituellement trois livres, et, chez quelques personnes, plus de cinq, avec la structure si artistique de ses parties, dont la complication est si enchevêtrée, qu'il est besoin de plusieurs modes tout différents d'analyse fréquemment répétée, pour seulement comprendre un peu l'ensemble de la construction de cet organe et se faire une idée supportable de la forme et de la liaison merveilleuse de ses nombreuses parties? Il faut considérer ensuite que les pas et les mouvements d'un somnambule s'adaptent avec la rapidité et l'exactitude les plus grandes aux entours immédiats qu'il a perçus seulement par l'organe du rêve; aussi échappe-t-il instantanément, comme ne pourrait le faire une personne éveillée, à chaque obstacle, de même qu'il atteint avec une égale dextérité son but momentané. Or, les nerfs moteurs partent de la moelle épinière, qui est en rapport, par la *medulla oblongata*, avec le cervelet, le régulateur des mouvements, et le cervelet avec le cerveau, le siège des motifs, c'est-à-dire des représentations; ce qui rend possible aux mouvements de s'adapter avec une rapidité instantanée même aux perceptions les plus fugitives. Si maintenant les représentations qui ont à déterminer, comme motifs, les mouvements, étaient transportées dans le réseau ganglionnaire abdominal, avec lequel le cerveau ne peut communiquer indirectement d'une façon malaisée et faible que par des détours - raison pour laquelle nous ne sentons absolument rien, à l'état sain, de toute l'activité si forte et incessante de notre vie organique -, comment les représentations qui y naissent, avec la rapidité de l'éclair, devraient-elles guider les pas dangereux du somnambule¹⁴ ? Que d'ailleurs, soit dit en passant, le somnambule parcourt sans crainte ni faux pas les routes les plus dangereuses, comme il ne pourrait jamais le faire éveillé, cela s'explique par le fait que son intellect est actif non complètement, mais seulement par un côté, juste autant que cela est nécessaire pour diriger ses pas; cela élimine la réflexion, et, en même temps qu'elle, toute hésitation et indécision. Enfin le fait suivant, rapporté par Tréviranus¹⁵ dans ses *Phénomènes de la vie organique* (t. II, 2^e partie, p. 117), d'après Pierquin, nous convainc que du moins les rêves sont une fonction du cerveau : « Chez une jeune fille dont

¹⁴ Il est intéressant de remarquer, au sujet de l'hypothèse en question, que la Bible des Septante nomme couramment les voyants et devins *ἐγγαστριμυθος* nom qu'elle donne d'ailleurs à la pythonisse d'Endor. Cette dénomination résulte-t-elle du texte original hébreu, ou est-elle conforme aux idées régnant alors à Alexandrie, et aux expressions de celles-ci? La pythonisse d'Endor est manifestement une *clairvoyante*, et c'est ce que signifie le mot *ἐγγαστριμυθος*. Saül ne voit pas et n'interpelle pas lui-même Samuel, mais a recours pour cela à l'intermédiaire de la femme; elle lui décrit l'extérieur de celui-là. (Voir Deleuze, *De la prévision*, pp. 147-148.)

¹⁵ Biologiste allemand, 1776-1837, précurseur de Lamarck.

les os crâniens étaient en partie tellement détruits par la carie, que le cerveau était à nu, celui-ci coulait au réveil et s'inclinait quand elle s'endormait. Pendant le sommeil tranquille, l'inclinaison était la plus forte. Dans les rêves animés, il y avait du gonflement ». Le somnambulisme ne diffère manifestement du rêve que par le degré; ses perceptions aussi ont lieu par l'organe du rêve; il est, comme il a été dit, un rêve perceptible indirect¹⁶.

On pourrait, en attendant, modifier l'hypothèse discutée ici, en disant que le réseau ganglionnaire abdominal n'est pas lui-même le sensorium, mais assume seulement le rôle des instruments externes de celui-ci, c'est-à-dire des organes sensoriels également dépossédés en cette circonstance; qu'il reçoit en conséquence du dehors des impressions qu'il transmet au cerveau, lequel, les élaborant conformément à sa fonction, en schématise et en construit alors les images du monde extérieur, comme il le faisait autrefois au moyen des sensations dans les organes sensoriels. Mais ici aussi se renouvelle la difficulté de la transmission soudaine des impressions au cerveau si décidément isolé de ce centre nerveux interne. Ensuite, le *plexus* solaire est, d'après sa structure, aussi impropre à être l'organe de la vue et de l'ouïe que celui de la pensée; il est, de plus, complètement dérobé à l'impression de la lumière par une épaisse cloison de peau, de graisse, de muscles, de péritoine et d'intestins. Si donc la plupart des somnambules affirment que leur vision et leur penser s'effectuent dans la région stomacale¹⁷ nous ne pouvons pas accepter aussitôt cela comme objectivement valable, d'autant moins que quelques somnambules le nient expressément. Par exemple, la somnambule Augustine Muller, de Carlsruhe, affirme (Compte rendu à son sujet, pp. 53 et suiv.) qu'elle voit non avec le creux de l'estomac, mais avec les yeux, en ajoutant toutefois que la plupart des autres somnambules voient avec le creux de l'estomac; et à cette question : « La pensée peut-elle être aussi transplantée dans le creux de l'estomac? » elle répond : « Non, mais la vue et l'ouïe ». Cette assertion est d'accord avec celle d'une autre somnambule (*Archives* de Kieser, t. X, 2^e livraison, p. 154), qui, à cette question : « Penses-tu avec le cerveau entier, ou seulement avec une partie? » fait cette réponse : « Avec le cerveau entier, et cela me fatigue beaucoup ». Le véritable résultat de toutes les

¹⁶ Si, en rêve, nous nous efforçons en vain de crier ou de mouvoir nos membres, cela provient sans doute de ce que le rêve, comme chose de pure représentation, est une activité du grand cerveau seul, qui ne s'étend pas au petit cerveau; celui-ci reste donc dans la torpeur du sommeil, absolument inactif, et ne peut accomplir sa fonction de régulateur du mouvement des membres sur la *medulla*; aussi les ordres les plus pressants du grand cerveau demeurent-ils inexécutés : de là l'appréhension. Mais que le grand cerveau vienne à interrompre l'isolation et à s'emparer du petit, alors naît le somnambulisme.

¹⁷ De même Van Helmont, dans le passage, cité par plusieurs, de son *Ortus medicinae*, Lugduni Batavorum, 1667 : « Demens idea », § 12, p. 171.

affirmations des somnambules semble être que l'incitation et la matière de l'activité intuitive de leur cerveau viennent, non comme dans la veille, du dehors et par les sens, mais, comme il a été expliqué plus haut pour les rêves, de l'intérieur de l'organisme, dont le comité directeur est, on le sait, les grands réseaux du nerf sympathique, qui représentent en conséquence, par rapport à l'activité nerveuse, l'organisme entier, à l'exception du système cérébral. Ces affirmations sont comparables à celles d'après lesquelles nous ressentons dans le pied la douleur que nous n'éprouvons réellement que dans le cerveau, puisqu'elle disparaît dès que le courant nerveux vers celui-ci est interrompu. C'est donc une illusion de la part des somnambules s'ils s'imaginent voir, et même lire, avec la région stomacale, et s'ils affirment, dans des cas rares, qu'ils accomplissent même ces fonctions avec les doigts, les orteils, le bout du nez¹⁸. Car, même en nous représentant la sensibilité nerveuse de ces parties montée à un très haut degré, la vue au sens propre, c'est-à-dire par l'intermédiaire des rayons lumineux, dans des organes dépourvus de tout appareil optique, même si, au lieu d'être recouverts d'épaisses enveloppes, comme c'est le cas, ils étaient accessibles à la lumière, cette vue reste absolument impossible. Ce n'est pas seulement la haute sensibilité de la rétine qui la rend apte à voir, mais tout autant l'appareil optique excessivement artistique et compliqué du globe de l'œil. La vue physique exige en premier lieu une surface sensible à la lumière, puis ensuite que les rayons lumineux dispersés au-dehors se réunissent et se concentrent de nouveau sur celle-ci, par l'intermédiaire de la pupille et les milieux transparents combinés avec un art infini, qui interrompent la lumière. Il faut qu'ainsi naisse une image - ou, plus exactement, une impression nerveuse répondant exactement à l'objet extérieur - qui fournisse à l'intelligence seule les données subtiles à l'aide desquelles cette impression produit, par un *processus* intellectuel employant la loi de causalité, l'intuition dans l'espace et le temps. Au contraire, les creux de l'estomac et les pointes des doigts ne pourraient jamais, même si la peau, les muscles, etc., étaient transparents, que recevoir des reflets lumineux isolés; il est donc aussi impossible de voir avec eux, que de faire, sans lentille convexe, un daguerréotype dans une chambre obscure ouverte.

Le fait suivant nous donne une autre preuve que ces prétendues fonctions sensorielles de parties paradoxales n'en sont pas en réalité, et que la vue ne s'exerce pas ici par l'intermédiaire de l'action physique des rayons lumineux : c'est que le garçon signalé par Kieser lisait avec les

¹⁸ (Par exemple, le jeune Arst, Archives de Kieser, t. III , 2^e livraison; la somnambule Koeh, *ibid.*, 3^e livraison, pp. 8-21; la fille citée par Justinus Kerner dans son *Histoire de deux somnambules*, 1824, pp. 323-330, laquelle ajoute : « Le lieu de cette vue est le cerveau, comme dans l'état de veille. »)

orteils, même quand il avait d'épais bas de coton, et ne voyait avec les pointes des doigts que quand il le *voulait* expressément, en tâtonnant d'ailleurs dans la chambre, les mains en avant. Ceci est confirmé par sa propre assertion sur ces perceptions anormales (en d'autres endroits, p. 128) : « Il ne nommait jamais cela la vue, mais quand on lui demandait comment il savait ce qui se passait, il répondait qu'il le savait et que c'était précisément là le nouveau. » Une somnambule décrit de même (Archives de Kieser, t. VII, 1^{re} livraison, p. 52) sa perception comme « une vue qui n'en est pas une, une vue indirecte ». Dans l'Histoire *de la clairvoyante Augustine Muller*, Stuttgart, 1818, il est dit, p. 36 : « Elle voit parfaitement clair et reconnaît toutes les personnes et tous les objets dans la plus profonde obscurité, là où il nous serait impossible de distinguer la main des yeux. » Ceci commente, par rapport à l'ouïe des somnambules, l'assertion de Kieser dans son *Tellurisme* (1^{re} édit., t. II, p. 172), à savoir que les cordons de laine sont les bons conducteurs par excellence du son, tandis que la laine, on le sait, en est le plus mauvais conducteur. Le passage suivant du livre sur Augustine Muller est particulièrement instructif à cet égard : « Il est curieux, comme on l'observe d'ailleurs chez d'autres somnambules, qu'elle n'entend absolument rien de tout ce que disent, même près d'elle, les personnes réunies dans une chambre, si elles ne s'adressent pas directement à elle; tandis qu'elle comprend nettement chaque mot qu'on lui adresse, si bas que ce soit, même quand plusieurs personnes parlent confusément entre elles, et y répond. Il en est de même de la lecture : si la personne qui la lui fait songe à autre chose qu'à celle-là, elle ne l'entend pas » (p. 40). On trouve plus loin (p. 89) : « Son ouïe n'en est pas une par la voie habituelle à travers l'oreille; car on peut fermer solidement celle-ci, sans que cela l'empêche d'entendre. » Les Communications sur *la vie vaporeuse de la somnambule Augustine K., de Dresde*, 1843, répètent de même à plusieurs reprises qu'elle entendait de temps en temps seulement par la surface de la main, et ce qui était dit sans émettre de son, par le seul mouvement des lèvres. Elle prévient elle-même (p. 32) qu'il ne faut pas tenir cela pour le fait d'entendre au sens propre.

En conséquence, il n'est nullement question, chez les somnambules de toute espèce, de perceptions sensorielles au sens du mot proprement dit; leur perceptibilité est simplement un « rêve perceptible » indirect, et se produit donc par l'organe si énigmatique du rêve. Que l'on place sur leur front ou sur le creux de leur estomac les objets à percevoir, ou que, dans les cas isolés mentionnés, la somnambule dirige vers eux les pointes de ses doigts étendus, c'est là seulement un moyen pour amener, par le contact avec eux, l'organe du rêve vers ces objets, afin qu'ils deviennent le thème de son rêve perceptible; c'est donc uniquement pour amener décidément son attention sur eux, ou, dans le langage de l'art, pour la

mettre en étroit rapport avec ces objets, ce qui les lui fait rêver, et non seulement leur visibilité, mais aussi leur audition, leur langage, leur odeur même; car beaucoup de clairvoyants assurent que *tous leurs sens* sont transportés au creux de l'estomac. (Dupotet, *Traité complet du magnétisme*, pp. 449-452.¹⁹)

Il en va donc ici comme de l'emploi des mains pour magnétiser, qui, en réalité, n'agissent pas physiquement; c'est la *volonté* du magnétiseur qui est l'agent actif; mais celui-ci reçoit par l'emploi des mains sa direction et sa détermination. Car la compréhension de l'action entière du magnétiseur, avec ses innombrables gestes dépourvus ou non de contact, même de loin et à travers des cloisons, peut seulement résulter de la constatation, puisée dans ma philosophie, que le corps est absolument identique à la volonté, et n'est autre chose que l'image de cette dernière, naissant dans le cerveau. La vue des somnambules n'est pas une vue dans notre sens, une vue produite physiquement par la lumière, et cela se déduit du fait seul que, quand elle s'élève jusqu'à la clairvoyance, les murs ne lui font pas obstacle, et qu'elle s'étend même parfois jusqu'à des contrées lointaines. Une illustration particulière de ceci nous est fournie par l'auto-intuition en dedans, qui se manifeste aux degrés supérieurs de la clairvoyance; grâce à elle, les somnambules de cette espèce perçoivent nettement et exactement toutes les parties de leur propre organisme, quoique fassent défaut ici toutes les conditions pour la vue physique, soit par suite d'absence de toute lumière, soit par suite des nombreuses cloisons existant entre la partie vue intuitivement et le cerveau. Ceci nous permet de déduire la nature de la perception somnambulique, même de celle dirigée vers le dehors et au loin, et par conséquent aussi de toute intuition par l'intermédiaire de l'organe du rêve, c'est-à-dire de la vue somnambulique des objets extérieurs, des rêves, des visions à l'état de veille, de la seconde vue, de l'apparition corporelle de gens absents, notamment de mourants, etc. La perception signalée des parties internes de notre propre corps ne résulte manifestement, en effet, que d'une action du dedans, amenée vraisemblablement par le système ganglionnaire, sur le cerveau; puis celui-ci, fidèle à sa nature, élabore ces impressions internes aussi bien que celles lui venant du dehors, versant en quelque sorte une matière étrangère dans ses formes propres et familières à lui-même; de là naissent des intuitions comme celles provenant des impressions sur les sens extérieurs, qui répondent aux choses vues intuitivement dans la mesure et le sens exacts de celles-là. En conséquence, chaque vision par l'organe du rêve est l'activité de la fonction cérébrale intuitive, excitée par des impressions *internes*, au lieu

¹⁹ Dupotet, écrivain français, né en 1796, mort en 1881, adepte du magnétisme, auteur d'un journal le *Propagateur*.

de l'être, comme habituellement, par des impressions externes²⁰. Mais que celle-ci toutefois, même si elle concerne des choses *externes* et éloignées, puisse avoir une réalité et une vérité objectives, c'est là un fait dont l'explication ne pourrait être tentée que par voie métaphysique, - par la limitation de toute individuation et la séparation d'avec le phénomène, en opposition à la chose en soi. Nous reviendrons sur ce point. Mais que la liaison des somnambules avec le monde extérieur soit fondamentalement différente de la nôtre à l'état de veille, c'est ce que prouve le plus nettement cette circonstance qui se produit fréquemment aux degrés élevés : tandis que les propres sens de la voyante sont inaccessibles à toute impression, elle sent avec ceux du magnétiseur; par exemple, elle éternue quand il prend une prise, apprécie et détermine nettement ce qu'il mange, écoute même la musique qui résonne à ses oreilles d'une chambre éloignée de la maison. (*Archives* de Kieser, t.I, 1^{re} livraison, p. 117.)

Le *processus* physiologique de la perception somnambulique est une énigme difficile. Le premier pas vers sa solution serait cependant une véritable physiologie du rêve, c'est-à-dire la connaissance nette et certaine de la nature de l'activité cérébrale dans le rêve, et en quoi elle diffère à proprement dire de celle dans l'état de veille; enfin il faudrait savoir ce qui la provoque, et aussi quelle est la détermination première de son cours. Tout ce qu'on peut admettre avec certitude, jusqu'à présent, au sujet de l'activité intuitive et pensante dans le sommeil, c'est, d'abord, que l'organe matériel de celle-ci, malgré le repos relatif du cerveau, ne peut être autre que ce dernier; et, ensuite, que l'incitation à une telle intuition rêveuse ne pouvant venir du dehors par les sens, doit provenir de l'intérieur de l'organisme. Quant au rapport exact incontestable, dans le somnambulisme, de cette intuition rêveuse avec le monde extérieur, il reste pour nous une énigme dont je n'entreprends pas de donner la solution; je me contenterai d'émettre plus loin quelques idées générales à ce sujet. Par contre, j'ai échafaudé, comme base de la physiologie du rêve, c'est-à-dire comme explication de notre intuition complète sur ce point, l'hypothèse suivante qui, à mes yeux, offre une grande vraisemblance.

Le cerveau recevant ainsi du dedans, pendant le sommeil, son incitation intuitive des formes dans l'espace, au lieu de la recevoir du dehors, comme dans l'état de veille, cette action doit le frapper dans une direction opposée à la direction habituelle, qui vient des sens. Par suite, son activité entière, c'est-à-dire la vibration interne ou le bouillonnement de ses fibres, prend aussi une direction opposée à la direction ordinaire,

²⁰ D'après la description des médecins, la catalepsie semble être la paralysie totale des nerfs *moteurs*, le somnambulisme, au contraire, celle des nerfs *sensibles*; pour ceux-ci l'organe du rêve chôme.

et tombe en quelque sorte dans un mouvement antipéristaltique. Au lieu de s'étendre dans la direction des impressions sensorielles, c'est-à-dire des nerfs sensoriels à l'intérieur du cerveau, elle s'accomplit maintenant dans une direction et un ordre opposés, pour cette raison parfois à l'aide d'autres parties, de sorte qu'à présent ce n'est pas la surface cérébrale inférieure qui doit fonctionner au lieu de la surface supérieure, mais peut-être la myéline blanche au lieu de la substance corticale grise, et *vice versa*. Le cerveau travaille donc désormais comme à l'envers. Cela explique tout d'abord pourquoi l'activité somnambulique ne laisse aucun souvenir à l'état de veille, celui-ci étant conditionné par la vibration des fibres cérébrales dans la direction opposée, qui supprime naturellement toute trace de la précédente. On pourrait alléguer, à ce propos, comme confirmation spéciale de cette hypothèse, ce fait très fréquent, mais étrange, que, en nous éveillant aussitôt du premier sommeil, nous nous sentons souvent totalement désorientés dans l'espace; nous sommes contraints de tout voir à rebours, ce qui est à droite du lit, à gauche, et ce qui est derrière, par-devant; et cela avec un tel caractère de détermination que, dans l'obscurité, même la réflexion raisonnable que les choses sont pourtant de travers ne peut supprimer cette fausse imagination, et qu'il faut faire appel au toucher. Mais notre hypothèse fait particulièrement comprendre cette vivacité si curieuse de l'intuition rêveuse, cette réalité et cette corporisation apparentes, décrites plus haut, de tous les objets perçus dans le rêve : l'incitation de l'activité cérébrale venant de l'intérieur de l'organisme et partant du centre, qui suit une direction opposée à la direction ordinaire, finit par tout pénétrer, c'est-à-dire par s'étendre jusqu'aux nerfs des organes sensoriels, qui, excités maintenant du dedans, comme ils l'étaient du dehors, tombent dans une activité véritable. Aussi avons-nous réellement dans le rêve des sensations lumineuses, colorées, sonores, olfactives et sapides, mais sans les causes extérieures qui les amènent d'ordinaire, seulement par suite d'une incitation intérieure et d'une action en direction opposée comme en ordre chronologique opposé. Cela explique donc cette corporité des rêves qui les distingue si puissamment des simples fantaisies. Le tableau fantaisiste, à l'état de veille, n'existe jamais que dans le cerveau; car il est seulement la réminiscence, bien que modifiée, d'une excitation matérielle antérieure de l'activité cérébrale intuitive effectuée par les sens. La vision, au contraire, n'existe pas seulement dans le cerveau, mais aussi dans les nerfs sensoriels, et provient d'une excitation matérielle, actuellement active, de ceux-ci, qui s'affirme de l'intérieur et pénètre le cerveau. Puisque, dans le sommeil nous voyons réellement, les mots qu'Apulée²¹ met dans la bouche de Charite, lorsqu'elle se prépare à crever

²¹ Apulée, avocat et philosophe, auteur d'un livre sur la magie, né en 125 après J.-C. en Numidie.

les deux yeux de Thrasyllé endormi, sont tout à fait frappants et fins, même très profonds : *Vivo tibi morientur oculi, nec quidquam videbis, nisi dormiens* [Tu vivras, et tes yeux mourront, et tu ne verras rien qu'en dormant]. (Métamorphose, édit. de Deux-Ponts, livre VIII, p. 172.) L'organe du rêve est donc le même que l'organe de la conscience éveillée et de l'intuition du monde extérieur, mais pris en quelque sorte par l'autre extrémité et employé dans l'ordre opposé; et les nerfs sensoriels qui fonctionnent dans tous les deux peuvent être mis en activité aussi bien par leur extrémité interne qu'externe, à peu près comme une boule creuse en fer peut être chauffée à blanc aussi bien par dedans que par dehors. Les nerfs sensoriels étant, dans ce *processus*, la dernière chose qui entre en activité, il peut arriver que celle-ci ait seulement commencé et continue encore quand le cerveau s'éveille déjà, c'est-à-dire échange l'intuition du rêve contre l'intuition ordinaire; alors nous percevons, aussitôt éveillés, des sons, par exemple des voix, des coups frappés à la porte, des coups de feu, etc., avec une netteté et une objectivité qui égalent *parfaitement et sans restriction* la réalité, et croirons fermement percevoir des sons réels, venant du dehors, qui nous ont éveillés, ou aussi, ce qui est plus rare, nous verrons des figures en pleine réalité empirique; ce dernier point est déjà mentionné par Aristote, *De insomniis*, chap. III, vers la fin. C'est par l'organe du rêve décrit ici que s'effectuent, comme il vient d'être suffisamment expliqué, l'intuition somnambulique, la clairvoyance, la seconde vue et les visions de toute espèce.

De ces considérations physiologiques je reviens au phénomène de la véracité du rêve, exposé plus haut. Il peut se produire déjà dans le sommeil de nuit ordinaire, où il est confirmé bientôt par le simple réveil, quand il était immédiat, comme c'est le cas le plus fréquent, c'est-à-dire qu'il ne s'étendait qu'à l'entourage rapproché et présent; quoique, dans des cas déjà plus rares, il s'étend un peu plus loin, au-delà des cloisons voisines. Cet élargissement de l'horizon peut s'étendre infiniment davantage encore, non seulement dans l'espace, mais dans le temps. La preuve nous en est donnée par les somnambules lucides, qui, dans la période d'exaltation suprême de leur état, peuvent faire entrer immédiatement dans leur perception intuitive du rêve tout endroit vers lequel on les dirige et indiquer exactement les *processus* qui s'y déroulent et même parfois prédire ce qui n'existe pas encore, ce qui est caché dans le sein de l'avenir, et ne prendra réalisation que dans le cours du temps, par suite de nombreuses causes incidentes qui se rencontrent par hasard. Car toute clairvoyance, dans le somnambulisme aussi bien artificiel que naturel, toute perception des choses cachées, absentes, éloignées, voire futures, devenue possible en lui, n'est qu'un rêve perceptible de celles-ci, dont les objets se représentent à l'intellect intuitivement et visiblement,

comme nos rêves, raison pour laquelle les somnambules disent qu'ils les *voient*. En attendant, ces phénomènes nous donnent la preuve certaine, de même que le noctambulisme spontané, que cette intuition mystérieuse que nous apporte le rêve et qui n'est conditionnée par aucune impression du dehors, peut être en rapport avec le monde extérieur réel par la *perception*; le lien qui les unit reste toutefois pour nous une énigme.

Ce qui distingue le rêve nocturne ordinaire de la clairvoyance, ou du somnambulisme en général, c'est, en premier lieu, l'absence de ce rapport avec le monde extérieur, c'est-à-dire la réalité; et, en second lieu, que très souvent un ressouvenir de lui passe dans l'état éveillé, tandis qu'il n'en est pas ainsi avec le sommeil somnambulique. Mais ces deux propriétés pourraient bien être liées entre elles et devoir être ramenées l'une à l'autre. Le rêve ordinaire ne laisse aussi un souvenir que quand nous nous en éveillons directement; ce souvenir ne résulte probablement que de ce que l'on se réveille très facilement du sommeil naturel, qui est loin d'être aussi profond que le sommeil somnambulique; celui-ci, pour cette raison, ne permet pas un réveil immédiat et rapide, et ce n'est que par une transition lente et médiate que le retour à la conscience éveillée est permis. Le sommeil somnambulique n'est qu'un sommeil infiniment plus profond, plus intense, plus parfait; l'organe du rêve y atteint, pour cette raison, toute la faculté de son développement, ce qui lui rend possibles le rapport régulier avec le monde extérieur, et, par là, le rêve perceptible durable et cohérent. Il est vraisemblable qu'un rêve de cette espèce a parfois lieu aussi dans le sommeil ordinaire, mais seulement quand celui-ci est si profond, que nous ne nous en éveillons pas immédiatement. Les rêves desquels nous nous éveillons sont au contraire ceux du sommeil léger; ils procèdent, en dernière analyse, de causes purement somatiques appartenant à l'organisme propre, par conséquent sans rapport avec le monde extérieur. Qu'il y ait cependant des exceptions à ce sujet, nous l'avons déjà reconnu aux rêves qui représentent l'entourage immédiat du dormeur.

Il existe cependant aussi, par exception, un souvenir des rêves annonçant ce qui se passe au loin, même ce qui doit advenir, et il provient avant tout de ce que nous nous éveillons directement d'un tel rêve. Voilà pourquoi tous les peuples ont admis, de tout temps, qu'il y a des rêves d'une signification objective réelle; l'histoire ancienne tout entière a pris les rêves très au sérieux, et ils y jouent un rôle important; cependant les rêves fatidiques ont toujours été considérés comme de rares exceptions, au milieu de la foule innombrable des rêves vides, purement fallacieux. Aussi Homère parle-t-il déjà de deux portes d'entrée des rêves, l'une d'ivoire, qui donne accès aux rêves dépourvus de

signification, l'autre de corne, par laquelle pénètrent les rêves fatidiques. Un anatomiste serait peut-être tenté d'appliquer ceci à la substance cérébrale blanche et grise. Les rêves qui s'avèrent le plus souvent prophétiques, sont ceux qui se rapportent à l'état de santé du rêveur, et ils annoncent d'ordinaire des maladies et même des morts. (Fabius, *De somniis*, Amsterdam, 1636, pp. 195 et suiv., en a rassemblé des exemples.) Un fait analogue à celui-ci, c'est que les somnambules lucides prédisent le plus fréquemment et le plus sûrement le cours de leur propre maladie, avec ses crises, etc. Des catastrophes extérieures, incendies, explosions, naufrages, mais principalement des cas de mort, sont annoncés parfois aussi par des rêves. Enfin d'autres événements, quelquefois assez insignifiants, sont rêvés à l'avance par quelques personnes; c'est ce dont je me suis convaincu moi-même par une expérience non douteuse.

Je la noterai ici, car elle démontre en même temps de la façon la plus lumineuse la *stricte nécessité de tout ce qui arrive*, même des choses les plus accidentelles. Un matin, j'écrivais avec ardeur une longue lettre d'affaires en anglais, très importante pour moi. Après avoir terminé la troisième page, je saisis, au lieu du sablier, l'encrier, et le répandis sur ma lettre; l'encre coula du pupitre sur le sol. La servante accourue à mon coup de sonnette alla chercher un baquet plein d'eau, et frotta fortement le plancher, pour en enlever les taches. Pendant ce travail, elle me dit : « J'ai rêvé cette nuit que j'enlèverais ici des taches d'encre du plancher. - Ce n'est pas vrai! répliquai-je. - C'est vrai, et j'ai même raconté la chose, en m'éveillant, à l'autre servante, qui couche avec moi. » A ce moment entre par hasard ladite servante, âgée d'environ dix-sept ans, qui vient chercher la mienne. Je vais au-devant d'elle, et lui demande : « De quoi celle-là a-t-elle rêvé cette nuit? - Je ne sais pas. - Mais pourtant? elle te l'a raconté à son réveil. - Ah, oui! dit-elle alors, elle a rêvé qu'elle froterait ici des taches d'encre sur le parquet. »

Cette histoire, dont j'affirme l'exacte vérité, met donc hors de doute les rêves théoriques; elle est remarquable en ce que la chose rêvée à l'avance était l'effet d'un acte qu'on pouvait qualifier d'involontaire, puisque je l'avais accompli absolument contre mon dessein, et qu'il avait dépendu d'une toute petite bévue de ma main; néanmoins cet acte était si strictement nécessaire et si inexorablement arrêté au préalable, que son effet s'affirmait, quelques heures auparavant, sous forme de rêve dans la conscience d'une autre personne. Ceci confirme de la manière la plus frappante la vérité de ma proposition : Tout ce qui arrive, arrive nécessairement. (Voir *Les deux problèmes fondamentaux de l'éthique*, III, à la fin.)

Pour ramener les rêves prophétiques à leur cause première, il faut tenir compte de ce fait : le somnambulisme naturel aussi bien que le somnambulisme magnétique et ses *processus* ne laissent pas de souvenir, on le sait, dans la conscience éveillée; mais ce souvenir passe de temps en temps dans les rêves du sommeil naturel ordinaire, dont on se souvient ensuite quand on est éveillé; de sorte que le rêve devient le point de raccord, le pont entre la conscience somnambulique et la conscience éveillée. En conformité de ceci, il faut attribuer en premier lieu les rêves prophétiques au fait que, dans le profond sommeil, le rêve s'accroît jusqu'à une clairvoyance somnambulique; or, comme les rêves de cette espèce, en règle générale, n'ont pas de réveil direct et ne laissent donc pas de souvenir, les rêves constituant une exception à ceci et présentant l'avenir *directement* et *sensu proprio*, nommés rêves théorématiques, sont de beaucoup les plus rares. Au contraire, le rêveur sera assez souvent en état de se rappeler un rêve de ce genre, si son contenu lui est très agréable, en l'introduisant dans le rêve du sommeil plus léger, duquel on s'éveille directement. Ceci toutefois ne peut s'effectuer directement, mais seulement en traduisant le contenu en une allégorie sous le voile de laquelle le rêve prophétique originel parvient alors à la conscience éveillée, où il a encore besoin d'être expliqué et interprété. Ceci est donc l'autre espèce de rêves fatidiques, la plus fréquente, l'espèce *allégorique*. Artémidore, dans son *Oneirokritikon*, le plus ancien des livres de songes, a déjà distingué les deux espèces, et donné à la première le nom de *théorématique*. Le penchant naturel avant tout qu'a l'homme à scruter la signification des rêves, a sa raison d'être dans la conscience de la possibilité toujours existante du *processus* exposé plus haut : c'est de lui que naît, quand il est cultivé et développé avec méthode, l'oniromancie. Seulement celle-ci ajoute la présupposition que les *processus* du rêve ont une signification fixe valable une fois pour toutes, qui permettrait de composer un lexique. Mais ce n'est pas le cas : l'allégorie est plutôt accommodée en propre et individuellement à chaque objet et sujet du rêve théorématique servant de base au rêve allégorique. Aussi l'interprétation des rêves fatidiques allégoriques est-elle en général si difficile, que nous ne les comprenons d'ordinaire qu'après que leur prédiction s'est réalisée; ensuite nous devons admirer l'espièglerie démoniaque toute particulière de l'esprit, absolument étrangère au rêveur, avec lequel l'allégorie a été établie et exécutée ; mais si nous conservons jusque-là le souvenir de ces rêves, c'est que, par suite de leur perspicuité toute particulière, et, disons le mot, de leur corporéité, ils s'y impriment plus profondément que les autres. Avec l'habitude et l'expérience, d'ailleurs, l'art d'interpréter les songes progressera aussi. Ce n'est pas, du reste, le livre connu de Schubert, dont la seule bonne chose est le titre, mais le vieil Artémidore, qui permettra de se mettre réellement au courant de la « symbolique du rêve »; et surtout les deux

derniers livres de son ouvrage, où il nous rend perceptibles, par des centaines d'exemples, la manière, la méthode et l'humour dont notre toute-puissance rêveuse se sert pour apporter autant que possible quelque secours à notre ignorance éveillée. Ses exemples expliquent infiniment mieux la chose, que les théorèmes et les règles dont il les a fait précéder²². Shakespeare a, lui aussi, saisi excellemment l'humour dont il vient d'être question. Il le montre dans la seconde partie de *Henri VI*, acte III, scène II, où, à la nouvelle inattendue de la mort subite du duc de Gloucester, le coquin de cardinal Beaufort, qui sait mieux que personne à quoi s'en tenir à ce sujet, s'écrie : « Mystérieux jugement de Dieu! J'ai rêvé cette nuit que le duc était devenu muet et ne pouvait plus dire un seul mot. »

Intercalons ici une remarque importante : c'est que nous retrouvons très exactement, dans les réponses des antiques oracles grecs, le rapport exposé entre le rêve théorématique et le rêve fatidique allégorique qui le reproduit. Ces oracles aussi, comme les rêves fatidiques, émettent très rarement leur réponse d'une façon directe et *sensu proprio*; ils l'enveloppent dans une allégorie qui a besoin d'une explication, et qui souvent même n'est comprise qu'après la réalisation de l'oracle, absolument comme les rêves allégoriques. Parmi de nombreux exemples je noterai seulement, à l'appui de la chose, que, dans Hérodote (*Histoire*, livre III, chap. LVII), l'oracle de la Pythie met en garde les habitants de Siphnos contre une troupe de bois et un héraut rouge, ce qui désignait un vaisseau samien portant un ambassadeur, et peint en rouge; mais ce fut seulement plus tard, non immédiatement ni même à l'arrivée du vaisseau, que les Siphniens comprirent cet avertissement. Plus loin (livre IV, chap. CLXIII), l'oracle de la Pythie informe le roi Arcésilas, de Cyrène, que s'il trouve un fourneau plein d'amphores, il ne doit pas brûler celles-ci, mais les abandonner au gré du vent. Or, c'est seulement après avoir brûlé dans une tour les rebelles qui s'y étaient réfugiés, qu'il comprit le sens de l'oracle, et alors la frayeur s'empara de lui. Les nombreux cas de ce genre indiquent nettement que des rêves fatidiques artificiellement amenés formaient le fond des réponses de l'oracle de Delphes, et que ces rêves pouvaient atteindre parfois la plus claire lucidité. Alors s'ensuivait une réponse directe énoncée *sensu proprio*, comme le démontre l'histoire de Crésus (Hérodote, livre I, chap. XLVII et XLVIII). Pour éprouver la Pythie, il ordonna à ses messagers de lui demander ce qu'il faisait et à quoi il était occupé à ce moment même, en Lydie, loin d'elle, le centième jour depuis son départ; et celle-ci répondit d'une façon exacte - chose que le roi seul pouvait savoir -, qu'il faisait

²² Goethe raconte (*Mémoires*, 1^{re} partie, livre I) des rêves perceptibles allégoriques du schultheiss Textor (son grand-père maternel).

cuire de ses propres mains, dans un chaudron d'airain à couvercle d'airain, des tortues mêlées à de la chair d'agneau. La source alléguée des réponses de la Pythie explique qu'on la consultait aussi au point de vue médical, pour les maux corporels : Hérodote en cite un exemple (livre IV, chap. CLV).

En conséquence de ce qui vient d'être dit, les rêves fatidiques théorématiques sont le degré le plus élevé et le plus rare de la prévision dans le sommeil naturel; les rêves allégoriques en sont le second degré, inférieur. A ceci j'ajoute encore, comme émanation dernière et la plus faible de la même source, le simple *pressentiment*. Celui-ci est de nature plus souvent triste que gaie : c'est qu'il y a dans la vie plus de chagrins que de joies. Une disposition d'humeur sombre, une attente anxieuse de l'avenir s'emparent de nous, après le sommeil, sans aucune raison d'être. Ceci s'explique, d'après l'exposé qu'on a lu plus haut, par le fait que ce passage du rêve théorématique, vrai, menaçant, qui a lieu dans le plus profond sommeil, n'a pu aboutir à un rêve allégorique du sommeil plus léger, et qu'en conséquence rien de celui-là n'est resté dans la conscience, sinon son impression sur l'âme, c'est-à-dire sur la *volonté* même, ce véritable et dernier noyau de l'homme. Cette impression continue à vibrer sous forme de pressentiment prophétique, de sombre appréhension. Parfois cependant celle-ci ne s'emparera de nous que quand les premières circonstances en rapport avec le malheur vu à travers le rêve théorématique entrent dans la réalité; par exemple, quand on s'apprête à monter sur le vaisseau qui doit faire naufrage, ou que l'on s'approche de la poudrière qui doit sauter. Plus d'une personne déjà a été sauvée, pour avoir écouté l'appréhension et l'angoisse intérieures qui venaient soudainement l'assaillir. Il nous faut expliquer ceci par le fait que le rêve théorématique, quoique oublié, laisse une faible réminiscence, un vague souvenir non susceptibles, il est vrai, de devenir nettement conscients, mais dont la trace est rafraîchie par l'aspect même, dans la réalité, des choses qui, dans le rêve oublié, avaient agi si effroyablement sur nous. De cette espèce était aussi le démon de Socrate, cette voix intérieure qui le dissuadait, dès qu'il songeait à entreprendre quelque chose à son désavantage, mais sans toutefois jamais le conseiller. Une confirmation directe de cette théorie des pressentiments n'est possible qu'à l'aide du somnambulisme magnétique, qui trahit les secrets du sommeil. Nous en trouvons une dans *l'Histoire d'Augustine Muller, de Carlsruhe*, p. 78, déjà citée. « Le 15 décembre, la somnambule se souvint, dans son sommeil nocturne (magnétique), d'un événement la concernant, qui l'accabla beaucoup. Elle remarqua en même temps que, la journée entière du lendemain, elle serait oppressée, sans savoir

pourquoi. » L'impression, notée dans la *Voyante de Prévorst*²³ (1^{re} édit., t. II, p. 73 : 3^e édit., p. 325), que certains vers relatifs aux *processus* somnambuliques exerçaient, dans l'état de veille, sur celle-ci, qui n'en avait conservé aucun souvenir, est une confirmation de plus. On trouve aussi dans le *Tellurisme* de Kieser, § 271, des faits qui jettent de la lumière sur ce point.

Il importe beaucoup de bien saisir et de fixer, au sujet de tout ce qui a été dit, la vérité fondamentale suivante : le sommeil magnétique est seulement un accroissement du sommeil naturel, ou, si l'on aime mieux, ce sommeil à une plus haute puissance; c'est un sommeil infiniment plus profond. En conséquence, la clairvoyance est seulement un accroissement du rêve; c'est un rêve perceptible continu, mais qui, ici, peut être dirigé du dehors, et vers lequel on veut être mené. Enfin, l'action directement salutaire du magnétisme, qui s'affirme dans tant de cas morbides, n'est autre chose qu'un accroissement de la force médicatrice naturelle du sommeil chez tous les hommes. Celui-ci est en effet la véritable panacée universelle, parce que, grâce à lui, la force vitale, déchargée de sa fonction animale, devient complètement libre; elle apparaît alors, dans toute sa vigueur, comme *vis naturæ medicatrix*, et répare, en cette qualité, tous les désordres qui se sont glissés dans l'organisme; aussi le manque absolu de sommeil rend-il, en toutes circonstances, la guérison impossible.

Or, c'est ce que fait, au contraire, à un degré beaucoup plus élevé, le sommeil magnétique, infiniment plus profond. Quand, pour supprimer de grands maux déjà chroniques, il apparaît de lui-même, parfois il dure plusieurs jours, comme, par exemple, dans le cas signalé par le comte Szapary. (*Un mot sur le magnétisme animal*, Leipzig, 1840.) En Russie, un jour, une somnambule phtisique ordonna à son médecin, au fort de sa crise omnisciente, de la réduire pour neuf jours en état de léthargie; pendant ce temps, ses poumons jouirent d'un repos bienfaisant absolu, et elle se réveilla complètement guérie. Or, l'essence du sommeil consistant dans l'inactivité du système cérébral, et son caractère salutaire provenant précisément de ce que celui-ci n'est plus occupé ni dévoré, avec sa vie animale, par la force vitale, qui peut en conséquence se porter désormais

²³ Livre célèbre dans la littérature médiévale ésotérique, du poète souabe et médecin Justinus Kerner (1786-1862), dont le nom reviendra plusieurs fois au cours de cet « Essai ». La voyante de Prévorst, petit village du Wurtemberg, était une cataleptique, Frédérique Hauffe, fille d'un forestier de la contrée, que Kerner soigna pendant trois ans, et qui lui apportait régulièrement des nouvelles de l'autre monde. Le livre qu'il lui consacra, publié en 1829, fit sensation et offre beaucoup d'intérêt : des développements poétiques pleins de grâce s'y trouvent associés aux observations physiologiques les plus sérieuses. Justinus Kerner, spiritualiste transcendant, croit aux mystères d'un monde invisible avec toute la foi d'un mystique, disciple de Van Helmont et de Swedenborg (*Le trad.*).

complètement vers la vie organique, cela pourrait sembler être en contradiction avec son but principal, à savoir que, justement dans le sommeil magnétique, apparaît parfois une puissance cognitive démesurément accrue, qui, d'après sa nature, doit être nécessairement une activité cérébrale. Mais il ne faut pas oublier, avant tout, que ce cas n'est qu'une rare exception. Parmi vingt malades sur lesquels agit le magnétisme, on ne trouve qu'un somnambule, c'est-à-dire qu'une personne qui perçoit et parle en dormant, et, parmi cinq somnambules, un seul à peine est clairvoyant (Deleuze, *Histoire critique du magnétisme*, Paris, 1813, t. I, p. 138). Quand le magnétisme, sans endormir, amène une guérison, c'est seulement parce qu'il éveille la force curative de la nature et facilite la connaissance de la partie souffrante. Son action n'est d'ailleurs qu'un sommeil excessivement profond, exempt de rêves, et qui dépossède si fortement le système cérébral, que ni impressions sensorielles ni blessures ne sont senties ; aussi ce sommeil a-t-il été utilisé également, de la façon la plus bienfaisante, dans les opérations chirurgicales, - emploi que lui a d'ailleurs fait perdre le chloroforme. Quant à la clairvoyance, dont le premier degré est le somnambulisme, ou le soliloque en dormant, la nature ne la laisse atteindre que lorsque sa force curative *aveugle* ne suffit pas à écarter la maladie, et qu'il faut des secours du dehors, qui maintenant, à l'état de clairvoyance, sont sagement organisés par le patient lui-même. C'est donc en vue de cette auto-organisation qu'elle produit la clairvoyance : car *natura nihil facit frustra*. Son procédé en ceci est apparenté à celui qu'elle a suivi en grand, lors de sa première production des êtres, lorsqu'elle s'achemina du règne végétal au règne animal. Pour les plantes, le mouvement vers les *excitations* pures avait suffi. Ensuite, des besoins plus spéciaux et plus compliqués, dont il s'agissait de rechercher, de choisir, de dompter ou même de circonvenir les objets, rendirent nécessaires, dans des graduations nombreuses, le mouvement vers les *motifs*, et par là vers la *connaissance*, caractère proprement dit de l'animalité, qui lui appartient non par hasard, mais par essence, et qui est la pensée que nous suggère nécessairement la notion de l'*animal*. Je renvoie à ce sujet au *Monde comme volonté et comme représentation*, livre II, § 27, à la fin; à mon *Éthique*, III, au début; et à *La volonté dans la nature*, rubriques : « Anatomie comparée » et « Physiologie des plantes ».

Ainsi donc, dans l'un comme dans l'autre cas, la nature allume un flambeau, en vue de rechercher et d'amener le secours dont l'organisme a besoin *du dehors*. L'acheminement, vers d'autres choses que son propre état de santé, du don de clairvoyance ainsi développé de la somnambule, est simplement un avantage accidentel, en réalité déjà un abus de ce don. C'est un abus aussi de provoquer par la violence, contre l'intention de la

nature, au moyen d'une magnétisation sans fin, le somnambulisme et la clairvoyance. Là où ceux-ci sont réellement nécessaires, la nature les amène d'elle-même après une courte magnétisation, parfois sous forme de somnambulisme spontané. Ils apparaissent alors, je l'ai déjà dit, à l'état de rêve perceptible, borné d'abord à l'entourage immédiat, puis s'étendant en un cercle toujours plus vaste, jusqu'à ce que ce rêve en arrive à atteindre, aux plus hauts degrés de la clairvoyance, tous les faits de la terre sur lesquels est attirée l'attention, et pénètre même parfois jusqu'à l'avenir. Avec ces différents degrés, l'aptitude à la diagnose pathologique et à l'organisation thérapeutique marche du même pas, avant tout pour soi et abusivement pour les autres.

Dans le somnambulisme au sens originel et proprement dit, c'est-à-dire le noctambulisme maladif, intervient aussi un rêve perceptible semblable; mais il n'existe ici que pour la consommation immédiate, et ne s'étend conséquemment qu'à l'entourage le plus proche; cela suffit à la nature, dans ce cas, pour atteindre son but. Dans cet état, la force vitale n'a pas, en qualité de *vis medicatrix*, comme dans le sommeil magnétique, le somnambulisme spontané et la catalepsie, suspendu la vie animale, pour pouvoir exercer toute sa vigueur sur la vie organique et y supprimer les désordres qui s'y sont glissés; elle s'affirme au contraire ici par une mauvaise humeur malade à laquelle l'âge de puberté est particulièrement soumis, comme un excès anormal d'irritabilité dont la nature s'efforce alors de se débarrasser : ce qui arrive, on le sait, en marchant, travaillant, grim pant, jusqu'aux positions les plus périlleuses et les sauts les plus dangereux, tout cela dans le sommeil. Alors la nature provoque en même temps, comme surveillant de ces jeux malsains, ce rêve perceptible énigmatique qui ne s'étend qu'à l'entourage le plus proche, vu qu'il suffit à prévenir les malheurs qu'entraînerait forcément l'irritabilité déchaînée, si elle agissait aveuglément. Ledit rêve n'a donc ici que le but négatif d'empêcher le mal, tandis que, dans la clairvoyance, il a le but positif de chercher du secours au dehors; de là, la grande différence du champ d'horizon.

Si mystérieuse que soit l'action de la magnétisation, une chose, du moins, est certaine : c'est qu'elle consiste avant tout dans l'arrêt des fonctions animales. En effet, la force vitale est par elle détournée du cerveau, simple pensionnaire ou parasite de l'organisme, ou plutôt elle est refoulée vers la vie organique, en tant que sa fonction primitive, parce que sa présence complète et sa pleine activité comme *vis medicatrix* sont maintenant exigées par elle. Au centre du système nerveux, c'est-à-dire du siège exclusif de toute vie sensible, la vie organique est représentée par le guide et le directeur de ses fonctions : le nerf sympathique et ses ganglions; aussi peut-on considérer le *processus* également comme un

reflux de la force vitale du cerveau vers celui-ci, et tous deux comme des pôles opposés : le cerveau, y compris les organes du mouvement dépendants de lui, comme le pôle positif et conscient; le nerf sympathique, avec ses réseaux ganglionnaires, comme le pôle négatif et inconscient. Dans ce sens, on pourrait avancer l'hypothèse suivante au sujet du *processus* de la magnétisation.

C'est une action du pôle cérébral (c'est-à-dire du pôle nerveux interne) du magnétiseur sur le pôle semblable du patient; il agit donc, conformément à la loi générale de polarité, sur celui-ci *en le repoussant*, ce qui refoule la force nerveuse à l'autre pôle du système nerveux, le pôle interne, le système ganglionnaire abdominal. Aussi les hommes chez lesquels le pôle cérébral prédomine, sont-ils le plus propres à magnétiser; par contre, les femmes, chez lesquelles le système ganglionnaire l'emporte, sont le plus propre à être magnétisées. S'il était possible que le système ganglionnaire féminin pût également agir sur le masculin en le repoussant aussi, le *processus* opposé amènerait une vie cérébrale anormalement accrue, un génie temporaire. Cela ne peut se faire, car le système ganglionnaire est impuissant à agir au-dehors. Au contraire, on pourrait très bien considérer le *baquet*²⁴, par l'action de pôles *hétéronymes* l'un sur l'autre, comme une magnétisation *attractive*, de sorte que les nerfs sympathiques de tous les patients assemblés autour de lui, et liés à lui par des bâtons de fer et des cordes de laine allant jusqu'au creux de l'estomac, agissant avec une force réunie et accrue par la masse anorganique du baquet, attireraient à eux le pôle cérébral isolé de chacun d'eux, c'est-à-dire déposséderaient la vie animale, la laissant disparaître dans le sommeil magnétique de tous : fait comparable au lotus, qui, le soir, se plonge dans les flots. De là résulte encore que, en appliquant l'échelle du baquet non au creux de l'estomac, mais à la tête, on ressent une violente congestion et de très vives douleurs (Kieser, *Tellurisme*, 1^{re} édition, t.I, p. 439). Si, dans le baquet *sidérique*, les métaux simples non magnétisés exercent la même force, cela semble provenir de ce que le métal, la chose la plus simple et la plus primordiale, le degré le plus profond de l'objectivation de la volonté, est en conséquence directement opposé au cerveau, comme étant le développement par excellence de cette objectivation; il est donc ce qui s'éloigne le plus de lui, et qui, en outre, offre la plus grande masse dans le plus petit espace. Il ramène la volonté à son caractère primordial, et est apparenté au système ganglionnaire, comme, au rebours, la lumière du cerveau; voilà pourquoi les somnambules craignent le contact des métaux avec les organes du pôle conscient. La découverte des métaux et des sources par l'odorat s'explique de la même façon.

²⁴ Il s'agit du célèbre baquet de Mesmer.

Si, dans le cas du baquet ordinaire magnétisé, l'agent actif est le système ganglionnaire, relié à lui, de tous les patients rassemblés autour de lui et qui, avec une force réunie, attire les pôles cérébraux, ceci est un commencement d'explication de la contagiosité du somnambulisme en général, comme aussi de la communication, qui lui est apparentée, de l'activité présente de la seconde vue, par contact entre ceux qui possèdent ce don, et, en conséquence, de la communauté des visions dans leur ensemble.

Au cas où l'on voudrait se permettre une application encore plus hardie de cette hypothèse relative au *processus* de la magnétisation active, qui prend pour base les lois de la polarité, on en déduirait, quoique seulement d'une façon schématique, comment, aux degrés élevés du somnambulisme, le rapport peut aller si loin, que la somnambule participe à toutes les idées, connaissances, langues, même à toutes les impressions sensorielles du magnétiseur, c'est-à-dire est présente dans son cerveau, tandis qu'au contraire la *volonté* de celui-ci a sur elle une influence directe et la domine à un tel point, qu'il peut la dompter vigoureusement. Avec l'appareil galvanique le plus employé aujourd'hui, où les deux métaux sont immergés dans deux espèces d'acides séparés par des cloisons d'argile, le courant positif va, à travers ces liquides, de l'étain au cuivre, puis, en dehors d'eux, à l'électrode, en revenant du cuivre à l'étain. De la même façon, le courant positif de la force vitale irait donc, en qualité de volonté du magnétiseur, du cerveau de celui-ci au cerveau de la somnambule, en la maîtrisant, et en repoussant vers le nerf sympathique, c'est-à-dire la région de l'estomac - son pôle négatif -, sa force vitale qui amène la conscience dans le cerveau; ensuite ce même courant passerait dans le rôle positif du magnétiseur, le cerveau, où il rencontre les idées et les impressions de celui-ci, auxquelles la somnambule doit participer désormais. Ce sont là, sans doute, des hypothèses très risquées; mais en matière de choses aussi inexplicables que celles dont nous cherchons la solution ici, on peut admettre chaque hypothèse qui ouvre un jour quelconque, fût-elle simplement schématique ou analogique.

Ce qu'il y a de merveilleusement étonnant et d'absolument incroyable dans le phénomène de la clairvoyance somnambulique (tant que celle-ci n'a pas été confirmée par le témoignage concordant de centaines de personnes des plus dignes de foi), devant laquelle s'ouvre ce qui est caché, absent, éloigné, même ce qui sommeille encore dans le sein de l'avenir, perd du moins son incompréhensibilité absolue, si nous réfléchissons bien que, comme je l'ai si souvent répété, le monde objectif est un simple phénomène cérébral; car c'est l'ordre fondé sur l'espace, le temps et la causalité (comme fonctions cérébrales), et l'adaptation de ce

phénomène, qui, dans la clairvoyance somnambulique, sont supprimés en un certain degré. Nous comprenons, en vertu de la doctrine de Kant sur l'idéalité de l'espace et du temps, que la chose en soi, c'est-à-dire ce qui seul est vraiment réel dans tous les phénomènes, comme affranchi de ces deux formes de l'intellect, ne connaît pas la différence entre proximité et éloignement, entre présent, passé et avenir; aussi les séparations reposant sur ces formes d'intuition ne sont-elles pas absolues, et n'offrent-elles plus de limites infranchissables pour le mode de connaissance en question, modifié pour l'essentiel par la transformation de son organe. Si, au contraire, le temps et l'espace étaient absolument réels et appartenaient à l'essence en soi des choses, alors ce don prophétique des somnambules, comme d'ailleurs toute vue lointaine et toute prévision, serait un miracle absolument incompréhensible. D'autre part, la doctrine de Kant reçoit même jusqu'à un certain point, par les faits dont il s'agit ici, une confirmation. Car si le temps n'est pas une détermination essentielle de l'essence proprement dite des choses, les notions « avant » et « après », par rapport à celle-ci, sont dénuées de signification; un événement doit donc pouvoir être aussi bien connu avant qu'il se produise, qu'après. Toute mancie, soit en rêve, soit dans la prévision somnambulique, soit dans la seconde vue, ou différemment encore, consiste simplement à découvrir la voie par laquelle la connaissance s'affranchira de la condition du temps. On peut figurer la chose par cette comparaison : la chose en soi est le *primum mobile* dans le mécanisme qui départ son mouvement au rouage compliqué et varié de ce monde : celui-là doit donc être d'une autre espèce et d'une autre nature que celui-ci. Nous voyons bien l'arrangement des diverses parties du rouage, dans les leviers et les roues mis à dessein en évidence (succession du temps et causalité); mais ce qui leur départ le *premier* mouvement, nous ne le voyons pas. Or, quand je lis comment des somnambules clairvoyants prédisent si longtemps et si exactement à l'avance l'avenir, il m'apparaît qu'ils ont mis le doigt sur le mécanisme caché d'où tout résulte, et où existe et est présent dès maintenant ce qui, vu extérieurement, c'est-à-dire par notre verre optique, le temps, se représente sous forme d'avenir.

En outre, ce même magnétisme animal, auquel nous devons ces merveilles, nous certifie aussi de maintes façons une action directe de la *volonté* sur d'autres, et au loin; or, cette action est précisément le caractère fondamental de ce que désigne le mot décrié de *magie*. Celle-ci est en effet une action directe de notre volonté même, affranchie des conditions causales de l'action physique, c'est-à-dire du contact, dans le sens le plus large du mot; c'est ce que j'ai démontré dans un chapitre de *La volonté dans la nature*. L'action magique se réfère en conséquence à l'action physique, comme la mancie à la conjecture raisonnable; elle est

une *actio in distans* réelle et complète, comme la véritable mancie, par exemple la clairvoyance somnambulique, est une *passio a distante*. De même qu'en celle-ci l'isolation individuelle de la connaissance est suspendue, dans celle-là c'est l'isolation individuelle de la volonté. Dans toutes deux nous accomplissons donc en dehors des limitations d'espace, de temps et de causalité, ce que d'habitude et journallement nous ne pouvons faire qu'avec leur aide. Notre essence tout à fait intime, ou la chose en soi, a dépouillé ces formes du phénomène et apparaît affranchie d'elles. La véridicité de la mancie est apparentée à celle de la magie, et le doute à leur sujet s'est toujours affirmé ou dissipé en même temps.

Magnétisme animal, cures sympathiques, magie, seconde vue, rêve perceptible, apparitions et visions de toute espèce sont des phénomènes apparentés, les branches d'un même tronc, indiquant un *nexus* incontestable des êtres qui repose sur un tout autre ordre de choses que la *nature*, à la base de laquelle résident les lois de l'espace, du temps et de la causalité; tandis que cet autre ordre est plus profond, plus primordial et plus immédiat. Aussi, devant lui, les lois premières et les plus générales de la nature, qui sont purement formelles, n'ont pas cours, le temps et l'espace ne séparent plus les individus, et leur séparation et isolement, qui reposent précisément sur ces formes, n'opposent plus des bornes infranchissables à la communication des pensées et à l'influence directe de la volonté; de sorte que des modifications sont amenées par une tout autre voie que celle de la causalité physique et de l'enchaînement de ses membres, - uniquement par un acte de volonté qui se révèle d'une façon particulière et qui s'élève ainsi au-dessus de la puissance de l'individu. Le caractère particulier de tous les phénomènes animaux dont il est question ici, est donc *visio in distans* et *actio in distans*, aussi bien d'après le temps que d'après l'espace.

La véritable notion de l'*actio in distans*, disons-le en passant, est que l'espace entre celui qui agit et celui qui subit l'action, qu'il soit plein ou vide, n'a absolument aucune influence sur celle-ci, et que cela revient tout à fait au même, si cet espace comporte un pouce ou un billion d'orbites d'Uranus. Car, si l'action est affaiblie par l'éloignement, c'est ou parce qu'une matière emplissant déjà l'espace doit propager celle-ci, et, par sa contre-action constante, l'affaiblit en vertu de l'éloignement; ou aussi parce que la cause même consiste en un effluve matériel qui se répand dans l'espace, et s'amincit d'autant plus que celui-ci est plus étendu. Au contraire, l'espace vide même ne peut en aucune façon résister et affaiblir la causalité. Là où, en conséquence, l'effet diminue dans la mesure de son éloignement du point de départ de sa cause, comme celle de la lumière, de la gravitation, de l'aimant, etc., il n'y a pas d'*actio in distans*; et il n'y en a pas davantage là où elle n'est que retardée

par l'éloignement. Ce qu'il y a de mobile dans l'espace est seulement la matière; celle-ci devrait donc être la représentation d'un tel effet, et agir seulement lorsqu'il s'est produit, d'abord par contact, non *in distans*.

Au contraire, les phénomènes allégués ici et énumérés plus haut comme les branches d'un tronc, ont pour caractère spécifique, ainsi que nous l'avons dit, l'*actio in distans* et la *passio a distante*. Ils fournissent avant tout par là, nous le répétons, la constatation *de fait*, aussi inattendue que certaine, de la doctrine de Kant sur l'opposition du phénomène et de la chose en soi, et sur celle des lois de tous deux. La nature et son ordre est, d'après Kant, un pur phénomène; comme opposition à celui-ci nous voyons que tous les faits magiques dont il est question ici ont directement leur racine dans la chose en soi, et introduisent dans le monde des apparences des phénomènes qui, conformément aux lois de ceux-ci, restent à jamais inexplicables; ils ont donc été à bon droit niés, jusqu'à ce qu'une centuple expérience ait rendu la négation impossible. Mais ce n'est pas seulement la doctrine de Kant, c'est aussi ma philosophie qui reçoit, par la recherche approfondie de ces faits, une importante confirmation : il ressort, en effet, que, dans tous ces phénomènes, l'agent proprement dit est la *volonté* seule; elle se manifeste donc comme la chose en soi. Saisi par cette vérité, au cours de sa route empirique, un magnétiseur connu, le comte hongrois Szapary, qui, cela saute aux yeux, ne sait rien de ma philosophie ni peut-être beaucoup d'aucune autre, donne sans hésiter au premier chapitre de son livre : *Un mot sur le magnétisme animal*, Leipzig, 1840, le titre suivant : « Preuves physiques que la *volonté* est le principe de toute vie intellectuelle et corporelle ».

Cela mis à part, les phénomènes indiqués apportent en tout cas une réfutation complètement sûre non seulement du matérialisme, mais aussi du naturalisme, que j'ai décrit comme étant la physique placée sur le trône de la métaphysique (Suppléments au Monde comme *volonté et comme représentation*, livre I, chap. IX). L'un et l'autre démontrent que l'ordre de la nature, que les deux manières de voir indiquées veulent faire valoir comme l'absolu et l'unique, est purement phénoménal et par conséquent purement superficiel, et qu'il a pour base l'essence des choses en soi, indépendante de ses lois. Les phénomènes en question sont, du moins au point de vue philosophique, parmi tous les faits que l'expérience nous offre, sans comparaison les plus importants; aussi est-ce le devoir de tout savant, de les étudier à fond.

La remarque suivante, plus générale, éclaircira cette explication. La croyance aux apparitions est innée chez l'homme; elle se retrouve dans tous les temps et dans tous les pays, et peut-être nul être humain n'en est-il exempt. La masse et le peuple, en toute région et à toute époque,

distinguent le *naturel* et le *surnaturel* comme deux ordres de choses absolument différents, mais qui pourtant existent ensemble. Au surnaturel ils attribuent sans hésitation miracles, prédictions, spectres et sorcellerie, mais admettent en même temps très bien que rien n'est naturel jusqu'à sa dernière base, et que la nature elle-même repose sur quelque chose de surnaturel. Aussi le peuple se comprend-il très bien, quand il demande : « Cela est-il naturel, ou non? » Dans l'essentiel, cette distinction populaire se rencontre avec la distinction kantienne entre le phénomène et la chose en soi; il y a seulement une différence : c'est que celle-ci détermine plus exactement et plus justement la chose, en ce que le naturel et le surnaturel ne sont pas deux espèces et deux essences différentes et séparées, mais une seule et même chose, qui, prise en soi, doit être nommée surnaturelle, parce que, tandis qu'elle *apparaît*, c'est-à-dire pénètre dans la perception de notre intellect et dans les formes de celui-ci, se représente la *nature*, dont l'adaptation phénoménale est précisément ce qu'on entend par le naturel. Pour ma part, j'ai seulement éclairci l'expression de Kant, en nommant le « phénomène » représentation. Et si l'on observe encore qu'aussitôt que, dans la *Critique de la raison pure* et dans les *Prolégomènes*, la chose en soi de Kant commence à sortir quelque peu de l'obscurité dans laquelle il la tient, elle s'affirme immédiatement comme étant la responsabilité morale en nous, c'est-à-dire la volonté, on constatera aussi qu'en démontrant que la volonté est la chose en soi, j'ai de même simplement éclairci et mené à bout les idées de Kant.

Le magnétisme animal, considéré non au point de vue économique et technologique, mais philosophique, est, de toutes les découvertes, celle qui a la plus grande portée, bien qu'il pose parfois plus d'énigmes qu'il n'en résout. Il est réellement la métaphysique pratique, comme Bacon de Verulam²⁵ a déjà défini la magie; il est en une certaine mesure une métaphysique expérimentale, car il écarte les lois premières et les plus générales de la nature; il rend donc possible même l'*a priori* pour des choses jugées impossibles. Or, si déjà dans la physique seule les expériences et les faits sont loin de nous ouvrir les vues exactes, et s'il faut pour cela leur interprétation souvent très difficile à trouver, combien, à plus forte raison, ne sera-ce pas le cas pour les faits mystérieux de cette métaphysique qui se manifeste empiriquement! La métaphysique rationnelle, ou théorique, devra donc emboîter le pas à celle-là, pour que les trésors trouvés ici soient sauvegardés. Puis une époque viendra où la philosophie, le magnétisme animal, et la science de la nature extraordinairement progressive dans toutes ses branches,

²⁵ Bacon de Verulam, philosophe, né à Londres en 1561, mort en 1626, aventurier, librepenseur matérialiste et athée.

projetteront mutuellement un tel éclat, qu'on verra surgir des vérités qu'on ne pouvait espérer atteindre. Mais il ne s'agit pas ici des assertions et des doctrines métaphysiques des somnambules. Ce sont là généralement des vues misérables, nées des dogmes inculqués à la somnambule et du mélange de ceux-ci avec ce qu'elle trouve dans la tête de son magnétiseur; aussi n'y a-t-il pas lieu d'en tenir compte.

Nous voyons le magnétisme nous ouvrir aussi la voie vers des éclaircissements sur les apparitions, de tout temps non moins obstinément affirmées qu'obstinément niées. Mais trouver la bonne voie, ce n'est pas chose aisée; elle doit cependant tenir le milieu entre la crédulité de notre Justinus Kerner, d'ailleurs si respectable et si méritant, et la manière de voir qui n'existe plus guère qu'en Angleterre. Elle consiste à n'admettre d'autre ordre naturel qu'un ordre mécanique, afin de pouvoir concentrer d'autant plus sûrement tout ce qui le dépasse dans un être personnel tout à fait différent du monde, qui le dirige à sa fantaisie. La domination des prêtres en Angleterre, hostiles aux lumières et qui s'opposent impudemment à toute connaissance scientifique, véritablement scandaleuse pour notre continent, est principalement cause, par sa protection de tous les préjugés favorables à « la froide superstition qu'ils nomment leur religion », et par ses attaques contre les vérités qui lui font obstacle, de la situation défavorable du magnétisme animal en Angleterre. Reconnu en théorie et en pratique depuis quarante ans en Allemagne et en France, les Anglais continuent à le railler et à le condamner comme une lourde imposture, sans l'avoir examiné, avec la décision qui résulte de l'ignorance. « Celui qui croit au magnétisme animal ne peut pas croire en Dieu », m'a encore dit, en 1850, un jeune ecclésiastique anglais. *Hinc illae lacrimae!* Néanmoins le magnétisme animal a fini par planter aussi sa bannière dans l'île des préjugés et des impostures cléricales, à la nouvelle et glorieuse confirmation de ce mot: *Magna est vis veritatis, et praevalabit* (Bible des Septante, *Esdras*, livre I)²⁶. C'est un bel adage biblique qui fait trembler à juste titre pour ses bénéfiques le cœur de chaque calotin anglican. D'ailleurs, c'est le temps qui enverra à l'Angleterre des missions de raison, de lumières et d'anticalotinisme, avec la critique biblique de De Bohlens et de Strauss²⁷ dans une main, et la *Critique de la raison pure* dans l'autre, pour interdire leur métier à ces ecclésiastiques qui se qualifient eux-mêmes de *révérends*, qui sont les plus orgueilleux et les plus arrogants de tous les prêtres du monde, et pour mettre fin au scandale. En attendant, nous pouvons espérer le mieux, sous ce rapport, des bateaux à vapeur et des

²⁶ De Bohlens (1796-1840) auteur de *La Genèse éclaircie sous le point de vue de l'histoire et de la critique*.

²⁷ Stauss, théologien et littérateur (1808-1874).

chemins de fer, non moins favorables à l'échange des idées qu'à celui des marchandises; ils exposent au plus grand péril la bigoterie populacière nourrie en Angleterre avec un tel déploiement de ruse, et qui domine même les classes élevées. Peu de gens lisent, mais tous bavardent, et ces institutions leur en donnent l'occasion et les loisirs. On ne peut tolérer plus longtemps que ces calotins rabaissent au dernier rang, par la plus grossière bigoterie, la nation la plus intelligente de l'Europe et la première sous presque tous les rapports, la rendant ainsi *méprisable*; surtout quand on songe au moyen par lequel ils ont atteint ce but : la façon dont ils ont organisé l'instruction populaire, qui leur était confiée, de sorte que les deux tiers de la nation anglaise ne savent pas lire. Leur effronterie en cela va si loin, qu'ils attaquent même avec colère, mépris et railleries, dans leurs journaux, les résultats généraux absolument certains de la géologie; car ils veulent faire valoir en plein sérieux le conte mosaïque de la création, sans remarquer qu'ils renouvellent l'attaque du pot de terre contre le pot de fer²⁸.

La cause véritable du scandaleux et fourbe obscurantisme anglais est la loi de primogéniture, qui oblige l'aristocratie (au sens le plus large) de pourvoir ses fils cadets; or, si ceux-ci ne sont aptes ni pour la marine ni pour l'armée, l'hospice qui les pourvoit est le *Church-Establishment* (nom caractéristique), avec ses cinq millions de livres de revenus. On procure en conséquence au jeune gentilhomme *a living* (nom très caractéristique aussi), c'est-à-dire une cure, soit par faveur ou à prix d'argent; très souvent ces cures à vendre sont annoncées dans les journaux et même mises aux enchères²⁹; ajoutons toutefois que, par convenance, ce n'est pas précisément la cure, mais le droit d'en disposer cette fois (*the patronage*), qui est vendu. Or, comme le marché doit être conclu avant la vacance effective de la cure, on ajoute en guise de puffisme opportun que le prêtre est âgé, par exemple de soixante-dix-sept ans, de même que l'on n'oublie pas de faire sonner bien haut la belle chasse et la belle pêche annexées à *la cure*, ainsi que l'élégant presbytère. C'est la plus impudente simonie du monde. Cela fait comprendre pourquoi, dans la bonne, c'est-à-dire la grande société anglaise, toute

²⁸ Les Anglais sont une telle *matter of fact nation*, que quand de nouvelles découvertes historiques et géologiques (par exemple les pyramides de Chéops, antérieure de mille ans au déluge) leur enlève les données de fait et historiques de l'Ancien Testament, leur religion entière s'écroule avec elles dans l'abîme.

²⁹ Le *Galvani* du 12 mai 1855 annonce, d'après le *Globe*, que le rectorat de Pewsey, Wiltshire, doit être vendu publiquement le 13 juin suivant, et le *Galvani* du 23 mai donne, d'après le *Leader*, et souvent depuis, toute une liste de prêtres dont la cure doit être vendue par licitation : avec le revenu de chacune, les agréments locaux, et l'âge de l'occupant actuel. Ainsi, comme les places d'officiers dans l'armée, les cures dans l'église sont à vendre. Quels officiers donne ce système, c'est ce qu'a révélé la campagne de Crimée; et quels prêtres, c'est ce que révèle également l'expérience.

plaisanterie sur l'Église et sa sèche superstition est regardée comme de mauvais ton, comme une inconvenance, en vertu de la maxime. «Quand le bon ton arrive, le bon sens se retire³⁰. »

Si grande pour cette raison même est en Angleterre l'influence des prêtres, que la statue consacrée par Thorwaldsen³¹ à Byron, le plus grand poète anglais après l'inimitable Shakespeare, n'a pu, à la honte durable de sa nation, être érigée dans le panthéon national de l'abbaye de Westminster, à côté des autres grands hommes; c'est que Byron a été assez loyal pour ne faire aucune concession au calotinisme anglican et ne s'en est pas préoccupé, tandis que le médiocre poète Wordsworth³², le but fréquent de ses railleries, a, depuis 1854, sa statue dans ladite abbaye. La nation anglaise se signale elle-même, par une telle bassesse, comme *a stultified and priestridden nation*. L'Europe la conspue à bon droit. Mais il n'en sera pas toujours ainsi : une génération plus sage transportera en grande pompe la statue de Byron à Westminster. Au contraire, Voltaire, qui en a dit cent fois plus que Byron contre l'Église, repose glorieusement dans le Panthéon français, l'église de Sainte-Geneviève, heureux d'appartenir à une nation qui ne permet pas aux calotins de la mener par le bout du nez.

Ce n'est pas à cela, naturellement, que se bornent les effets démoralisateurs de l'imposture ecclésiastique et de la bigoterie. C'est exercer une influence démoralisatrice, que d'affirmer mensongèrement au peuple, comme le font les prêtres anglais, que la moitié de toutes les vertus consiste à paresser le dimanche et à piailler dans les églises, et que l'un des plus grands péchés, qui ouvre la voie à tous les autres, est le *Sabbathbreaking*, c'est-à-dire l'inobservation de la paresse le dimanche; aussi font-ils déclarer souvent, dans leurs journaux, par les pauvres diables que l'on mène à la potence, que toute la vie criminelle de ceux-ci a son origine dans le *Sabbathbreaking*, ce péché monstrueux. C'est pour les établissements ecclésiastiques signalés que la malheureuse Irlande, dont les habitants meurent de faim par milliers, doit aujourd'hui encore entretenir, à côté de son propre clergé catholique payé volontairement par ses propres ressources, une prêtraille protestante oisive, avec un archevêque, douze évêques et une armée de *deans* et de *rectors* rétribuée sinon directement aux frais du peuple, du moins sur les biens d'Église.

J'ai déjà fait remarquer que rêve, perception somnambulique, clairvoyance, vision, seconde vue et apparitions, sont des phénomènes

³⁰ En français dans le texte.

³¹ Thorwaldsen, sculpteur danois, né et mort à Copenhague (1779 - 1844).

³² Wordsworth, poète anglais (1770-1850), auteur des *Ballades lyriques*, 1798.

apparentés. Ils ont cela de commun que, tributaires d'eux, nous recevons une intuition se représentant objectivement par un tout autre organe que dans l'état de veille habituel; non par les sens externes, mais absolument de la même façon : aussi ai-je nommé cela l'organe du rêve. Ce qui, par contre, les distingue les uns des autres, c'est la différence de leur rapport avec le monde extérieur empiriquement réel, perceptible par les sens. Dans le rêve, en règle générale, ce rapport n'existe pas, et même, dans les rares rêves fatidiques, il n'est le plus souvent qu'indirect et éloigné; au contraire, dans la perception somnambulique et dans la clairvoyance, comme aussi dans le noctambulisme, il est direct et tout à fait exact; dans la vision et les apparitions, problématique. La vue d'objets en rêve est reconnue illusoire, c'est-à-dire purement subjective, comme celle dans l'imagination. Mais la même espèce d'intuition deviendra, dans le noctambulisme et le somnambulisme, complètement et exactement objective; elle reçoit même dans la clairvoyance un horizon qui dépasse infiniment celui de l'état de veille. Si elle s'étend ici aux fantômes des défunts, on l'acceptera simplement comme une vue subjective. Ceci toutefois n'est pas conforme à l'analogie de cette progression, et tout ce qu'on peut affirmer, c'est que l'on voit maintenant des objets dont l'existence n'est pas confirmée par l'intuition ordinaire de l'être à l'état de veille qui y est présent; tandis que, au degré immédiatement antérieur, c'étaient des objets que l'être éveillé doit chercher dans le lointain ou attendre du temps. De ce degré nous voyons dans la clairvoyance une intuition qui s'étend aussi à ce qui n'est pas *directement* accessible à l'activité cérébrale éveillée, mais cependant existe réellement; nous ne pouvons donc refuser immédiatement et sans plus de façons au moins la réalité objective à ces perceptions que l'intuition éveillée, même moyennant un espace ou un temps, ne peut suivre. Oui, d'après l'analogie, nous pouvons même présumer qu'une faculté d'intuition qui s'étend à l'avenir réel, n'existant nullement encore, serait en état de percevoir comme étant présent ce qui a été un jour, et n'existe plus. En outre, il n'est pas encore décidé si les fantômes dont il est question ne peuvent pas parvenir aussi dans la conscience éveillée. Le plus souvent ils sont perçus dans l'état de demi-sommeil, quand on aperçoit exactement, bien qu'en rêvant, l'entourage et le présent immédiats. Tout ce qu'on voit ici étant objectivement réel, les fantômes qui font leur apparition ont avant tout pour eux la présomption de la réalité.

L'expérience nous enseigne en outre que la fonction de l'organe du rêve, qui a, en règle générale, pour condition de son activité, le sommeil léger ordinaire ou le sommeil magnétique profond, peut s'exercer aussi, par exception, dans le cerveau éveillé; c'est-à-dire que l'œil avec lequel nous voyons les rêves peut s'ouvrir une fois aussi dans la veille. Alors se présentent devant nous des figures si fallacieusement semblables à celles

qui entrent par les sens dans le cerveau, qu'on les confond avec celles-ci, jusqu'à ce que l'on constate qu'elles ne sont pas des chaînons de l'ensemble de l'expérience consistant dans le *nexus* causal et les reliant toutes, que l'on entend sous le nom de monde corporel; constatation qui a lieu ou immédiatement, par suite de leur nature, ou seulement plus tard. Une figure se représentant ainsi prendra, selon que son origine est plus ou moins éloignée, le nom d'hallucination, de vision, de seconde vue, ou d'apparition. Sa cause la plus proche doit toujours résider dans l'intérieur de l'organisme, puisque, comme nous l'avons montré, c'est une action venue de l'intérieur qui excite le cerveau à une activité intuitive, laquelle, le pénétrant tout entier, s'étend jusqu'aux nerfs sensoriels; ceux-ci ensuite départissent aux figures se représentant ainsi, couleur et éclat, et aussi le ton et la voix de la réalité. Au cas où ceci s'effectue cependant d'une manière incomplète, elles apparaîtront faiblement colorées, pâles, grises, presque transparentes, ou, de même, s'il s'agit de l'ouïe, leur voix sera émoussée, creuse, basse, enrouée ou stridente. Quand le visionnaire les examine avec une plus grande attention, ordinairement elles disparaissent; c'est que les sens, se tournant maintenant avec effort vers l'impression *externe*, reçoivent réellement celle qui, comme la plus forte et s'effectuant en une direction opposée, maîtrise et refoule toute cette activité cérébrale venant du *dedans*. C'est pour éviter cette collision que, dans les visions, l'œil intérieur projette autant que possible les figures là où l'œil extérieur ne voit rien : dans les coins sombres, derrière les rideaux, qui deviennent soudainement transparents, et, d'une façon générale, dans l'obscurité de la nuit, qui n'est l'heure des spectres que parce que les ténèbres, la tranquillité et la solitude supprimant les impressions externes, laissent le champ libre à l'activité du cerveau venant du *dedans*; de sorte que, sous ce rapport, on peut la comparer au phénomène de phosphorescence, qui est conditionné aussi par l'obscurité. En société, à la lueur des bougies, minuit n'est pas l'heure des spectres. Leur heure, c'est minuit obscur, silencieux et solitaire. La raison en est que nous craignons instinctivement, à cette heure-là, l'entrée d'apparitions qui se présentent comme tout à fait extérieurement, bien que leur cause prochaine réside en nous-mêmes; en conséquence, ce que nous craignons, c'est nous-mêmes. Voilà pourquoi ceux qui redoutent l'entrée de telles apparitions, s'entourent de monde.

Quoique l'expérience nous enseigne que les apparitions de toute l'espèce signalée ici ont lieu dans l'état de veille, en quoi elles se distinguent précisément des rêves, je persiste à douter que cette veille soit complète au sens étroit du mot. La répartition nécessaire ici de la force perceptible du cerveau semble en effet déjà exiger que si l'organe du rêve est très actif, cela ne puisse se faire sans une diminution de l'activité normale, c'est-à-dire sans une certaine dépossession de la conscience

sensorielle éveillée, dirigée vers le dehors : ce qui me fait supposer que, au cours d'une telle apparition, la conscience, quoique éveillée, est en quelque sorte recouverte d'un voile très léger qui lui donne une faible teinte de rêve. Ceci expliquerait que ceux qui ont réellement eu de telles apparitions ne sont jamais morts de frayeur; tandis que les apparitions fausses et artificielles ont amené parfois ce résultat. Oui, en règle générale, les véritables visions de cette espèce n'occasionnent aucune crainte; ce n'est qu'ensuite, en y réfléchissant, qu'on sent quelque frisson. Cela peut provenir aussi, il est vrai, de ce que, tant qu'elles durent, on les tient pour des êtres en chair et en os, et qu'ensuite seulement on constate que la chose était impossible. Je crois cependant que l'absence de crainte, qui est même un signe caractéristique des véritables visions de cette espèce, provient avant tout de la raison alléguée plus haut : quoique éveillé, on est légèrement enveloppé d'une espèce de conscience rêveuse, c'est-à-dire qu'on se trouve dans un élément essentiellement étranger à la crainte des apparitions incorporelles, parce que l'objectif ne s'y sépare pas aussi nettement du subjectif que dans l'action du monde corporel. Ceci est confirmé par le sans-gêne avec lequel la voyante de Prévost traite les spectres qui l'entourent; en un endroit, par exemple (1^{re} édit., t. III, p. 120), elle fait attendre tout tranquillement un spectre, jusqu'à ce qu'elle ait mangé sa soupe. Justinus Kerner dit lui-même, en différents passages (par ex., t.1, p. 209), qu'elle paraissait à la vérité éveillée, mais qu'elle ne l'était jamais complètement : assertion qu'on pourrait ajouter à celle de la voyante elle-même, disant que chaque fois qu'elle voyait des spectres, elle était éveillée (t. II, p. 44).

La cause prochaine de toutes ces intuitions s'effectuant dans l'état de veille par le moyen de l'organe du rêve, qui nous présentent des apparitions complètement objectives et équivalentes aux intuitions par le moyen des sens, doit, comme nous l'avons dit, résider toujours dans l'intérieur de l'organisme, où ensuite une modification inhabituelle quelconque agit sur le cerveau, par le système nerveux végétatif déjà apparenté au système cérébral, c'est-à-dire par le nerf sympathique et ses ganglions. Cette action peut toujours transporter le cerveau dans l'activité, qui lui est naturelle et propre, de l'intuition objective, ayant pour forme l'espace, le temps et la causalité, absolument comme l'action qui s'effectue du dehors sur les sens; en conséquence, il exerce également à présent sa fonction normale.

Maintenant, l'activité intuitive du cerveau, ainsi excitée du dedans, pénètre jusqu'aux nerfs sensoriels, qui, provoqués à leur tour du dedans, comme précédemment du dehors, à leurs impressions spécifiques, donnent couleur, son, odeur, etc., aux figures qui apparaissent, et leur prêtent ainsi l'objectivité et la corporisation complètes de ce qui est perçu

par les sens. Cette théorie reçoit une confirmation intéressante du témoignage suivant d'une somnambule clairvoyante nommée Heineke sur l'origine de l'intuition somnambulique : « Dans la nuit elle avait eu soudainement l'impression, après un sommeil calme et naturel, que la lumière se développait de l'occiput, jaillissait de là vers le sinciput, arrivait ensuite aux yeux, et rendait alors visibles les objets environnants; cette lumière, semblable au crépuscule, lui avait fait voir et reconnaître distinctement tout ce qui l'entourait ». (*Archives* de Kieser, t. III, livraison 3, p. 43.) Mais cette première cause d'intuitions excitées du dedans dans le cerveau doit à son tour en avoir une qui est la cause plus éloignée de celle-là. Si maintenant nous trouvions que celle-ci doit être cherchée non seulement dans l'organisme, mais parfois aussi en dehors de lui, l'objectivité réelle, c'est-à-dire le rapport véritablement causal avec quelque chose existant en dehors du sujet, serait, dans ce dernier cas, de nouveau assurée d'un tout autre côté à ce phénomène cérébral qui, jusqu'ici, se représente comme aussi subjectif que les simples rêves, seulement comme un rêve éveillé; elle rentrerait donc en quelque sorte par une porte dérobée.

J'énumérerai en conséquence les causes plus éloignées de ce phénomène, autant qu'elles nous sont connues. Je ferai remarquer d'abord que, aussi longtemps qu'elles n'existent qu'à l'intérieur de l'organisme, le phénomène porte le nom d'*hallucination*, qu'il perd pour en prendre différents autres, quand il s'agit de démontrer, ou au moins d'admettre, une cause existant en dehors de l'organisme.

1° La cause la plus fréquente du phénomène cérébral en question, ce sont les maladies aiguës violentes, notamment les fièvres chaudes, qui provoquent le délire que tout le monde connaît. Cette cause réside manifestement dans l'organisme seul, bien que la fièvre même puisse être occasionnée par des causes extérieures.

2° La folie, qui est loin d'être toujours accompagnée d'hallucinations, l'est parfois. La cause de ces hallucinations, ce sont les états morbides, le plus souvent du cerveau, souvent aussi du reste de l'organisme, qui la provoquent avant tout.

3° Dans quelques cas rares, par bonheur parfaitement constatés, se produisent, en l'absence de fièvre, de maladie aiguë, et à plus forte raison de folie, sous forme d'apparition de figures humaines, des hallucinations qui parodient à s'y méprendre les réelles. Le cas le plus connu de ce genre est celui de Nicolai³³, tel qu'il l'a exposé en 1799 à l'Académie de Berlin,

³³ Nous avons dit dans une note de [Philosophie et science de la nature](#) que Friedrich Nicolai est un écrivain berlinois très combatif de la seconde moitié du XVIII^e siècle (1738-1811), dont

qui a ordonné un tirage spécial de son compte rendu. On en trouve un analogue dans l'*Edinburgh's Journal of Science*, par Brewster, t. IV, n°8, octobre-avril 1831, et plusieurs autres dans le traité *Des hallucinations*, de Brierre de Boismont (Paris, 1945; 2^e édit., 1852), livre très utile pour tout ce qui concerne nos recherches, sur lequel je m'appuierai souvent. Il est vrai qu'il ne donne en rien une explication approfondie des phénomènes appartenant à son ressort; son arrangement soi-disant systématique n'est même qu'apparent; il constitue néanmoins une très riche compilation, ordonnée avec intelligence et critique, de tous les cas rentrant dans notre matière. Les observations 7, 13, 15, 29, 65, 108, 110, 111, 112, 114, 115, 132, s'appliquent particulièrement au point spécial que nous examinons ici.

Avant tout, il faut considérer que, parmi tous les faits qui appartiennent à notre sujet, sur un qui parvient à la connaissance publique, il en est des milliers qui ne dépassent jamais le cercle de leur entourage immédiat, pour différentes raisons faciles à concevoir. Aussi l'examen scientifique de cet objet se traîne-t-il depuis des siècles, bien plus, des milliers d'années, avec quelques cas, rêves perceptibles et histoire de spectres, qui, depuis, se sont renouvelés cent mille fois, mais n'ont point été portés à la connaissance publique, et ont, pour ce motif, été incorporés dans la littérature. Des exemples de ces cas, devenus typiques par de nombreuses répétitions, sont le rêve raconté par Cicéron, *De divinatione*, livre I, chap. XXVII; le spectre dont parle Pline le Jeune dans sa lettre à Sura, et l'apparition de Marsile Ficin, conformément à sa convention avec son ami Mercatus. Quant à tous les cas que j'ai énumérés dans ce paragraphe, et dont le plus typique est la maladie de Nicolai, ils ont été reconnus comme provenant de causes anormales purement physiques, ayant uniquement leur source dans l'organisme même; ce qui le prouve, c'est aussi bien leur peu d'importance et la périodicité de leur retour, que leur disparition devant les moyens thérapeutiques, principalement la saignée. Ils appartiennent donc également aux pures hallucinations, et méritent en réalité ce nom.

4° A la suite des hallucinations se rangent certaines apparitions, d'ailleurs semblables à elles, de figures qui se présentent objectivement et extérieurement, mais qui se distinguent cependant par un caractère déterminé en propre pour le voyant, caractère sérieux, le plus souvent sinistre, et dont la réelle importance est ordinairement mise hors de doute par la mort très proche de celui auquel elles se sont présentées. Un modèle de ce genre est le cas rapporté par Walter Scott dans son livre *On*

le nom est resté en Allemagne synonyme de lourdeur et de philistinisme. Il ne manquait cependant pas d'audace philosophique ni d'esprit humoristique et se distinguait par un très grand bon sens.

Demonology and Witchcraft, lettre I, et cité par Brierre de Boismont. Il s'agit d'un juge au tribunal qui voyait toujours devant lui, en chair et en os, pendant de longs mois, un chat, puis un maître de cérémonies, enfin un squelette, ce qui lui occasionna une maladie de langueur dont il mourut³⁴. Toute semblable est la vision de miss Lee, à laquelle l'apparition de sa mère annonça à jour et à heure fixes sa mort. Cette histoire se trouve pour la première fois dans le *Treatise on Spirits* de Beaumont (traduit en 1721 en allemand par Arnold); ensuite dans les *Sketches of the Philosophy of Apparitions*, 1824, de Hibbert; dans les *Signs before Death*, 1825, de Webby; dans le livre *Sur les esprits et les apparitions* (en allemand), 1780, de J.-C. Henning, et enfin aussi dans Brierre de Boismont³⁵. Un troisième exemple est mentionné dans le livre de Welby, page 156 : celui d'une dame Stephens, qui, éveillée, vit un cadavre étendu derrière sa chaise, et mourut quelques jours après.

Il faut citer également ici les cas d'auto-vision, annonçant parfois, mais non toujours, la mort de celui qui se voit lui-même. Le médecin berlinois Formey a consigné dans sa *Philosophie païenne* un cas très curieux et singulièrement bien accrédité de ce genre; on le retrouve dans la *Deutéroscopie* de Horst, t.1, page 115, et dans la *Bibliothèque magique* du même, t.1. Il faut toutefois remarquer qu'ici l'apparition n'a pas été vue par la personne même, morte très peu de temps après d'une façon inattendue, mais seulement par les membres de sa famille. Horst rapporte, dans sa *Deutéroscopie*, 2^e partie, page 138, un cas personnel d'auto-vision dont il affirme l'authenticité. Goethe lui-même raconte qu'il s'est vu en personne, à cheval et revêtu d'un vêtement qu'il porta en effet huit ans plus tard, dans ces conditions mêmes (*Mémoires*, livre XI). Cette apparition, disons-le en passant, avait en réalité pour but de le consoler; elle le faisait se voir lui-même parcourant de nouveau à cheval, en sens opposé, au bout de huit années, la route qui le ramenait vers la bien-aimée dont il venait de se séparer avec tant de douleur; elle soulevait donc un instant pour lui le voile de l'avenir, afin de lui annoncer, dans sa désolation, qu'ils se reverraient. Des apparitions de cette espèce ne sont plus de pures hallucinations, ce sont des visions; ou elles représentent en effet quelque chose de réel, ou elles se rapportent à des événements futurs véritables. Elles sont donc dans l'état de veille ce que sont dans le sommeil les rêves fatidiques, qui, nous l'avons dit, se rapportent le plus fréquemment à l'état de santé du rêveur, particulièrement quand cet état est défavorable; tandis que les pures hallucinations répondent aux rêves ordinaires dépourvus de signification.

³⁴ *Histoire raisonnée des apparitions, visions, songes, extase, magnétisme*, 1845.

³⁵ On trouve ce cas raconté tout au long dans le curieux volume d'Alexandre Dumas, *Les mille et un fantômes*.

Voici l'origine de ces visions *significatives*. Ce pouvoir de connaissance énigmatique, dissimulé dans notre intérieur, non limité par les conditions d'espace et de temps et par conséquent omniscient, ne tombant pas dans la conscience ordinaire et voilé pour nous -, quoique, dans la clairvoyance magnétique, il rejette son voile -, a découvert un jour chez l'individu quelque chose de très intéressant dont la *volonté*, qui est le noyau de l'homme entier, donnerait volontiers communication à la connaissance cérébrale; mais cela n'est possible que par l'opération, qui lui réussit rarement, consistant pour lui à laisser l'organe du rêve s'élever jusqu'à l'état de veille, et à communiquer ainsi sa découverte à la conscience cérébrale, en figures intuitives d'une signification directe ou allégorique. Cela lui avait réussi dans les cas relatés brièvement plus haut. Ils se rapportaient tous à l'avenir; mais de cette manière peut se révéler aussi un fait se passant à l'instant même, qui, naturellement, ne peut se rapporter qu'à une autre personne, et non à soi-même. C'est ainsi, par exemple, que la mort d'un ami éloigné, qui a lieu en ce moment, peut m'être annoncée par son apparition soudaine, aussi corporifiée que celle d'un vivant, sans que le mourant même ait eu besoin d'agir pour son propre compte, en pensant vivement à moi; c'est ce qui advient, au contraire, dans des cas d'un autre genre, que j'étudierai plus loin. Je n'ai d'ailleurs produit ces faits qu'en manière d'explication, car il ne s'agit en réalité dans ce paragraphe que des visions qui se rapportent à celui qui les voit lui-même et qui répondent aux rêves fatidiques analogues à elles.

5° A ces rêves fatidiques qui se réfèrent non à notre état de santé, mais à des circonstances tout extérieures, répondent certaines visions voisines de ceux-là, annonçant non pas les dangers provenant de l'organisme, mais ceux qui nous menacent du dehors : ces dangers passent souvent, il est vrai, au-dessus de nos têtes, sans que nous les ayons aperçus en rien : cas auquel nous ne pouvons constater le rapport extérieur de la vision. Des visions de ce genre exigent, pour être *visibles*, maintes conditions, dont la première est que le sujet possède la prédisposition requise. Si c'est, comme habituellement, le cas seulement à un faible degré, la manifestation sera purement perceptible et s'affirmera par différents sons, le plus souvent par des heurts à la porte, qui se produisent de préférence la nuit, d'ordinaire vers le matin, de sorte qu'on s'éveille et qu'on entend aussitôt après, à la porte de la chambre à coucher, des heurts violents ayant toute l'évidence de la réalité. On en viendra ensuite aux visions visibles, en figures allégoriquement significatives indiscernables de celles de la réalité, quand un grand danger menace notre vie, ou aussi quand nous lui avons heureusement échappé, souvent sans le savoir nettement; elles sont alors en quelques sorte un signe de bonheur, et signifient que nous avons maintenant encore beaucoup

d'années devant nous. Enfin ces visions se produiront aussi pour annoncer un malheur infaillible. C'est le caractère de la vision connue de Brutus avant la bataille de Philippes, vision s'offrant à lui comme son mauvais génie; c'est aussi celui de la vision très semblable de Cassius de Parme après la bataille d'Actium, que raconte Valère-Maxime (livre I, chap. VII, § 7). Je soupçonne d'ailleurs que les visions de cette espèce ont été l'occasion principale du mythe des anciens sur le génie familier octroyé à chacun, ainsi que sur le *spiritus familiaris* des temps chrétiens. Au Moyen Âge on cherchait à les expliquer par les esprits astrals, comme le prouve ce passage de Théophraste Paracelse³⁶ : « Pour que le *fatum* soit bien reconnu, chaque homme a un esprit qui habite hors de lui et place son siège dans les étoiles supérieures. Il se sert des bosses³⁷ de son maître; il lui présente les présages avant sa naissance et après sa mort; car il demeure après lui. Ces esprits se nomment *fatum*. » Aux XVII^e et XVIII^e siècles, par contre, on employait, pour expliquer ces apparitions et beaucoup d'autres, le mot *spiritus vitales*, qui, faute de la connaissance des notions, était venu fort à propos. Les causes réelles plus éloignées des visions de cette espèce peuvent manifestement, si leur rapport avec des dangers extérieurs est constaté, exister non seulement dans l'organisme. Jusqu'à quel degré nous pouvons nous représenter leur genre de liaison avec le monde extérieur, c'est ce que je rechercherai plus loin.

6° Des visions qui ne concernent plus celui qui les voit, et qui néanmoins représentent directement, avec exactitude et souvent dans tous leurs détails, des événements futurs se produisant plus ou moins longtemps après, sont celles de ce don particulier et rare qu'on nomme *second sight*, seconde vue, ou deutéroscopie. Le livre de Horst déjà cité, qui porte ce dernier titre, contient une abondante réunion de comptes rendus sur ce sujet; on trouve aussi des faits nouveaux de ce genre dans la publication de Kieser, *Archives pour le magnétisme animal*. L'étrange aptitude aux visions dont il s'agit ne se rencontre pas exclusivement en Écosse et en Norvège; elle existe aussi chez nous, notamment en ce qui concerne les cas de mort; la *Théorie de la connaissance des esprits* (§ 153 et suiv.), de Iung Stilling, nous en donne des exemples. La prophétie célèbre de Cazotte semble avoir un fondement analogue³⁸. Même chez les nègres du Sahara, la seconde vue existe fréquemment (Voir James Richardson, *Narrative of a Mission to Central Africa*, Londres, 1853). Il y a plus : chez Homère déjà (*Odyssée*, chant XX, vers 351-357), nous trouvons une véritable deutéroscopie, qui présente même une étrange

³⁶ 1493-1541, médecin, père de la médecine hermétique.

³⁷ Types fixes de travaux élevés. De là vient *bussieren*, travailler en bosse ou en relief.

³⁸ On sait depuis longtemps que la *Prophétie de Cazotte*, qui se trouve dans les *Œuvres posthumes* de La Harpe (1806, 4 vol. in-8°), est en entier de ce dernier écrivain. Beaucoup d'esprits crédules se laissèrent prendre à cette ingénieuse fiction (*Le trad.*).

ressemblance avec l'histoire de Cazotte. Hérodote (livre VIII, chap. LXV) fait un récit de même auteur. Dans cette seconde vue, en conséquence, la vision, qui naît ici comme toujours avant tout de l'organisme, atteint le plus haut degré de vérité objective réelle, et révèle par là une manière d'être de notre rapport avec le monde extérieur, absolument différente de la manière d'être physique ordinaire. Elle marche, comme état de veille, parallèlement aux plus hauts degrés de clairvoyance somnambulique. Elle est à proprement dite complètement un *rêve perceptible dans la veille*, ou du moins dans un état qui, au milieu de la veille, se produit pour quelques instants. La vision de la seconde vue aussi, de même que les rêves perceptibles, est, dans beaucoup de cas, non théorématique, mais allégorique ou symbolique. Cependant, ce qui est très curieux, elle se manifeste, chez tous les voyants, d'après des symboles fixes ayant la même signification, qu'on trouve spécifiés dans le livre de Horst (t. I, pp. 63-69) et dans les *Archives* de Kieser (t. VI, pp. 105-108).

7° A ces visions tournées vers l'avenir s'offrent, comme contrepartie, celles qui présentent à l'organe du rêve s'élevant dans la veille, le passé, notamment les figures de personnes ayant vécu jadis. Il est assez vraisemblable qu'elles peuvent être occasionnées par les restes de leurs cadavres dans les environs. Cette expérience très inquiétante, à laquelle il faut ramener une foule d'apparitions, est confirmée de la façon la plus solide et la plus sûre dans une lettre du professeur Ehrmann, gendre du poète Pfeffel, que reproduisent *in extenso* les *Archives* de Kieser, t. X, livraison 3, page 151 et suivantes. On en trouve d'ailleurs des extraits dans beaucoup d'ouvrages, par exemple le *Somnambulisme* de F. Fischer (t. I, p. 246). Elle est en outre attestée par beaucoup de cas qu'il convient de ramener à elle; j'en rapporterai quelques-uns.

Le premier à citer est l'histoire du pasteur Lindner, mentionnée précisément dans cette lettre, d'après une bonne source, et que reproduisent également beaucoup d'ouvrages, entre autres la *Voyante de Prévost* (1^{re} édit., t. II, p. 98; 3^e édit., p. 356); puis une autre histoire qu'on lit dans le livre de F. Fischer (p. 252), communiquée par lui, d'après des témoins oculaires, et qu'il raconte pour rectifier le court compte rendu qu'en donne l'ouvrage de Justinus Kerner (3^e édit., p. 358). Nous trouvons ensuite dans la publication de G.-J. Wenzel, *Entretiens sur les récentes apparitions de spectres les plus remarquables*, 1800, dès le premier chapitre, sept histoires de ce genre, qui toutes ont pour occasion les restes des morts se trouvant dans le voisinage. L'histoire de Pfeffel est la dernière; mais les autres aussi portent le caractère de l'entière vérité, et nullement celui de l'invention. Elles ne mentionnent toutes aussi qu'une apparition unique de la figure du défunt, sans en dire davantage ni s'astreindre à un lien dramatique. Elles méritent donc, en ce

qui concerne la théorie de ces phénomènes, toute considération. Les explications rationalistes que donne à ce sujet l'auteur peuvent servir à mettre en lumière toute l'insuffisance de pareilles solutions. On peut placer ici la quatrième observation du livre de Brierre de Boismont : comme aussi maintes des histoires d'apparitions relatées par les écrivains anciens, celle que nous a transmise Pline le Jeune (livre VII, lettre XXVII), déjà remarquable comme absolument empreinte du même caractère que d'innombrables histoires analogues des temps modernes. Toute semblable à celle-là, et n'en étant peut-être qu'une autre version, est celle que conte Lucien dans son *Philopseudès* (chap. XXXI). Citons encore le récit de Damon dans Plutarque (*Cimon*, chap. I), celui de Pausanias au sujet du champ de bataille de Marathon (*Attica*, livre I, chap. XXXII), récit auquel on peut comparer les assertions de Brierre de Boismont (p. 590), et finalement les allégations de Suétone (*Caligula*, chap. LIX).

On devrait d'ailleurs ramener à l'expérience en question presque tous les cas où des esprits apparaissent toujours à la même place et où le spectre est enchaîné à un lieu déterminé : églises, cimetières, champs de bataille, endroits qui ont été témoins d'assassinats, d'exécutions, et ces maisons de mauvais renom que personne ne veut habiter, et qu'on rencontre toujours; pour ma part, j'en ai vu plusieurs de ce genre dans mon existence. Les localités de ce genre ont donné lieu au livre du jésuite Petrus Thyraeus, *De infestis, ob molestantes daemoniorum et defunctorum spiritus, locis*, Cologne, 1598. Mais le cas le plus curieux de cette espèce est fourni peut-être par l'observation 77 de Brierre de Boismont. Une confirmation sérieuse de l'explication de tant d'apparitions donnée ici, et, on peut le dire, un chaînon de jonction, c'est la vision d'une somnambule relatée par Justinus Kerner dans les *Feuilles de Prévorst*, recueil X, p. 61. Celle-ci vit se passer soudainement sous ses yeux une scène de famille, exactement décrite par elle, qui pouvait s'être déroulée là il y avait plus de cent ans; car les personnes dépeintes par elle ressemblaient à des portraits existants qu'elle n'avait jamais vus.

Mais l'importante expérience fondamentale prise ici en considération, à laquelle peuvent se ramener tous les faits de ce genre, et que je nomme « seconde vue en perspective », doit rester à l'état de phénomène primordial; car les moyens pour l'expliquer nous font jusqu'ici encore défaut. En attendant, on peut la rapprocher étroitement d'un autre phénomène tout aussi inexplicable, il est vrai; cela pourtant est déjà beaucoup pour nous, puisque de deux grandeurs inconnues, nous n'en conservons qu'une : avantage analogue à celui si vanté que nous avons obtenu en ramenant le magnétisme minéral à l'électricité. De même qu'une somnambule clairvoyante à un haut degré n'est pas même bornée

par le temps dans sa perception, mais prévoit aussi parfois des faits véritablement futurs et tout à fait accidentels; de même que cela a lieu, d'une façon plus frappante encore, de la part des deutéroscopistes et des voyeurs de cadavres; que par conséquent des faits qui ne sont pas encore entrés dans notre réalité empirique peuvent, de la nuit de l'avenir, déjà agir sur de telles personnes et tomber dans leur perception, - ainsi des faits et des êtres qui ont un jour existé, quoiqu'ils n'existent plus, peuvent bien agir sur certaines personnes particulièrement disposées à les subir, et exercer, comme celles-ci un effet antérieur, un effet ultérieur. Oui, ceci est moins incompréhensible que cela, surtout quand une telle conception est amenée et préparée par quelque chose de matériel comme les restes corporels des personnes perçues ou des choses qui ont été en rapport étroit avec elles, leurs vêtements, la chambre qu'elles ont habitée, ou auxquelles leur cœur était attaché, tel qu'un trésor caché; cas analogue à celui où la somnambule très lucide est mise en rapport parfois par un simple chaînon d'association corporel, par exemple un linge que le malade a porté quelques jours sur son corps nu (*Archives* de Kieser, t. III, livraison 3, p. 24) ou une mèche de cheveux coupée, avec des personnes éloignées dont elle doit indiquer l'état de santé, et se fait ainsi une idée d'elles; ce cas est apparenté de près à celui dont il s'agit.

Conformément à cette manière de voir, les apparitions de spectres se reliant à des endroits déterminés ou aux restes corporels des morts qui existent là, seraient seulement les aperceptions d'une deutéroscopie à rebours, c'est-à-dire retournée vers le passé, - une seconde vue rétrospective. Elles seraient donc en réalité ce que les anciens, dont la conception du royaume des ombres est peut-être issue des apparitions de spectres (voir *Odysée*, chant XXIV), nommaient déjà *umbræ*, *manes* (de *manere*, en quelque sorte restes, traces), c'est-à-dire des échos d'anciennes apparitions de notre monde phénoménal se représentant dans le temps et dans l'espace, devenant perceptibles à l'organe du rêve, parfois, mais rarement à l'état de veille, plus aisément dans le sommeil, comme simple rêve, et plus aisément, cela va de soi, dans le sommeil profond, quand, dans ce sommeil, le rêve s'est accru jusqu'à la demi-veille, et celle-ci jusqu'à la clairvoyance : mais aussi dans la demi-veille naturelle mentionnée dès le début, décrite comme un rêve perceptible de l'entourage immédiat du dormeur, et que l'immixtion de ces figures étrangères fait apparaître comme un état différent de l'état de veille. Ce qui apparaîtra le plus fréquemment, dans cette demi-veille, ce sont les figures de personnes mortes dont le cadavre est encore dans la maison. Comme il est en effet conforme à la loi que cette deutéroscopie à rebours soit amenée par les restes corporels des morts, la figure d'un mort, tant qu'il n'est pas encore enterré, peut apparaître le plus facilement, même

dans l'état de veille, aux personnes prédisposées; mais elle n'est cependant jamais perçue que par l'organe du rêve.

Ceci dit, il va de soi qu'on ne peut attribuer à un spectre apparaissant de cette manière la réalité immédiate d'un objet présent; il a pourtant une réalité médiante; ce qu'on voit là n'est nullement le défunt lui-même, mais un simple εἶδωλον, une image de celui qui a existé, surgissant dans l'organe du rêve d'un être prédisposé, à l'occasion de restes, d'une trace subsistante. Cela n'a donc pas plus de réalité que l'apparition de celui qui se voit *lui-même*, ou bien est perçu par d'autres là où il ne se trouve pas. Des témoignages probants attestent quelques-uns de ces cas, dont plusieurs se trouvent dans la *Deutéroscopie* de Horst (t. II, division 4). Celui qui concerne Goethe est du même domaine; il faut y ajouter le fait non rare en vertu duquel des malades, près de la mort, s'imaginent être doubles dans leur lit. « Comment allez-vous? » demandait ici, il n'y a pas longtemps, un médecin à l'un de ses clients très dangereusement atteint. « Mieux, depuis que nous sommes deux dans le lit », répondit celui-ci, et il mourut bientôt après.

En conséquence, une apparition de l'espèce consignée ici est rapport objectif avec l'état *ancien* de la personne qui s'y représente, mais nullement avec son état *présent*. Celle-ci, en effet, n'y a aucune part active; il ne faut pas non plus en conclure à son existence individuelle encore persistante. L'explication donnée fait comprendre aussi que les défunts qui apparaissent ainsi sont, en règle générale, habillés, et dans le costume qui leur était habituel; et, pour la même raison, que l'assassin se joint à l'assassiné, le cheval au cavalier, etc. Parmi les visions de cette espèce il convient de ranger vraisemblablement aussi la plupart des spectres vus par la voyante de Prévorst; mais les conversations qu'elle eut avec eux doivent être regardées comme l'œuvre de sa propre imagination, qui a fourni le texte de cette procession muette (*dumb show*) et d'une explication de celle-ci, par ses propres moyens. L'homme est naturellement porté à s'expliquer comme il peut tout ce qu'il voit, ou à y introduire au moins un lien, même à faire parler les choses dans ses pensées; voilà pourquoi les enfants prêtent même souvent un dialogue aux objets inanimés. C'était donc la voyante elle-même qui soufflait, sans le savoir, ces figures qui lui apparaissaient; son imagination se trouvait dans cette espèce d'activité inconsciente avec laquelle, dans le rêve ordinaire dénué de signification, nous dirigeons et arrangeons les événements, et dont l'occasion naît même parfois de circonstances objectives accidentelles, comme une pression ressentie dans le lit, un son qui nous arrive du dehors, une odeur, etc., qui nous inspirent ensuite de longs rêves. Pour s'expliquer cette dramaturgie de la voyante, il faut lire, dans les *Archives* de Kieser (t. XI, livraison 1, p. 121), le récit de Bende

Bendsen au sujet de sa somnambule. Elle voyait parfois apparaître dans son sommeil magnétique ses connaissances vivantes, avec lesquelles elle tenait de longues conversations à haute voix. Détachons ces passages : « Parmi les nombreuses conversations qu'elle eut avec des absents, la suivante est caractéristique. Pendant les prétendues réponses, elle se taisait, semblait écouter avec une attention profonde, en se soulevant sur son lit et en tournant la tête d'un côté déterminé, les réponses des autres, puis s'apprêtait à répondre à leurs objections. Elle croyait être la vieille Karen, avec sa servante, et parlait tantôt à l'un, tantôt à l'autre... La division apparente de sa propre personnalité en trois personnalités différentes, comme cela est habituel dans le rêve, allait ici si loin, que je ne pus alors convaincre la dormeuse qu'elle constituait elle-même ces trois personnes. » De cette espèce sont donc aussi, à mon avis, les conversations surnaturelles de la voyante de Prévorst, ce que confirme fortement l'absurdité sans nom du texte de ces dialogues et de ces drames, qui répondent uniquement au cercle de représentation d'une montagnarde ignorante de la métaphysique populaire qu'on lui a inculquée, et auxquels il n'est possible de prêter une réalité objective, qu'en supposant un ordre cosmique si démesurément absurde, si exagérément stupide, qu'on aurait honte de lui appartenir. Si le naïf et crédule Justinus Kerner n'avait pourtant pas eu, au fond, un léger pressentiment de l'origine rapportée ici des entretiens, il n'aurait pas omis partout, avec une étourderie si irresponsable, de rechercher sérieusement et avec zèle les objets matériels indiqués par les esprits : écritures dans les cryptes des églises, chaînes d'or dans les souterrains des châteaux, enfants enterrés dans les écuries, etc., au lieu de se laisser arrêter par les plus petits obstacles. Cela aurait jeté de la lumière sur les choses.

Je suis d'ailleurs d'avis que la plupart des apparitions de défunts vraiment vues appartiennent à cette catégorie des visions, et qu'en conséquence, si une réalité passée leur répond, elles n'ont en tout cas aucune réalité présente objective. Ainsi, par exemple, l'apparition du président de l'Académie de Berlin, Maupertuis, vue, dans la salle des séances de celle-ci, par le botaniste Gleditsch, et que relate Nicolaï dans sa lecture au sein de ladite Académie; de même, l'histoire du landammann suisse rapportée par Walter Scott dans l'*Edinburgh Review*, et insérée par Horst dans sa *Deuteroscopie* (t. I, p. 113) : pénétrant dans la Bibliothèque publique, il vit son prédécesseur, dans une séance solennelle, assis au fauteuil présidentiel, entouré de morts. Il appert aussi de quelques récits, dont la place est ici, que l'occasion objective de visions de cette espèce n'est pas nécessairement le squelette ou les restes quelconques d'un cadavre, mais peut être également d'autres choses s'étant trouvées en un contact étroit avec le défunt : nous

lisons par exemple, dans le livre cité de G.-J. Wenzel, six histoires sur sept où le cadavre apparaît de lui-même; mais il s'en trouve une où le simple habit usuel du mort, enfermé aussitôt le décès, provoque au bout de plusieurs semaines, quand on le sort, l'apparition en chair et en os du défunt devant sa veuve épouvantée. Et il pourrait donc ainsi se faire que de légères traces, à peine perceptibles encore pour nos sens, comme des gouttes de sang depuis longtemps éponnées du sol, ou même le simple local entouré de murs où un individu a subi, en proie au désespoir, une mort violente, suffiraient à provoquer, chez l'individu prédisposé, une telle deutéropscopie à rebours. L'idée des anciens, rapportée par Lucien (*Philopseudes*, chap. XXIX), que seuls peuvent apparaître ceux qui ont été victimes d'une mort violente, s'accorde assez bien avec cela. Un trésor enfoui par le défunt et sans cesse surveillé anxieusement par lui, auquel se sont rattachées ses pensées suprêmes, serait non moins en état de donner objectivement occasion à une telle vision, qui, alors, pourrait devenir lucrative. Les occasions objectives énoncées jouent, à l'aide de cette connaissance du passé ménagée par l'organe du rêve, en une certaine mesure, le rôle que, dans le penser normal, le *nexus idearum* départ à ses objets. D'ailleurs, les perceptions en cause ici, comme toutes celles possibles dans la veille par l'organe du rêve, parviennent à la conscience plus facilement sous la forme perceptible que sous la forme visible. Voilà pourquoi les récits relatifs à des sons qu'on entend parfois à tel endroit ou à tel autre, tiennent une place beaucoup plus grande que ceux d'apparitions visibles.

Et si maintenant l'on raconte, au sujet de quelques exemples considérés ici, que les morts qui apparaissent ont révélé des faits encore inconnus à celui auquel ils se sont montrés, cela n'est admissible qu'en vertu des témoignages les plus certains, et jusque-là douteux; on pourrait cependant expliquer en tout cas encore la chose par certaines analogies avec la clairvoyance somnambulique. Maintes somnambules ont en effet, dans des cas isolés, indiqué aux malades qu'on leur présentait, par suite de quelle circonstance tout accidentelle ceux-ci s'étaient attiré leur mal, longtemps auparavant, et leur ont remis par là en mémoire l'événement à peu près oublié (voir, dans les *Archives* de Kieser, t. III, livraison 3, p. 70, la crainte de tomber d'une échelle, et, dans *l'Histoire de deux somnambules*, p. 189, de Justinus Kerner, la remarque faite à l'enfant, qu'il a, autrefois, dormi chez une personne épileptique). Disons ici que quelques clairvoyants ont exactement reconnu, par une boucle de cheveux ou le foulard d'un malade qu'ils n'ont jamais vu, celui-ci et son état. Ainsi, même des révélations ne démontrent pas absolument la présence d'un mort.

De même, si l'apparition d'un mort est parfois vue et entendue par deux personnes, cela peut se ramener à la contagiosité bien connue du somnambulisme comme de la seconde vue.

Nous aurons donc expliqué, dans ce paragraphe, du moins la plus grande partie des apparitions confirmées des morts, en les ramenant à un fond commun, la deutéroscope rétrospective, qui dans beaucoup de ces cas, notamment dans ceux mentionnés au début de ce paragraphe, ne peut être sérieusement niée. Elle est elle-même un fait excessivement étrange et inexplicable. Nous devons d'ailleurs nous contenter, en maintes choses, d'une explication de ce genre; c'est ainsi que tout le grand ensemble de la science électrique consiste uniquement, par exemple, dans la subordination de phénomènes multiples à un phénomène primordial qui reste complètement inexplicable.

8° La pensée vive et ardente d'une autre personne vers nous peut exciter dans notre cerveau la vision de sa figure, non à l'état de simple fantôme, mais de façon qu'elle se tienne là devant nous en chair et en os, et indiscernable de la réalité. Ce sont notamment les mourants qui exercent ce pouvoir, et qui, à l'heure de la mort, apparaissent à leurs amis absents, même à plusieurs à la fois, en des endroits différents. Ce cas a été si souvent conté et attesté de côtés si multiples, que je l'accepte sans hésiter comme fondé. La *Théorie de la connaissance des esprits*, § 198, de Jung-Stilling, en contient un joli exemple représenté par des personnes distinguées. Deux cas particulièrement frappants sont ensuite l'histoire de M^{me} Kahlow, dans le livre de Wenzel, page 11, et celle du prédicateur de la cour, dans celui de Hennings, page 329. Le suivant est tout nouveau. Récemment mourut ici, à Francfort, la nuit, à l'hôpital juif, une servante. Le lendemain de grand matin sa sœur et sa nièce, dont l'une demeure dans notre ville et l'autre à une lieue, se rendirent chez ses maîtres pour s'informer d'elle, parce qu'elle leur était apparue à toutes deux dans la nuit. Le directeur de l'hôpital, qui a garanti ce fait, a en même temps affirmé qu'il se produit assez souvent. Qu'une somnambule clairvoyante qui, au plus fort de sa crise, tombait chaque fois dans une catalepsie analogue à la mort apparente, soit apparue en chair et en os à son amie, c'est ce que relate l'*Histoire d'Augustine Muller, de Carlsruhe*, déjà mentionnée, et reproduite dans les *Archives* de Kieser, t. III, livraison 3, page 118. Une autre apparition voulue de la même personne est signalée, d'une source absolument digne de foi, dans le même recueil (t. VI, livraison 1^{re}, p. 34).

Il est beaucoup plus rare, par contre, que des gens en pleine santé puissent produire cet effet; mais les témoignages authentiques ne manquent pas non plus sur ce point. Le plus ancien est apporté par saint

Augustin, de seconde main, mais, d'après ce qu'il assure, de très bonne main (*De civitate Dei*, livre XVIII, chap. XVIII), à la suite des mots : *Indicavit et alius se domi suae*, etc. Ici, le rêve de l'un apparaît à l'autre, dans l'état de veille, comme une vision qu'il tient pour la réalité : et le *Spiritual Telegraph* du 23 septembre 1854, publié en Amérique, relate - sans avoir l'air de connaître le récit de saint Augustin - un fait analogue à celui-ci, dont Du Potet a donné la traduction dans son *Traité complet du magnétisme*, Paris, Germer Baillière, 3^e édition, page 561. Un cas récent du même genre lui fait suite dans les *Archives* de Kieser (t. VI, livraison 1^{re}, page 35). Iung-Stilling rapporte, dans sa *Théorie de la connaissance des esprits*, § 101, une extraordinaire histoire de même famille, mais sans en donner la source. Horst en relate plusieurs dans sa *Deutéroscopie* (t. II, division 4). Un très curieux exemple d'aptitude à ces apparitions, léguée du père au fils et exercée très fréquemment, sans le vouloir, par tous deux, se trouve dans les *Archives* de Kieser (livre VII, livraison 3, p. 158). Il y en a un tout semblable, plus ancien, dans les *Idées sur l'apparition des esprits*, 1776, page 29, de Zeibich, reproduit par Henning dans son livre *Sur les esprits et les voyants*, page 176. Ces deux exemples, certainement indépendants l'un de l'autre, servent à se confirmer mutuellement, dans cet ordre de choses si étrange. Le *Journal anthropologique* de Masse (IV, 2, p. 111) présente un cas pareil communiqué par le professeur Grohmann. De même, dans le livre d'Horace Welby, *Signs before Death*, Londres, 1825, on trouve (par exemple, pp. 45, 88) quelques exemples d'apparitions d'êtres vivants à des endroits où ils n'étaient présents que par leurs pensées. Particulièrement dignes de foi semblent être les cas de ce genre relatés par le très consciencieux Bende Bendsen, dans les *Archives* de Kieser (t. VIII, livraison 3, p. 120), sous le titre « Les doubles ».

A ces visions ayant lieu dans l'état de veille correspondent, dans l'état de sommeil, les rêves sympathiques, c'est-à-dire se communiquant *in distans*, qui sont en conséquence éprouvés par deux personnes absolument en même temps. On en connaît suffisamment d'exemples; un bon choix est rassemblé dans le livre d'E. Fabius, *De somniis*, §21, et l'un de ces exemples, écrit en hollandais, est particulièrement intéressant. H.-M. Wesermann a publié, dans les *Archives* de Kieser (t. VI, livraison 2, p. 135), un article des plus curieux relatant cinq cas dans lesquels il produisit intentionnellement, par sa volonté, des rêves exactement déterminés chez d'autres personnes; la personne en jeu dans le dernier de ces cas n'étant pas encore couchée, eut, en même temps qu'une autre qui se trouvait justement avec elle, l'apparition voulue dans l'état de veille, et tout à fait comme une réalité. Dans les visions éveillées de cette classe, comme dans les rêves en question, l'organe du rêve est conséquemment le *médium* de l'intuition. Le chaînon entre celles-ci et

ceux-là est l'histoire rapportée par saint Augustin et mentionnée plus haut : l'un y voit apparaître dans l'état de veille ce que l'autre rêve seulement qu'il fait. Deux cas absolument analogues se lisent dans le livre d'Horace Welby, *Signs before Death*, pages 266 et 297, le dernier pris de *l'invisible World* de Sinclair. Manifestement les visions de cette espèce, si décevante et si corporifiée que s'y représente la personne qui y apparaît, naissent non d'une action du dehors sur les sens, mais en vertu d'un effet magique de la *volonté* de celui duquel elles émanent sur l'autre, c'est-à-dire sur l'essence en soi d'un organisme étranger subissant ainsi du dedans une modification qui, agissant sur son cerveau, y évoque l'image de la personne agissante aussi vivement que pourrait le faire l'action des rayons lumineux projetés du corps de celui-ci sur les yeux de celui-là.

Les « doubles » mentionnés ici, chez lesquels la personne apparaissante, notoirement en vie, mais absente, ignore en général son apparition, nous fournissent le point de vue exact pour l'apparition des mourants et des morts, en nous enseignant qu'une présence réelle directe, comme celle d'un corps agissant sur les sens, ne présuppose en rien nécessairement ceux-ci. Or, cette préoccupation est le défaut fondamental de la conception antérieure des apparitions, qu'on mette en doute celles-ci ou qu'on les affirme. Cette présupposition résulte tout bonnement de ce que l'on s'est placé au point de vue du *spiritualisme*, et non à celui de l'*idéalisme*³⁹. Conformément à celui-là, on est parti de la supposition complètement injustifiée que l'homme se compose de deux substances radicalement différentes, l'une matérielle, le corps, et l'autre immatérielle, ce qu'on nomme l'âme. Après la séparation de tous deux par la mort, celle-ci, quoique immatérielle, simple et inétendue, devait continuer à exister dans l'espace, à se mouvoir, cheminer, agir du dehors sur les corps et leurs sens, absolument comme un corps, et se représenter en conséquence aussi comme un corps; la condition en est naturellement cette présence réelle dans l'espace occupé par un corps vu par nous. C'est à cette conception spiritualiste absolument insoutenable des apparitions que s'attaquent tous les esprits raisonnables, et aussi l'examen critique de Kant, qui constitue la partie première, ou théorique, de ses *Rêves d'un visionnaire éclaircis par les rêves de la métaphysique*. Cette conception *spiritualiste*, l'admission d'une substance immatérielle et pourtant locomotive agissant, à la façon de la matière, sur les corps et par conséquent aussi sur les sens, doit donc être absolument rejetée, si l'on veut se faire une idée exacte de tous les phénomènes qui sont en cause ici; et il faut lui substituer le point de vue idéaliste, duquel on voit les choses sous un tout autre jour et qui apporte des preuves bien différentes

³⁹ Voir Suppléments au *Monde comme volonté et comme représentation*, livre I, chap. I.

de leur possibilité. En jeter la base, c'est là précisément le but du présent traité.

9° Le dernier cas tombant sous notre considération serait maintenant que l'action magique décrite dans le paragraphe précédent pût être exercée aussi après la mort, ce qui constituerait une apparition d'esprit proprement dite, par le moyen d'une action directe, c'est-à-dire en quelque sorte la présence personnelle réelle d'un être déjà mort, qui permettrait aussi un contre-coup sur celui-ci. La négation *a priori* de toute possibilité de ce genre et les railleries, proportionnées à elle, que provoque l'affirmation contraire, ne peuvent avoir d'autre source que la conviction en vertu de laquelle la mort est l'anéantissement absolu de l'être humain; elle s'appuierait donc sur la foi protestante, d'après laquelle des esprits ne peuvent apparaître, parce que, conformément à la foi ou à l'incrédulité professée pendant les courtes années de leur vie terrestre, ils sont échus à jamais en partage, aussitôt après leur mort, ou au ciel avec ses joies éternelles, ou à l'enfer avec ses tourments éternels, et ne peuvent venir de l'un ou de l'autre à nous; en conséquence, conformément à la croyance protestante, toutes ces apparitions proviennent de démons ou d'anges, mais non d'esprits humains; c'est ce que Lavater, dans son livre *De spectris*, partie II, chap. III et IV, Genève, 1580, a exposé en détail et à fond. Au contraire, l'Église catholique qui, dès le VI^e siècle, avait corrigé très judicieusement, grâce surtout à Grégoire le Grand, ce dogme absurde et révoltant, par le Purgatoire intercalé entre cette alternative désespérante, admet l'apparition des esprits qui habitent provisoirement celui-ci, et, par exception, d'autres encore ; c'est ce qu'on voit dans le livre déjà signalé de Petrus Thyraeus, *De locis infestis*, partie I^{re}, chap. III et suivants. Les protestants se virent même forcés, grâce au dilemme précédent, de maintenir de toute façon l'existence du diable uniquement parce qu'ils ne pouvaient se passer de lui pour expliquer les apparitions incontestables de spectres. Voilà pourquoi, jusqu'au commencement du XVIII^e siècle encore, on nommait *adaemonistae* les négateurs du diable, presque avec le même *pius horror* que de nos jours les *atheistae*; et en même temps les spectres furent définis, *a priori*, *apparitiones et territiones Diaboli externae, quibus corpus, aut aliud quid in sensus incurrens sibi assumit, ut homines infestet* : c'est ce que dit C.-P. Romanus, *Schedias ad polemicum, an dentur spectra, magi et sagae*, Leipzig, 1703. Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles les procès de sorcellerie, qui présupposent, on le sait, une alliance avec le diable, sont de beaucoup plus fréquents chez les protestants que chez les catholiques.

Toutefois, en faisant abstraction de pareilles vues mythologiques, j'ai dit plus haut que le rejet *a priori* de la possibilité d'une apparition réelle

de défunts peut seulement se fonder sur la conviction que la mort anéantit entièrement l'être humain. Tant que cette conviction manque, il n'y a pas de raison, en effet, pour qu'un être qui continue à exister d'une façon quelconque, ne puisse pas non plus se manifester d'une façon quelconque, et agir sur un autre être qui se trouve même dans un autre état. Aussi Lucien ajoute-t-il non moins logiquement que naïvement, après avoir conté que Démocrite ne prit pas un instant le change sur une mômeerie spectrale destinée à lui inspirer de la terreur : Οὐτῶ βεβαίως ἐπίστευε, μηδὲν εἶναι τὰς ψυχὰς ἐτι, ἔξω γενομένας τῶν σωμάτων (*Adeo persuasum habebat, nihil adhuc esse animas a corpore separatas*) (*Philopseudès*, chap. XXXII). S'il y a au contraire dans l'homme, en dehors de la matière, quelque chose d'indestructible, il n'y a pas de raison, au moins *a priori*, pour que cette chose, qui produit le merveilleux phénomène de la vie, ne puisse, celle-ci terminée, agir sur ceux qui vivent encore. Ce point serait donc à résoudre seulement *a posteriori*, par l'expérience; mais ceci est d'autant plus difficile, que, sans parler de toutes les illusions voulues et involontaires des rapporteurs, même la vision réelle dans laquelle un défunt se présente peut très bien appartenir à l'une des huit espèces énumérées jusqu'ici par moi; en conséquence, peut-être en est-il toujours ainsi. Oui, même dans le cas où une telle apparition a révélé des choses que personne ne pouvait savoir, ceci devrait peut-être, en vertu de l'explication donnée à la fin du paragraphe 7, être interprété comme la forme qu'aurait prise ici la révélation d'une clairvoyance somnambulique spontanée; quoique la production de celle-ci dans l'état de veille, ou seulement avec le souvenir complet de l'état somnambulique, ne puisse être prouvée sûrement; toutefois ces révélations, autant que je le sache, ne sont jamais venues que par les rêves. En attendant, il peut y avoir des circonstances qui rendent impossible une telle interprétation. Aussi de nos jours, où des questions de cet ordre sont envisagées avec beaucoup plus d'impartialité qu'autrefois, par conséquent abordées et traitées plus hardiment, il nous est bien permis d'espérer que l'on aboutira à des résultats définitifs sur cet objet.

Maintes histoires de revenants sont d'ailleurs de telle nature, que toute explication d'une autre espèce offre de grandes difficultés, dès qu'on ne tient pas ces histoires pour absolument mensongères. Mais contre cette accusation protestent, dans beaucoup de cas, en partie le caractère du premier narrateur, en partie l'honnêteté et la sincérité qui empreignent son récit, et, plus que tout, la parfaite ressemblance de la marche et de la nature particulières des prétendues apparitions, si éloignés les uns des autres que puissent être les temps et les pays d'où proviennent les communications. Cela saute surtout aux yeux, quand il s'agit de circonstances toutes spéciales qui n'ont été reconnues que dans ces

derniers temps comme existant parfois dans les visions, par suite du somnambulisme magnétique et de l'observation plus exacte de tous ces faits. L'histoire très entortillée de 1697, racontée par Brierre de Boismont dans son observation 420, offre un exemple de ce genre : il s'agit d'un revenant qui, causant trois quarts d'heure avec un jeune homme de ses amis, ne lui laissa jamais voir que sa moitié supérieure. Cette apparition partielle de figures humaines s'est affirmée à notre époque comme se produisant parfois dans les visions de cette espèce; Brierre la mentionne comme un phénomène qui n'est pas rare (ouvrage cité, pp. 454 et 474), sans la rapprocher de l'histoire précédente. Kieser aussi (*Archives*, t. III, livraison 2, p. 139) enregistre le même fait de la part du jeune garçon Arst, mais en lui imputant de voir avec le bout du nez. Cette circonstance fournit donc la preuve, dans l'histoire mentionnée, que le jeune homme n'avait pas du moins inventé l'apparition; d'autre part, il est difficile de l'expliquer autrement que par l'intervention autrefois promise et maintenant accomplie de son ami noyé le jour précédent dans une contrée lointaine. Une autre circonstance du même genre est l'évanouissement des apparitions, dès qu'on fixe à dessein son attention sur elles. Cela résulte déjà du passage cité de Pausanias au sujet des spectres qu'on entend sur le champ de bataille de Marathon : ils sont seulement perçus par les assistants de hasard, et non par ceux venus là à dessein. Nous trouvons à plusieurs endroits de la *Voyante de Prévorst* (par exemple, t. II, pp. 10 et 38) des observations analogues toutes récentes, expliquant que ce qui est perçu par le système ganglionnaire est immédiatement combattu par le cerveau. D'après mon hypothèse, cela s'expliquerait par le changement soudain de direction de la vibration des fibres cérébrales.

Le caractère et le type des apparitions de spectres sont tellement déterminés et particuliers, que ceux qui s'entendent à déchiffrer ces histoires peuvent juger si elles sont inventées, ou reposent sur une illusion optique, ou ont été une vision réelle. Il est à désirer et à espérer qu'on nous donne bientôt un recueil d'histoires chinoises de revenants, pour voir si, dans l'essentiel, elles ne sont pas absolument empreintes du même type et du même caractère que les nôtres, et n'étaient pas une grande ressemblance même dans les circonstances accessoires et dans les détails; ce qui, vu la diversité fondamentale des mœurs et des croyances, confirmerait fortement le phénomène étudié ici. Que les Chinois se fassent de l'apparition d'un mort et de ses communications absolument la même idée que nous, c'est ce qui ressort de l'histoire, d'ailleurs inventée, « Hing-Lo-Tu, ou la peinture mystérieuse », que Stanislas Julien a traduite dans son volume, *L'orphelin de la Chine, accompagné de nouvelles et de poésies*, 1834. Je fais également remarquer, à ce sujet, que la plupart des phénomènes formant la caractéristique des

apparitions, tels qu'ils sont décrits dans les livres de Henning, Wenzel, Teller, etc., et, plus tard, de Justinus Kerner, Horst et beaucoup d'autres, se rencontrent déjà absolument les mêmes dans des écrits très anciens : par exemple, dans trois ouvrages du XVI^e siècle, que j'ai en ce moment sous les yeux : Lavater, *De spectris*; Thyraeus, *De locis infestis*; et *De spectris et apparitionibus*, libri duo, Eisleben, 1597, 500 pages in-4^o, anonyme. Ces phénomènes sont, entre autres, les coups frappés aux portes, les efforts apparents pour ouvrir celles-ci, fermées ou non, le retentissement d'un poids très lourd tombant dans la maison, la projection bruyante des instruments dans la cuisine ou du bois sur le sol, qui se retrouvent ensuite dans le meilleur ordre, le défoncement de tonneaux, le clouement distinct d'un cercueil, quand un habitant de la maison va mourir, les pas qui se glissent ou tâtonnent dans une chambre obscure, le tiraillement de la couverture du lit, l'odeur de pourriture, l'apparition d'esprits demandant des prières, etc. Or, il n'est pas probable que les auteurs d'ordinaire très illettrés des affirmations modernes aient lu ces vieux écrits latins, qui sont rares. Parmi les arguments qui militent en faveur de la réalité des apparitions, il convient de mentionner aussi le ton d'incrédulité avec lequel les rapporteurs de seconde main exposent celles-ci; ce ton est en général si contraint, si affecté, si hypocrite, qu'il laisse transparaître la croyance secrète qui se dissimule derrière lui.

Je veux, à cette occasion, appeler l'attention sur une histoire de revenants toute récente, qui mérite d'être plus exactement examinée et mieux connue que par le compte rendu très mal écrit qu'on en trouve dans les *Feuilles de Prévorst*, 8^e recueil, page 166. Elle doit son intérêt, d'une part, à ce que ses particularités ont été juridiquement enregistrées, et, d'autre part, à cette circonstance très curieuse, que la vision, pendant plusieurs nuits, ne fut pas vue par la personne avec laquelle elle était en rapport et au lit de laquelle elle se présentait, parce que celle-ci dormait; deux prisonnières seulement, enfermées avec elle, l'aperçurent, et ce n'est qu'ensuite que vint le tour de l'autre; elle en fut tellement épouvantée, qu'elle avoua d'elle-même sept empoisonnements! L'affaire est racontée dans une brochure : *Procès en cour d'assises, à Mayence, de l'empoisonneuse Marguerite Jaeger*, Mayence, 1835. Le compte rendu officiel des débats est reproduit dans un journal de Francfort, *Didascalie*, 5 juillet 1835.

Il me faut maintenant prendre en considération le côté métaphysique de la chose; car le nécessaire a été déjà dit plus haut sur le côté physique, ici physiologique. Ce qui, dans toutes les visions, c'est-à-dire les intuitions par le fonctionnement de l'organe du rêve dans l'état de veille, excite en réalité notre intérêt, c'est leur rapport quelconque avec quelque chose d'empiriquement objectif, c'est-à-dire placé hors de nous et

différent de nous; ce rapport seul, en effet, leur confère une analogie avec nos intuitions sensorielles éveillées habituelles, et une dignité égale à celles-ci. Aussi, dans les neuf causes possibles de visions énumérées, les intéressantes pour nous ne sont-elles pas les trois premières, qui aboutissent à de pures hallucinations, mais les suivantes. Car la perplexité que provoque naturellement l'examen des visions et des apparitions, résulte de ce que, dans ces aperceptions, la limite entre le sujet et l'objet, première condition de toute connaissance, est douteuse, incertaine, voire même effacée. « Ceci se passe-t-il hors de moi ou en moi? » se demande, comme déjà Macbeth quand il voit le poignard s'agiter devant lui, celui auquel une vision de ce genre n'enlève pas son sang-froid. Si une seule personne a vu un spectre, on tient la chose pour seulement subjective, bien qu'elle ait été parfaitement objective; si deux ou plusieurs personnes ont vu et entendu, on lui prête alors aussitôt la réalité d'un corps. Empiriquement, en effet, nous ne connaissons qu'une seule cause en vertu de laquelle plusieurs êtres doivent avoir nécessairement en même temps la même représentation intuitive, et celle-ci est qu'un seul et même corps, réfléchissant la lumière de tous les côtés, affecte les yeux de tous. Mais, en dehors de ces causes très mécaniques, il pourrait bien y en avoir d'autres de cette production simultanée des mêmes représentations intuitives chez des êtres différents. De même que parfois deux personnes font simultanément le même rêve, c'est-à-dire perçoivent par l'organe du rêve, en dormant, la même chose, l'organe du rêve peut aussi, dans l'état de veille, tomber chez deux ou plusieurs personnes dans la même activité, ce qui amène alors la représentation objective, comme un corps, d'un spectre vu par elles en même temps. D'ailleurs, la différence entre subjectif et objectif est, au fond, non absolue, mais seulement relative; car toute chose objective devient de nouveau subjective en tant qu'elle est conditionnée par un sujet, et qu'en réalité elle n'existe que dans celui-ci; ce qui, en dernière instance, donne raison à l'idéalisme. On croit en général avoir détruit la réalité d'une apparition d'esprits, en prouvant qu'elle était subjective; mais quel poids cet argument peut-il avoir pour celui qui sait, par la doctrine de Kant, combien forte est la part des conditions subjectives dans le phénomène du monde corporel, et comment celui-ci, avec l'espace où il réside, le temps où il se meut, la causalité en laquelle consiste l'essence de la matière, c'est-à-dire d'après sa forme entière, n'est qu'un produit des fonctions cérébrales, après que celles-ci ont été excitées par une irritation des nerfs des organes sensoriels, de sorte qu'il ne reste plus que la question de la chose en soi?

La réalité *matérielle* des corps agissant du dehors sur nos sens échoit à la vérité aussi peu aux apparitions de spectres qu'aux rêves, par l'organe desquels elle est perçue, ce qui fait qu'on peut toujours la nommer un

rêve dans l'état de veille (*a waking dream, insomnium sine somno*. Voir Sonntag, *Sicilimentorum Academicorum Fasciculus de spectris et ominibus morientium*, Altdorf, 1716, p. 11); mais, au fond, elle ne perd pas pour cela sa réalité. Elle est d'ailleurs, comme le rêve, une pure représentation, et n'existe, comme telle, que dans la conscience connaissante; mais on peut affirmer la même chose de notre monde extérieur réel. Celui-ci en effet ne nous est donné directement aussi que comme représentation, et n'est, ainsi qu'on l'a dit, qu'un phénomène cérébral provoqué par l'irritation nerveuse et né conformément aux lois de fonctions subjectives (formes du pur sensualisme et de l'intelligence). Si l'on réclame une autre réalité de celles-ci, alors se pose déjà la question de la chose en soi, qui, soulevée et trop rapidement expédiée par Locke, puis montrée dans toute sa difficulté et rejetée comme insoluble par Kant, a reçu pourtant une réponse de moi, quoique avec une certaine restriction. Mais comme en tout cas la chose en soi, qui se manifeste dans le phénomène d'un monde extérieur, diffère de lui *toto genere*, il peut exister une analogie avec ce qui se manifeste dans l'apparition des esprits : ce qui se révèle dans l'un et l'autre cas est peut-être en définitive la même chose, la *volonté*. Répondant à cette manière de voir, nous trouvons qu'il y a, en ce qui concerne la réalité objective aussi bien que le monde corporel et les apparitions des esprits, un idéalisme et un scepticisme, enfin un criticisme, dans l'intérêt desquels nous travaillons en ce moment. Cette manière de voir est même expressément confirmée par l'assertion suivante de la voyante la plus célèbre, celle qui a été le plus soigneusement observée, la voyante de Prévorst (t. I, p. 12) : « Si les esprits peuvent se faire voir seulement sous cette forme, ou si mon œil peut seulement les voir sous cette forme et mes sens les saisir seulement ainsi; si, pour un œil plus immatériel ils ne seraient pas plus immatériels, c'est ce que je ne puis affirmer avec certitude; mais je le soupçonne presque ». Ceci n'est-il pas tout à fait analogue à la doctrine kantienne : « Ce que peuvent être les choses en soi, nous l'ignorons, et ne connaissons que leurs phénomènes » ?

Toute la démonologie et la connaissance des esprits de l'antiquité et du moyen âge, comme leur conception de la magie, inséparable de celles-là, ont pour base le *réalisme* inattaqué jusque-là, et qui ne fut ébranlé que par Descartes. Seul l'*idéalisme* qui s'est peu à peu développé dans les temps nouveaux, nous mène au point de vue duquel nous pouvons juger exactement toutes ces choses, c'est-à-dire aussi les visions et les apparitions d'esprits. D'autre part, en même temps, par la voie empirique, le magnétisme animai a fait surgir à la lumière du jour la magie, voilée aux époques antérieures dans l'ombre et se dissimulant craintivement, et soumis les apparitions des esprits à des recherches sérieuses et à un jugement impartial. La philosophie a toujours le dernier

mot en toutes choses, et j'espère que la mienne, qui, par la seule réalité et la toute-puissance de la *volonté* dans la nature, a rendu la magie du moins admissible, et, si elle existe, compréhensible⁴⁰, a aussi ouvert la voie, en livrant résolument le monde objectif à l'*idéalité*, à une manière de voir plus exacte même sur les visions et les apparitions d'esprits.

L'incrédulité décidée avec laquelle chaque homme qui pense accueille tout d'abord, d'une part, les faits de la clairvoyance, de l'autre, ceux de l'influence magique, *vulgo* magnétique, et qui ne cède que plus tard à une expérience personnelle ou à des centaines de témoignages absolument dignes de foi, repose sur une seule et même raison : c'est que ces deux faits sont en contradiction avec les lois de l'espace, du temps et de la causalité dont nous sommes conscients *a priori*, telles qu'elles déterminent dans leur complexité la marche de l'expérience possible : la clairvoyance avec sa connaissance *in distans*. Aussi dit-on non seulement au récit de ces faits : « Ce n'est pas vrai », mais « Ce n'est pas possible » (*a non posse ad non esse*), et répond-on d'autre part : « Mais cela est » (*ab esse ad posse*). Cette contradiction a pour cause, et elle nous en apporte même une nouvelle preuve, que ces lois reconnues par nous *a priori* ne sont en rien des *veritates aeternae* scolastiques inconditionnées, une détermination des choses en soi, mais résultent de pures formes intuitives et intelligibles, conséquemment de fonctions cérébrales. L'intellect même composé de celles-ci a pris uniquement naissance en vue de poursuivre et d'atteindre les phénomènes de volonté individuels, non de saisir la nature absolue des choses en soi; aussi est-il, comme je l'ai exposé, une simple force de superficie qui n'atteint essentiellement et partout que l'écorce, jamais l'intérieur des choses. La lecture des Suppléments au *Monde comme volonté et comme représentation* (livre I, chap. XVII ; livre II, chap. XXII) fera bien comprendre ce que je veux dire ici.

Si maintenant nous réussissons, - puisque enfin nous appartenons aussi nous-mêmes à l'essence intime du monde, - en tournant le *principium individuationis*, à aborder les choses d'un côté et par une voie tout autre - , par le dedans et non uniquement par le dehors, - et à nous rendre ainsi maîtres de celles-ci, par la connaissance dans la clairvoyance et l'action dans la magie, alors se produit, pour cette connaissance cérébrale, un résultat impossible à atteindre par elle-même. C'est pourquoi elle persiste à le contester; car un fait de ce genre n'est compréhensible que métaphysiquement; physiquement, il constitue une impossibilité. En conséquence, la clairvoyance est d'autre part une confirmation de la

⁴⁰ Voir mon livre *Sur la volonté dans la nature*, rubrique « Magnétisme animal et magie ».

doctrine kantienne sur l'idéalité de l'espace, du temps et de la causalité; la magie, elle, une confirmation de la mienne sur l'unique réalité de la *volonté*, noyau de toutes choses. Ceci confirme une fois de plus l'adage de Bacon, à savoir que la magie est la métaphysique pratique.

Rappelons-nous maintenant une fois de plus les explications antérieures et l'hypothèse physiologique en vertu de laquelle toutes les intuitions effectuées par l'organe du rêve se distinguent de la perception ordinaire qui fonde l'état de veille. Voici en quoi celle-ci et celle-là diffèrent. Dans la perception, le cerveau est excité du dehors par une action physique sur les sens, ce qui lui fournit en même temps les données d'après lesquelles, grâce à l'emploi de ses fonctions, - causalité, temps et espace -, il réalise l'intuition empirique. Dans l'intuition par l'organe du rêve, au contraire, l'excitation vient de l'intérieur de l'organisme et se transmet du système nerveux plastique au cerveau, qui est incité à une intuition tout à fait semblable à la première. Il faut cependant admettre, l'incitation venant ici du côté opposé, c'est-à-dire s'effectuant aussi en une direction opposée, que les vibrations ou les mouvements internes des fibres cérébrales ont lieu dans une direction inverse et ne s'étendent que finalement aux nerfs sensoriels, qui sont par conséquent ici la dernière chose mise en activité, tandis que, dans l'intuition ordinaire, ils sont les premiers incités. Si maintenant, comme on l'admet pour les rêves perceptibles, les visions prophétiques et les apparitions d'esprits, une intuition de cette espèce doit néanmoins se rapporter à une chose vraiment extérieure, existant empiriquement, tout à fait indépendante du sujet, reconnue en conséquence par elle, cette chose doit être entrée en communication quelconque avec l'*intérieur* de l'organisme, duquel l'intuition est provoquée. Mais une telle intuition ne se laisse nullement démontrer empiriquement; comme elle ne doit pas être, on le suppose, une intuition d'espace venant du dehors, elle n'est pas même imaginable empiriquement, c'est-à-dire physiquement. Si néanmoins elle a lieu, cela ne peut s'entendre qu'au point de vue métaphysique, et elle doit en conséquence être pensée comme indépendante du phénomène et de toutes ses lois, dans la chose en soi. Celle-ci, en effet, en sa qualité d'essence intime des choses, constitue partout le fond du phénomène de ces dernières, qui suivent leur route et sont ensuite perceptibles dans le phénomène. Or, c'est une intuition de ce genre que l'on entend sous le nom d'action magique.

Si l'on demande quelle est la voie de l'action magique telle qu'elle nous est donnée dans la cure sympathique comme sous l'influence du magnétiseur éloigné, je répondrai : c'est la voie que parcourt l'insecte qui meurt à cette place et qui surgit de nouveau en pleine vie de chaque œuf qui a bravé l'hiver; c'est la voie par laquelle, dans une population donnée,

après une augmentation considérable des décès, les naissances s'accroissent; c'est la voie qui ne s'achemine pas, aux lisières de la causalité, à travers le temps et l'espace; c'est la voie par la chose en soi.

Or, nous savons par ma philosophie que cette chose en soi, c'est-à-dire aussi l'essence intime de l'homme, est sa *volonté*, et que l'organisme entier d'un chacun, tel qu'il se représente empiriquement, est simplement l'objectivation de celle-là, en un mot son image naissant dans le cerveau. La volonté comme chose en soi réside toutefois en dehors du *principium individuationis* (temps et espace), qui *différencie* les individus; les bornes que celui-ci crée n'existent donc pas pour elle. Ceci explique, autant que nous pouvons embrasser ce terrain, la possibilité d'une action directe des individus les uns sur les autres, indépendamment de leur rapprochement ou de leur éloignement dans l'espace; cette action se manifeste en fait dans quelques-unes des neuf espèces d'intuition éveillée par l'organe du rêve, énumérées plus haut, et plus souvent dans l'intuition endormie; et ceci explique également, par cette communication directe fondée dans l'essence en soi des choses, la possibilité du rêve perceptible, de la prise de conscience de l'entourage direct dans le somnambulisme, et enfin de la clairvoyance. La volonté de l'un, qui n'est entravée par aucune borne d'individualisation, agit donc directement et *in distans* sur la volonté de l'autre, et elle a en même temps agi sur son organisme, qui n'est que sa volonté considérée au point de vue intuitif de l'espace. Si maintenant une telle action, atteignant par cette voie l'intérieur de l'organisme, s'étend jusqu'au directeur et président de celui-ci, le système ganglionnaire, puis se transmet, par l'interruption de l'isolation, jusqu'au cerveau, elle ne peut jamais être élaborée par ce dernier que cérébralement, c'est-à-dire qu'elle amènera des intuitions absolument semblables à celles qui naissent de l'excitation extérieure des sens, soit des images dans l'espace d'après les trois dimensions de celui-ci, avec mouvement dans le temps, conformément à la loi de causalité, etc. : car les unes comme les autres sont des produits de la fonction cérébrale intuitive, et le cerveau ne peut jamais parler que son propre langage. En attendant, une action de cette espèce portera toujours le caractère, l'empreinte de son origine, c'est-à-dire de ce qui l'a produite, et imprimera en conséquence cette dernière à la forme que, après un si long détour, elle évoque dans le cerveau, si différente que son essence en soi puisse être de celle-ci. Qu'un mourant, par exemple, agisse par une forte inspiration ou par une intention volontaire quelconque sur un être éloigné, la forme de celui-ci, si l'action est très énergique, se représentera dans le cerveau de l'autre, c'est-à-dire lui apparaîtra absolument comme un corps dans la réalité. Mais une telle action, s'effectuant par l'intérieur de l'organisme, aura lieu plus facilement sur un cerveau étranger endormi qu'éveillé; dans le premier cas, en effet, les

fibres de celui-ci n'ont pas de mouvement, et, dans le second, elles en ont un opposé à celui qu'elles doivent avoir. Aussi une action plus faible de l'espèce dont il s'agit pourra-t-elle se manifester seulement dans le sommeil, en provoquant les rêves; dans la veille, elle provoquera des pensées, des impressions et de l'inquiétude; mais tout cela conformément à son origine et portant son empreinte. Elle peut donc, par exemple, rechercher, amener un instinct ou trait inexplicable, mais irrésistible, celui d'où elle est partie; et de même, au rebours, celui qui veut venir, par le désir de ne pas le voir ni de le chasser du seuil de la maison, même si on l'a appelé et si on lui a donné rendez-vous (*experto crede Ruperto*). Sur cette action, dont la base est l'identité de la chose en soi dans tous les phénomènes, repose aussi la contagiosité constatée des visions, de la seconde vue et de l'apparition des esprits, qui produit une action semblable, dans le résultat, à celle qu'un objet corporel exerce en même temps sur les sens de plusieurs individus; ceux-ci aussi font voir simultanément à plusieurs personnes ce qui ensuite se constitue tout à fait objectivement.

Sur la même action directe repose aussi la communication immédiate des pensées, qui a été souvent remarquée. Elle est si certaine, que je conseille à celui qui doit garder un secret important et dangereux, de ne jamais parler à celui qui ne doit pas le savoir de l'affaire à laquelle il se rapporte; il lui faudrait en effet avoir inévitablement dans l'idée, pendant ce temps, l'état entier des choses, ce qui peut faire voir clair soudainement à l'autre; car il y a un genre de communication contre lequel ne protègent ni le silence ni la dissimulation. Goethe raconte, dans ses notes du *Divan-oriental-occidental*, rubrique « Échange de fleurs », que deux couples d'amants, en promenade, se proposèrent des charades. « Très vite non seulement chacune est devinée - dès qu'elle tombe des lèvres de celui qui l'énonce; mais, à la fin, le mot que l'un a dans l'esprit, et qu'il veut manger en énigme, est découvert et exprimé par l'autre, grâce à la plus directe divination. » Ma belle hôtesse, à Milan, il y a de longues années, me demanda un soir, à table, dans une conversation très animée, le chiffre des trois numéros qu'elle avait choisis comme terne à la loterie. De but en blanc j'indiquai exactement le premier et le deuxième, puis, étonné de sa joie, réveillé en quelque sorte et réfléchissant soudain, faussement le troisième. Le degré extrême d'une action de ce genre se trouve, on le sait, chez les somnambules très clairvoyantes, qui décrivent exactement à ceux qui les interrogent leur patrie éloignée, leur habitation dans la région même, ou les contrées lointaines qu'ils ont parcourues. La chose en soi est la même dans tous les êtres, et l'état de clairvoyance permet à celui qui s'y trouve de penser avec mon cerveau, au lieu de penser avec le sien, qui dort profondément.

Comme il est certain pour nous, d'autre part, que la *volonté*, en tant que chose en soi, n'est ni détruite ni anéantie par la mort, on ne peut précisément nier *a priori* la possibilité qu'une action magique de l'espèce décrite ne puisse provenir aussi d'un être déjà mort. Mais une telle possibilité ne peut pas davantage être admise nettement et affirmée positivement; quoique acceptable en général, elle offre cependant, considérée de près, de grandes difficultés que je vais exposer brièvement.

Puisque nous devons nous représenter l'essence intérieure de l'homme, restée intacte dans la mort, comme existant hors du temps et de l'espace, une action de celle-ci sur nous autres vivants ne pourrait exister qu'à l'aide de très nombreux intermédiaires qui seraient tous de notre côté; de sorte qu'il serait facile de déterminer quelle serait en cela la part réelle du mort. Une telle action n'aurait pas à entrer tout d'abord, en effet, dans les formes d'intuition du sujet qui la perçoit, c'est-à-dire à se présenter sous le rapport de l'espace et du temps et agissant matériellement d'après la loi causale, elle devrait en outre entrer dans l'enchaînement de son penser abstrait, car autrement il ignorerait ce qu'il doit en faire; celui qui lui apparaît ne veut pas seulement être vu, mais aussi être compris jusqu'à un certain point dans ses idées et les actions répondant à celles-ci; en conséquence, ce dernier aurait encore à s'adapter et à s'attacher aux idées et aux préjugés limités du sujet concernant l'ensemble des choses et du monde. Il y a plus encore. Non seulement, en vertu de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, les esprits sont vus par l'organe du rêve et par suite d'une action parvenant du dedans au cerveau, au lieu de l'action ordinaire du dehors par les sens; mais Justinus Kerner lui-même, qui affirme énergiquement la réalité objective des apparitions, dit la même chose, quand il répète que les esprits sont vus « non avec l'œil corporel, mais avec l'œil immatériel ». En conséquence, quoique accomplies par une action intérieure, issue de l'essence en soi des choses, c'est-à-dire magique, sur l'organisme, qui se transmet par le système ganglionnaire jusqu'au cerveau, les apparitions sont envisagées à la façon des objets agissant sur nous du dehors à l'aide de la lumière, de l'air, du son et de l'odeur. Quelle transformation l'action admise d'un mort n'aurait-elle pas à subir dans une telle transition, dans un si complet métaschématisme! Et comment peut-on admettre, dans cet état de choses et après tous ces détours, la possibilité d'un dialogue réel, avec questions et réponses, comme on l'enregistre si fréquemment?

Remarquons encore à ce propos que le ridicule, qui, aussi bien, d'autre part, que l'épouvante, s'attache plus ou moins à toute affirmation d'une apparition, et qui fait limiter à la raconter, a la cause suivante: c'est que le narrateur en parle comme d'une perception par les sens externes, qui sûrement n'a pas eu lieu, déjà parce qu'un esprit devrait toujours être vu

et entendu de la même façon par tous les assistants; mais distinguer de la simple fantaisie une perception externe seulement apparente, née d'une action interne, ce n'est pas l'affaire de tous.

Telles seraient donc, si l'on admettait la véritable apparition d'un esprit, les difficultés que rencontrerait le sujet qui la perçoit. Il y en a d'autres concernant le mort qui est censé agir. Conformément à ma doctrine, la *volonté* seule a une entité métaphysique qui la rend indestructible par la mort; l'intellect, par contre, comme fonction d'un organe corporel, est purement physique et périt avec celui-ci. Aussi la façon dont un mort pourrait avoir encore connaissance des vivants, pour agir sur eux conformément à elle, est-elle très problématique. La façon de cette action même ne l'est pas moins, puisque ce mort a perdu, avec sa corporisation, tous les moyens ordinaires, c'est-à-dire physiques, d'action sur d'autres aussi bien que sur le monde corporel. Si nous voulions néanmoins concéder quelque vérité aux faits racontés et affirmés de tant de différents côtés, qui témoignent incontestablement d'une action objective des morts, nous devrions nous les expliquer ainsi : en ces cas-là, la volonté du mort continuerait à être dirigée passionnément vers les contingences terrestres, et, privée désormais de tout moyen physique d'agir sur elles, recourrait désormais à la puissance *magique* qu'elle possède dans sa nature originelle, c'est-à-dire métaphysique, par conséquent dans la mort aussi bien que dans la vie; cette puissance, je l'ai étudiée plus haut, et j'ai exposé longuement mes idées à son sujet dans *La volonté dans la nature*, rubrique « Magnétisme animal et magie ». C'est seulement avec son aide que la volonté pourrait donc continuer à faire ce qu'elle a pu faire aussi dans la vie, notamment à exercer une réelle *actio in distans*, sans assistance corporelle, et à agir en conséquence directement sur d'autres, sans intermédiaire physique, en affectant leur organisme de telle sorte que dans leur cerveau doivent se présenter intuitivement des figures que celui-ci ne produit, autrement, que par suite d'une action externe sur les sens. De plus, comme cette action n'apparaît exécutable qu'en tant que magique, c'est-à-dire par l'essence intime des choses, qui est identique en tout, et aussi par la *natura naturans*, nous pourrions, si cela seul permettait de sauver l'honneur de rapporteurs honorables, hasarder encore ce pas scabreux : nous ne la limiterions pas aux organismes humains, et l'attribuerions aussi, comme chose nullement impossible, aux corps privés de vie, c'est-à-dire inorganiques, qui conséquemment pourraient être mis en mouvement par elle; nous échapperions ainsi à la nécessité de taxer de mensonge certaines histoires hautement confirmées, telle que celle du conseiller aulique Hahn dans la *Voyante de Prévorst*, parce que celle-ci, loin d'être isolée, a de nombreux pendants dans les écrits anciens et même dans les relations modernes. La chose confine d'ailleurs ici à

l'absurde; car même l'action magique, en tant qu'elle est confirmée par le magnétisme animal, c'est-à-dire légitimement, n'offre jusqu'à présent qu'une *seule* analogie faible et, de plus, douteuse d'une telle action : le fait affirmé dans le *Rapport sur la vie léthargique d'Augustine K..., de Dresde, 1843*, pages 115 et 318, à savoir que cette somnambule est parvenue différentes fois, par sa seule volonté, sans l'aide de ses mains, à faire dévier l'aiguille aimantée.

La manière de voir exposée ici sur le problème en question explique tout d'abord pourquoi, si nous voulons admettre comme possible une action réelle des morts sur le monde des vivants, celle-ci ne pourrait avoir lieu qu'avec une excessive rareté et d'une façon tout à fait exceptionnelle : car sa possibilité serait subordonnée à toutes les conditions indiquées, qui ne se rencontrent pas facilement à la fois. D'autre part, si nous ne déclarons pas purement objectifs de simples *aegri somnia*, les faits racontés dans la *Voyante de Prévost* et les autres écrits analogues de Justinus Kemer, en leur qualité d'histoires de spectres imprimées les plus développées et les plus dignes de foi; si, au lieu de nous contenter de l'hypothèse d'une seconde vue rétrospective, à la *dumb show* de laquelle la voyante aurait ajouté d'elle-même le dialogue, nous voulons au contraire que les morts y exercent une véritable action, l'ordre cosmique si abominablement absurde, si ignoblement stupide qui résulterait des allégations et de la conduite de ces esprits, ne gagnerait par là aucune base objectivement réelle; il faudrait le mettre tout bonnement au compte de l'activité intuitive et pensante de la très ignorante voyante, complètement enfermée dans la foi de son catéchisme, activité qui, quoique impulsée par une action en dehors de la nature, reste toutefois nécessairement fidèle à elle-même.

En tout cas, une apparition d'esprit n'est avant tout et directement qu'une vision dans le cerveau du voyant. Qu'un mourant puisse la provoquer du dehors, c'est ce que l'expérience a souvent démontré. Qu'un vivant puisse faire de même, plusieurs cas sérieusement attestés le témoignent également. Il s'agit seulement de savoir si la chose est possible à un mort.

On pourrait enfin avancer encore, en expliquant les apparitions, que la différence entre celui qui a vécu autrefois et celui qui vit maintenant n'est nullement absolue, et apparaît chez tous deux comme la même volonté de vivre. Aussi un vivant, revenant en arrière, pourrait présenter des réminiscences qui passeraient pour les communications d'un mort.

Ai-je réussi, par toutes ces considérations, à jeter même une faible lumière sur un sujet très important et très intéressant, à propos duquel,

depuis des milliers d'années, deux partis se combattent, l'un affirmant sans se lasser : « Cela est! » tandis que l'autre riposte opiniâtrement : « Cela ne peut être! »? Si c'est mon cas, j'ai obtenu tout ce que je pouvais me promettre ici et que le lecteur était raisonnablement en droit d'attendre.

SUR LE BRUIT ET LE VACARME

Kant a écrit un traité sur les *Forces vivantes*. Moi, je voudrais écrire sur elles une nénie et un thrène. C'est que leurs manifestations si abondantes, bruits de tout genre, coups de marteau, de bélier, ont été le tourment quotidien de ma vie. Sans doute, il y a des gens, et beaucoup, qu'un tel aveu fera sourire. Ces gens-là sont indifférents au bruit ; mais ils sont indifférents en même temps aux raisons, aux idées, à la poésie et aux œuvres d'art, bref, aux impressions intellectuelles de tout genre ; c'est le résultat de la nature coriace et de la texture épaisse de leur masse cérébrale. Au contraire, je trouve dans les biographies ou les assertions personnelles de presque tous les grands écrivains, par exemple Kant, Goethe, Lichtenberg, Jean-Paul, des plaintes relatives au tourment que le bruit cause aux hommes qui pensent ; et si elles ne se rencontrent pas chez tous, c'est uniquement parce que le contexte n'en a pas fourni l'occasion. Je m'explique la chose ainsi : de même qu'un gros diamant, brisé en morceaux, n'égale plus en valeur qu'un nombre semblable de petits, ou qu'une armée dispersée, c'est-à-dire divisée en petits paquets, est réduite à l'impuissance, ainsi un grand esprit, dès qu'il est interrompu, troublé, distrait, détourné de sa voie, ne peut désormais rien de plus qu'un esprit ordinaire. La condition de sa supériorité, en effet, c'est qu'il concentre toutes ses forces, comme un miroir concave tous ses rayons, sur *un seul* point et un seul objet ; et c'est précisément à quoi met obstacle l'interruption causée par le bruit. Voilà pourquoi les esprits éminents ont toujours eu horreur des distractions, des interruptions, des écarts de leur voie occasionnés avant tout par le bruit ; tandis que les autres ne s'en inquiètent pas particulièrement. La plus raisonnable et la plus intelligente de toutes les nations européennes a même qualifié de onzième commandement la règle : *Never interrupt* — « tu n'interrompras jamais ». Or, le bruit est la plus impertinente de toutes les interruptions, puisqu'il va jusqu'à rompre même nos propres pensées. Mais là où il n'y a rien à rompre, on ne le ressentira pas d'une manière spéciale. Parfois un vacarme modéré et continu me trouble et me tourmente un moment, avant que je m'en rende nettement compte ; j'éprouve un alourdissement constant de ma pensée, je sens comme une entrave à mes pieds, jusqu'à ce que je sache exactement ce dont il s'agit.

Maintenant, passant du genre à l'espèce, je dénoncerai, comme le plus irresponsable et le plus scandaleux de tous les bruits, les coups de fouet vraiment infernaux qui retentissent dans les rues des villes, et enlèvent à la vie toute tranquillité et toute spiritualité. Rien ne me donne, autant que la permission dont ils jouissent, une idée complète de la stupidité et de l'irréflexion des hommes. Ce claquement soudain et aigu, qui paralyse

le cerveau, déconcerte la raison et tue la pensée, doit causer une sensation douloureuse à tous ceux qui ont dans la tête seulement la moindre chose qui ressemble un peu à une pensée ; il doit troubler chaque fois des centaines de gens dans leur activité intellectuelle, de quelque infime sorte elle puisse être ; mais il traverse les méditations du penseur aussi douloureusement que le glaive du bourreau sépare la tête du tronc. Nul son ne pénètre aussi incisivement dans le cerveau, que le maudit claquement en question ; on y sent littéralement entrer le bout du fouet, et l'effet sur le cerveau est le même que l'attouchement sur la *mimosa pudica* : il n'est pas moins durable. En dépit de tout le respect dû à la sacro-sainte utilité, je ne vois pas comment un drôle qui charrie du sable ou du fumier doive obtenir par là même le privilège d'étouffer en germe dans des dizaines de milliers de têtes successives, pendant une demi-heure que dure sa tournée, chaque idée peut-être en train de naître. Les coups de marteau, les aboiements des chiens et les cris d'enfants sont épouvantables ; mais le véritable meurtrier de la pensée est le claquement du fouet. Son rôle est d'anéantir chaque bon moment de réflexion que tout être humain peut avoir par hasard çà et là. Si, pour exciter les bêtes de trait, il n'existait pas d'autre moyen que ce bruit, le plus abominable de tous, il serait excusable. Mais tout au contraire : ce maudit claquement de fouet, loin d'être nécessaire, ne sert à rien. L'action psychique sur les chevaux tentée par son aide s'émousse et cesse par suite de l'habitude qu'amène l'abus incessant de la chose ; ils n'accélèrent nullement le pas en conséquence, comme on le voit avant tout par les fiacres vides cherchant des clients, qui s'avancent le plus lentement du monde, et dont les cochers ne cessent de faire claquer leur fouet ; la plus légère impression de celui-ci sur l'animal produirait plus d'effet. Admettons cependant qu'il soit absolument indispensable de rappeler constamment aux chevaux, par le coup de fouet, la présence de ce dernier : en ce cas, un bruit cent fois plus faible suffirait. Car les animaux, on le sait, sont attentifs aux signes les plus légers, à peine perceptibles, qu'il s'agisse de l'ouïe ou de la vue ; les chiens dressés et les serins en offrent des exemples étonnants. L'affaire se présente comme une pure méchanceté, comme une franche insulte de la partie de la société travaillant avec les bras à l'égard de celle qui travaille avec la tête. Qu'une telle infamie soit soufferte dans les villes, c'est une grande barbarie et une injustice ; d'autant plus qu'il serait très facile d'y remédier en munissant, par ordre de la police, le bout de chaque fouet d'un nœud. Il n'est pas mauvais qu'on attire l'attention des prolétaires sur le travail cérébral des classes plus élevées ; car ils ont la crainte démesurée de tout travail cérébral.

Et que maintenant un drôle qui, avec des chevaux de poste haut-le-pied ou sur un roussin dételé, parcourant les rues étroites d'une ville

populeuse, ne cesse de faire claquer de toutes ses forces son fouet long d'une toise, qu'un pareil drôle, dis-je, ne mérite pas d'être remis à terre sur-le-champ pour recevoir cinq bons coups de bâton solidement assénés, c'est ce que ne parviendront pas à me persuader tous les philanthropes du monde, en y ajoutant les assemblées législatives qui veulent abolir, pour de bonnes raisons, tous les châtimens corporels. Mais on peut voir quelque chose de plus fort encore que cela : c'est un garçon d'écurie qui, seul et sans cheval, allant par les rues, ne cesse de faire retentir son fouet : tant, par suite d'une tolérance irresponsable, ces claquements de fouet sont devenus une habitude pour cet homme ! Avec la tendresse universelle professée pour le corps et pour toutes ses satisfactions, l'esprit qui pense doit-il être la seule chose qui n'obtienne jamais le moindre égard ni protection, ni, à plus forte raison, respect ? Charretiers, portefaix, commissionnaires, etc., sont les bêtes de somme de la société humaine ; il faut les traiter avec humanité, justice, équité, égards, prévoyance ; mais il ne doit pas leur être permis de se mettre, par un vacarme méchamment voulu, en travers des efforts les plus hauts de la race humaine. Je serais curieux de savoir combien de grandes et belles pensées ces coups de fouet ont déjà tuées dans le monde. Si j'en avais le pouvoir, je voudrais faire naître dans la tête des charretiers un *nexus idearum* inséparable entre les coups de fouet et les coups de bâton.

Nous voulons espérer que les nations plus intelligentes et de sens plus délicats prendront en ceci aussi l'initiative, et que, entraînés par l'exemple, les Allemands suivront⁴¹. En attendant, Thomas Hood s'exprime ainsi à leur sujet : « *For a musical people, they are the most noisy I ever met with* » (Pour un peuple musical, ils sont le plus bruyant que j'aie jamais rencontré)⁴². Cela ne provient pas de ce qu'ils soient plus enclins au bruit que d'autres ; la cause en est l'apathie, résultant de la bêtise, de ceux qui doivent les entendre, et que cela ne trouble ni dans leurs pensées ni dans leurs lectures, parce qu'ils ne pensent pas et fument seulement, ce qui est le succédané de leur réflexion. La tolérance universelle envers le bruit inutile, par exemple envers la façon si impolie et si grossière de pousser les portes, est un signe direct de la vulgarité universelle et du vide d'idées des cerveaux. En Allemagne, les choses semblent arrangées à dessein de façon que le bruit empêche tout le

⁴¹ D'après une circulaire de la Société protectrice des animaux de Munich, en date du mois de décembre 1858, les coups de fouet inutiles sont interdits de la façon la plus sévère.

⁴² Le célèbre poète humoristique anglais (1799-1815), qu'a immortalisé sa *Chanson de la chemise* (*The Song of the Shirt*), pièce où retentissait à travers l'Angleterre décimée par la famine, un cri de compassion qu'on entendra toujours. C'est dans le récit de son voyage en Allemagne, *Up the Rhine*, que se trouve l'appréciation soulignée par Schopenhauer. (*Le trad.*).

monde d'avoir sa tête. Qu'on songe, par exemple, aux sons inutiles du tambour.

Pour finir, en ce qui concerne la littérature du sujet traité dans ce chapitre, je n'ai qu'une œuvre à recommander, mais une belle œuvre, — une épître en tercets intitulée *De'romori, à Messer Luca Martini*, due à la plume du célèbre peintre Bronzino. Le tourment que font éprouver les bruits multiples d'une ville italienne y est décrit longuement, d'une manière tragi-comique, et avec beaucoup d'humour. On trouve cette épître dans les *Opere burlesche del Berni, Aretino ed altri* (t. II, p. 258), ouvrage soi-disant imprimé à Utrecht, en 1771⁴³.

⁴³ Voici quelques extraits de cette pièce curieuse et rare; il convient d'ajouter que la victime de tous ces bruits est au lit, malade.

... E perché m'intendiate, i' ho dal lato
Sinistro la cucina del Cappello,
Cioè d'uno spécial, così chiamato :
Ch'ogni mattina a nov'ore in su quello,
Che stanco dall'ardore, e dall' affanno.
Mi goderei con pace un sonnerello :
Ei pesta, e trita, i' non so che mal anno
Ei si tempesti, che sei quarti d'ora ;
Ogni mattina mi fa questo danno...
Al dirimpetto ho corti calzolai,
Che cantan sempre, corno se' di dire,
Diletto, nè piacer non hebbi mai...
S'io volessi contarvi, starei fresco,
Il s'omor do' fanciulli ; ondo tal volta
Per dolormene ad altri, à me rinresco...
Cresce allora il dolor, cresce la pena,
Non pur pel mal, ma po' i folli romori
Diche questa Cittàquà oltre è piena ..
T non n potrei dir. quinti tormenti
Mi danno i cani : e' u questa vicinama
Se nacozta ogoi sera più di venti...

Le Bronzino auteur de ce *capitolo* est Angiolo, l'éminent peintre d'histoire et portraitiste (1502-1572), qu'il ne faut pas confondre avec son neveu Alessandro et son petit-neveu Christofano, beaucoup moins célèbres que lui. Les *Opere burlesche*, édition de 1771, sont la réimpression de l'édition très rare de 1548-1555. Elles portent cette mention : *Appresso Jacobo Broedelet, in Usecht (sic) al Reno*, mais ont été en réalité imprimées à Venise, 3 vol., p. in-8°. C'est un recueil des plus importants et des plus caractéristiques pour la connaissance de la vie intime italienne du XVI^e siècle. (*Le trad.*)

ALLÉGORIES, PARABOLES ET FABLES

On peut faire servir le miroir concave à diverses comparaisons. On peut le comparer, par exemple, comme on l'a vu plus haut, au génie, en ce que celui-ci aussi concentre sa force en *un seul* endroit, pour projeter du dehors, comme ce miroir, une image décevante mais embellie des choses, ou emmagasiner de la lumière et de la chaleur en vue d'effets étonnants. L'élégant polymathe, au contraire, ressemble au miroir convexe divergent, qui laisse voir, un peu au-dessous de sa surface, tous les objets à la fois, plus une image rapetissée du soleil, et présente ces objets à chacun dans toutes les directions ; tandis que le miroir concave, lui, n'agit que dans une seule, et réclame du spectateur une position déterminée.

En second lieu, toute véritable œuvre d'art peut se comparer aussi au miroir concave, car ce qu'elle communique en réalité, ce n'est pas son propre « moi » palpable, son contenu empirique ; c'est ce qui est en dehors d'elle, qu'on ne peut saisir avec les mains, qui est plutôt le fruit unique de l'imagination, en un mot l'esprit véritable, mais difficilement accessible, de la chose. On peut voir à ce sujet les *Suppléments au Monde comme volonté et comme représentation* livre III. chap. XXXIV.

Enfin un amoureux transi et sans espoir peut encore comparer épigrammatiquement sa belle inhumaine au miroir concave, qui, comme celle-ci, brille, enflamme et dévore, mais reste en même temps froid lui-même.

La Suisse ressemble à un génie : belle et sublime, mais peu propre à porter des fruits nourrissants. Par contre, la Poméranie et la Marche du Holstein sont excessivement fertiles, mais plates et ennuyeuses, comme l'utile philistin.

J'étais devant un trou ouvert par un pied maladroit dans un champ de blé mûrissant. Je vis entre les innombrables tiges toutes semblables les unes aux autres, toutes droites, chargées de leur lourd faix d'épis, une multiplicité de fleurs bleues, rouges et violettes, qui, dans leur simplicité naturelle, avec leurs feuilles, offraient un très bel aspect. Seulement, pensai-je, elles sont inutiles, stériles, en réalité seulement de la mauvaise herbe que l'on ne tolère ici que parce qu'on ne peut s'en débarrasser. Et pourtant elles seules donnent de la beauté et du charme à ce qui est sous

mes yeux. Leur rôle est donc le même, sous tout rapport, que celui joué par la poésie et les beaux-arts dans la sérieuse, utile et féconde vie civile. Aussi peut-on les regarder comme le symbole de ceux-là.

Il y a vraiment sur la terre de très beaux paysages; mais les figures qui les peuplent sont toujours mauvaises ; aussi ne doit-on pas s'arrêter auprès d'elles.

Une ville qui offre des ornements d'architecture, — monuments, obélisques, fontaines décoratives, etc., — et en même temps le misérable pavé qu'on trouve habituellement en Allemagne, ressemble à une femme parée de bijoux et de joyaux, mais revêtue d'une robe sale et effilochée. Voulez-vous embellir vos villes, comme les villes italiennes? commencez alors par les paver à la façon de celles-ci. Et je le dis en passant, n'élevez pas des statues sur des piédestaux de la hauteur d'une maison, mais en cela aussi faites comme les Italiens.

Comme symbole d'effronterie et d'impertinence, il faudrait prendre la mouche. Tandis que tous les animaux, en effet, craignent l'homme au-dessus de tout et le fuient déjà de loin, la mouche, elle, se pose sur son nez.

Deux Chinois, en Europe, étaient pour la première fois au théâtre. L'un s'occupait à saisir le jeu de la machinerie, et il y parvint; l'autre cherchait à deviner le sens de la pièce, malgré son ignorance de la langue. L'astronome ressemble au premier, le philosophe au second.

J'étais devant une cuve hydrargo-pneumatique, et, une cuiller en fer, j'y puisais quelques gouttes que je jetais en l'air et rattrapais avec la cuiller; si j'échouais, les gouttes retombaient dans la cuve, et rien ne s'en perdait, sinon leur forme momentanée ; aussi réussite ou échec me laissaient-ils assez indifférent. - C'est ainsi que la *natura naturans*, ou l'essence intime de toutes choses, se comporte par égard à la vie et à la mort des individus.

La sagesse qui, chez un homme, est seulement théorique et ne devient pas pratique, ressemble à la rose pleine dont la couleur et le parfum délectent les autres, mais qui s'effeuille sans avoir porté de fruits.

Pas de rose sans épines. Mais maintes épines sans rose.

Le chien est, à juste titre, le symbole de la fidélité; parmi les plantes, ce devrait être le sapin. Lui seul, en effet, tient bon avec nous, que la saison soit belle ou mauvaise, et ne nous abandonne pas en même temps que le soleil nous retire sa faveur, comme font tous les autres arbres, plantes, insectes et oiseaux, pour reparaître quand le ciel nous rit de nouveau.

Derrière un pommier épanoui dans toute la splendeur de sa floraison, un sapin droit dressait son sommet pointu sombre. Le pommier lui dit : « Vois les milliers de belles fleurs joyeuses qui me couvrent! Tandis que toi, qu'as-tu à leur opposer? des aiguilles vert foncé. — Très juste! répondit le sapin. Seulement, en hiver, tu perds ton feuillage, et, moi, je reste le même que maintenant ».

Un jour que je botanisais sous un chêne, je trouvai parmi les autres herbes une plante de même grandeur qu'elles, de couleur sombre, à feuilles rentrées et à tige droite raide. Au moment où je la touchai, elle me dit d'une voix assurée : « Laisse-moi! Je ne suis pas une herbe pour ton herbier, comme ces autres auxquelles la nature a destiné une existence d'une année. Ma vie se compte par milliers d'années : je suis un petit chêne ». C'est ainsi que celui dont l'action doit s'étendre dans de longs siècles, apparaît, enfant, adolescent, même homme, et, d'une façon générale, vivant, semblable aux autres et comme eux insignifiant. Mais laissez seulement venir le temps et avec lui les connaisseurs : il ne mourra pas tout entier comme les autres !

Je trouvai une fleur des champs, j'admira sa beauté, la perfection de toutes ses parties, et m'écriai : « Mais tout cela, chez elle et chez des millions de ses semblables, resplendit et meurt, sans être regardé par personne, souvent même sans être vu par un seul œil! — Fou! répondit-

elle, penses-tu que je fleuris pour être vue? Je fleuris pour moi, et non pour les autres, je fleuris parce que cela me plaît ; je fleuris et j'existe, et en cela consistent ma joie et mon bonheur ».

Au temps où la surface terrestre était encore une écorce de granit uniforme et plane, absolument impropre à l'apparition d'aucun être vivant, un matin le Soleil se leva. La messagère des dieux, Iris, accourue d'un vol rapide, sur l'ordre de Junon, cria en passant au Soleil : « Pourquoi prends-tu la peine de te lever? Il n'y a pas là d'œil pour t'apercevoir, et de colonne de Memnon pour résonner. — Oui, mais je suis le Soleil, répondit celui-ci, et c'est pour cela que je me lève ; me verra qui pourra! »

Une belle oasis verdoyante regardait autour d'elle et n'apercevait autre chose que le désert; c'est en vain qu'elle cherchait à rencontrer sa semblable. Alors elle poussa des plaintes : « Malheureuse oasis isolée que je suis ! Je dois rester seule, nulle part je n'aperçois ma semblable ! Nulle part même un œil pour me voir et prendre plaisir à mes prairies, à mes sources, à mes palmiers et à mes arbrisseaux ! Rien autour de moi que le triste désert sablonneux, rocheux, sans vie ! A quoi me servent, dans cet abandon, tous mes avantages, mes beautés et mes richesses? »

Alors le Père Désert tout chenu lui dit : « Mon enfant, s'il en était autrement, si, au lieu d'être le désert triste, et aride, j'étais florissant, vert et animé, tu ne serais pas une oasis, un coin favorisé dont le voyageur, encore de loin, raconte les merveilles ; tu serais simplement une petite partie de moi, insignifiante et qu'on ne remarquerait pas. Supporte donc en patience ce qui est la condition de ta distinction et de ta gloire ».

Celui qui monte en ballon ne voit pas qu'il s'élève, mais voit au contraire la terre s'abaisser toujours plus profondément. Qu'est-ce que cela? Un mystère que comprennent seuls ceux qui y consentent.

L'appréciation de la grandeur intellectuelle d'un homme est en soi opposée à celle de la grandeur physique : celle-ci est rapetissée par la distance, celle-là accrue.

Comme la tendre rosée insufflée sur les prunes bleues, la nature a imprimé à toutes les choses le vernis de la beauté. Peintres et poètes s'emploient avec ardeur à l'enlever, pour nous le présenter ensuite accumulé en vue de notre jouissance. Alors nous le dégustons avidement, même avant notre entrée dans la vie réelle. Mais quand, plus tard, nous entrons dans cette vie, il est naturel que nous voyions les choses privées de ce vernis de la beauté que la nature avait répandu sur elles; les artistes on effet l'ont complètement employé, et nous en avons joui par avance. Par ce motif, les choses nous apparaissent désormais en général peu satisfaisantes, dénuées de charme, et souvent même elles nous répugnent. Aussi vaudrait-il bien mieux leur laisser ce vernis, pour que nous le trouvions nous-mêmes ; il est vrai qu'en ce cas nous n'en jouirions pas a aussi fortes doses, accumulé et en une fois, sous forme de tableaux ou de poèmes ; mais nous verrions, en revanche, toutes choses sous ce jour gai et satisfaisant sous lequel, à présent, les voit de temps en temps seulement un homme de la nature, qui n'a pas ressenti par anticipation, grâce aux beaux-arts, les joies esthétiques et le charme de la vie.

La cathédrale de Mayence, si enveloppée par les maisons qui l'entourent ou qui s'appuient contre elle, que de nulle part on ne peut la voir en entier, est pour moi un symbole de toute grandeur et de toute beauté sur la terre : elles ne devraient exister que pour elles-mêmes, mais sont bientôt mises à mal par le besoin, qui s'impose de tous côtés, de s'appuyer, de s'arc-bouter contre elles, ce qui les recouvre et les gâte. Ce n'est pas là un fait étonnant, dans ce monde de la nécessité, à laquelle tous doivent sacrifier, et qui attire violemment tout à soi, pour en forger ses outils : sans même en excepter celui qui avait pu être créé seulement pendant son absence momentanée : le beau et le vrai cherché pour lui-même.

Ce qui commente et confirme particulièrement ceci, c'est l'examen des établissements grands ou petits, riches ou pauvres, consacrés, n'importe à quelle époque et dans quel pays, au maintien et à l'avancement du savoir humain et des efforts intellectuels qui ennoblissent notre race. Au bout de peu de temps, la dure nécessité bestiale se glisse hypocritement partout, sous prétexte de favoriser les buts poursuivis, en réalité pour mettre la main sur les émoluments qui leur sont attribués. C'est la source du charlatanisme tel qu'on le trouve fréquemment dans toutes les professions; si variées que soient ses formes, son essence est toujours la

même, et voici en quoi elle consiste : on ne se préoccupe pas de la chose même et l'on n'aspire qu'à son apparence, en vue de ses propres fins matérielles égoïstes.

Chaque héros est un Samson. Le fort succombe sous les ruses des faibles et de la masse. Finit-il par perdre patience, il les étouffe et s'étouffe lui-même; ou il est seulement un Gulliver parmi les Lilliputiens, dont la multitude excessive a finalement raison de lui.

Une mère avait donné les fables d'Ésope à lire à ses enfants, en vue de les former et de les affiner. Mais ils lui rendirent bien vite le livre, et l'aîné, d'une sagesse précoce, lui dit en même temps : « Ce n'est pas un livre pour nous; il est beaucoup trop enfantin et trop bête. Que des renards, des loups et des corbeaux puissent parler, c'est ce qu'on ne nous fera plus accroire. Voilà longtemps que nous sommes revenus de ces plaisanteries ». Qui ne reconnaît dans ces garçons de tant d'espérances les futurs rationalistes éclairés?

Par une froide journée d'hiver, une bande de porcs-épics se serrait étroitement les uns contre les autres, pour se protéger contre l'âpre température. Mais ils ressentirent bientôt une chaleur réciproque, et alors s'écartèrent. Quand un nouveau besoin de se réchauffer les eut encore rapprochés, le même désagrément se répéta ; ils se trouvèrent ballottés entre les deux maux, jusqu'à ce que, s'étant suffisamment écartés, ils se sentirent enfin plus à l'aise. C'est ainsi que le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur propre « moi », attire les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses manières d'être antipathiques et leurs défauts intolérables les repoussent bientôt en sens inverse. L'éloignement moyen qu'ils finissent par imaginer, et qui rend possible une réunion, c'est la politesse et les bonnes manières. A celui qui ne se tient pas assez loin, on crie en Angleterre : *keep your distance!* Celle-ci, il est vrai, ne satisfait qu'incomplètement le besoin de se réchauffer mutuellement, mais, en revanche, elle ne permet pas la piquêre des aiguillons. Quant à celui qui possède une dose de chaleur intérieure propre, il s'éloigne plutôt de la société, pour ne pas causer de désagréments, — ni en subir.

REMARQUES DE SCHOPENHAUER SUR LUI-MÊME⁴⁴

Sous mes mains, ou plutôt dans mon esprit, grandit une œuvre, une philosophie qui doit être à la fois une éthique et une métaphysique, deux choses qu'on a séparées jusqu'ici, aussi faussement que l'homme en âme et en corps. L'œuvre croît, se concrète peu à peu et lentement, comme l'enfant dans le sein de sa mère; je ne sais pas ce qui est né en premier ou en dernier lieu, absolument comme dans ce cas. Je découvre successivement un membre, un vaisseau, une partie, c'est-à-dire que j'écris sans me préoccuper comment cela s'arrangera avec l'ensemble ; car je sais que le tout a jailli d'une même source. C'est ainsi que naît un ensemble organique, et seul un tel ensemble peut *vivre*. Ceux qui s'imaginent qu'il suffit d'ourdir un fil et d'y rattacher une à une des mailles dans une succession bien ordonnée, pour obtenir, triomphe suprême! un bas, comme Fichte (la comparaison est de Jacobi), ceux-là se trompent.

Moi, qui suis assis ici et que mes amis connaissent, je ne comprends pas la naissance de mon œuvre, pas plus que la mère celle de l'enfant dans son sein. Je la constate et je dis, comme la mère : « Mes entrailles sont fécondes ». Mon esprit emprunte de la nourriture au monde par l'intelligence et les sens, et cette nourriture donne à l'œuvre un corps ; mais j'ignore comment et pourquoi cela a lieu chez moi et non chez les autres, dont la nourriture est la même.

Hasard, souverain de ce monde sensible ! accorde-moi vie et repos quelques années encore ! car j'aime mon œuvre comme la mère aime son enfant; quand elle sera mûre et venue au monde, alors exerce tes droits sur moi et fais-toi payer ton sursis. Mais si je succombe prématurément dans ce siècle de fer, oh ! puissent en ce cas ces débuts imparfaits, fruit de mes études, être donnés au monde tels qu'ils sont et pour ce qu'ils sont ! Peut-être se révélera un jour un esprit apparenté au mien, qui s'entendra à réunir les membres dispersés et à restaurer les antiques.

Goethe me racontait il n'y a pas longtemps qu'à la cour de la grande-duchesse Amélie, il avait fait représenter par les courtisans beaucoup de ses pièces récentes, sans qu'un seul connût autre chose que son propre rôle; la pièce, dans son ensemble, était inconnue de tous, et, lors de la

⁴⁴ Ces *Remarques* ne font pas partie des *Parerga*, et sont empruntées aux manuscrits posthumes du philosophe, publiés par Grisebach. (*Le trad.*)

représentation, nouvelle pour les interprètes eux-mêmes. Notre vie est-elle autre chose qu'une comédie semblable? Le philosophe est un personnage qui fait volontairement le figurant, pour pouvoir d'autant mieux porter son attention sur l'ensemble.

Mon penser en paroles, c'est-à-dire en *notions*, en un mot l'activité de la *raison* est pour ma philosophie simplement ce qu'est la technique pour le peintre, la peinture proprement dite, la *conditio sine qua non*. Mais le temps de l'activité vraiment philosophique, vraiment artistique, ce sont les moments où, avec l'intelligence et les sens, je contemple objectivement le monde. Ces moments n'ont rien de voulu, d'arbitraire, ils sont ce qui m'est donné, ce qui m'appartient en propre, ce qui fait de moi un philosophe; j'y saisis l'essence du monde, sans *savoir* en même temps que je la saisis; leur résultat ne passe souvent que longtemps après, et faiblement, du souvenir en notions, et est ainsi affermi d'une manière durable.

Les êtres humains se trouvent souvent tellement blessés par un seul mot, un air de figure, une contradiction, qu'ils ne les pardonnent jamais, et que leur amitié se change en inimitié : or, c'est ce que je n'ai jamais compris. Je dois, en effet, pour ma part, continuellement pardonner des grimaces, des paroles, des opinions, des contradictions de toute espèce qui me révoltent au plus profond de moi-même à un degré que ces gens-là ignorent absolument.

Toi, mon ami, n'oublie jamais que tu es un philosophe, créé par la nature pour cette unique destination, et pour nulle autre. Aussi ne suis jamais les sentiers des philistins, car, si tu voulais devenir l'un d'eux, tu ne le pourrais pas ; tu resterais même seulement un demi-philistin, une chose avortée.

Le philistin s'épanouit dans sa vie, il s'y trouve bien, il ne veut pas en sortir, et, le voulût-il, qu'il ne le pourrait pas.

Pour le philosophe, la vie est absolument insatisfaisante; il ne veut pas s'en accommoder, et ne le peut pas, même s'il le voulait; il y renonce, néglige de s'en assurer les avantages, s'éloigne d'elle, pour l'envisager dans son ensemble, à l'aide de cet éloignement, et la reproduire. En ceci il déploie ses forces, et c'est la meilleure partie de son existence. Quant à sa

personne même, il présente la reproduction, en disant : « Voilà la chose que je n'aimais pas ».

Ma vie dans le monde réel est une boisson douce-amère. Elle consiste, comme d'ailleurs mon existence, en une acquisition constante de connaissance et d'entendement relative à ce monde réel et à mes rapports avec lui. Le contenu de cette connaissance est triste et atterrant ; mais la forme de la connaissance elle-même, l'acquisition d'entendement, la pénétration de la vérité, tout cela rend singulièrement heureux et ne cesse, d'une manière étrange, de mêler sa douceur à cette amertume.

Il m'advient presque toujours parmi les hommes ce qui advenait à Jésus de Nazareth, quand il réveillait ses apôtres, tous constamment endormis.

Je cause parfois avec les hommes comme l'enfant avec sa poupée Elle sait très bien que la poupée ne l'entend pas, mais elle se procure, par une agréable auto-suggestion consciente, la joie de la conversation.

On a voulu s'expliquer la *conséquence* de l'acte en vertu du *motif* par la conséquence de l'*effet* en vertu de la *cause*;⁴⁵ de même, la vie animale en vertu de l'électricité et du chimisme, et celui-ci en vertu du mécanisme : ainsi toujours ce qui est proche par ce qui est éloigné, ce qui est direct par ce qui est indirect, ce qui paraît fort par ce qui paraît faible, l'en-soi par le phénomène. Je suis la route opposée. Par la façon dont le motif meut votre volonté, vous devez comprendre comment la cause provoque l'effet; par les mouvements de votre corps suivant les motifs (*vulgo*, arbitraires), ceux qui ont lieu sans motifs (organiques, végétatifs) ; par ces derniers, la nature vivante, le chimisme, le mécanisme, et par l'effet du motif l'effet de la cause; par conséquent, par l'indirect le direct, par le proche l'éloigné, par le parfait l'imparfait, par la chose en soi — la volonté — le phénomène.

Telle est l'originalité réelle de ma doctrine. Elle est par là en opposition complète avec toutes les tentatives antérieures, et a radicalement

⁴⁵ Et comme on n'y réussit pas, on fit d'elle quelque chose de tout différent, — la libre volonté.

transformé la méthode de la recherche. La chose en soi doit être expliquée non par le phénomène, procédé qui devait toujours échouer, mais à l'opposé. C'est par toi-même que tu dois comprendre la nature, non par la nature que tu dois te comprendre. Tel est mon principe révolutionnaire.

De même que, après chaque découverte importante, les détracteurs prétendent trouver déjà celle-ci dans de vieux livres, ainsi *des traces de ma doctrine se trouvent dans presque toutes les philosophies de tous les temps*. Non seulement dans les *Védas*, Platon et Kant, la matière vivante de Giordano Bruno, de Glisson⁴⁶ et de Spinoza, et les monades sommeillantes de Leibnitz, mais absolument dans toutes les philosophies, les plus anciennes comme les plus récentes ; seulement, tout ceci se présente sous le vêtement et dans l'entrelacement le plus diversifiés, avec des absurdités qui sautent aux yeux⁴⁷ et sous les formes les plus baroques, qui ne permettent de reconnaître les choses que lorsqu'on les cherche. C'est ainsi qu'on retrouve chez tous les animaux le type de l'homme, mais singulièrement défiguré, incomplet, tantôt rabougri, tantôt monstrueux, là, ébauche grossière, ici, caricature. L'insolence de cette comparaison n'est que le corollaire de l'insolence qui consiste à édifier un nouveau système philosophique; car on déclare par là toutes les tentatives précédentes avortées et la sienne propre la seule heureuse; aussi, celui qui ne pense pas ainsi et veut néanmoins rattacher au monde un nouveau système, est-il nécessairement un charlatan. Il en a été jusqu'à présent en philosophie comme dans les ventes aux enchères : celui qui parle le dernier réduit à néant tout ce qui a été dit jusque-là.

Je ne crois pas d'ailleurs, je l'avoue, que ma doctrine aurait jamais pu prendre naissance, si les *Upanishads*, Platon et Kant n'avaient projeté auparavant à la fois leurs rayons dans l'esprit d'un homme. Mais, comme le dit Diderot dans son *Neveu de Rameau*, beaucoup de colonnes se

⁴⁶François Glisson, médecin anglais, professa à Cambridge pendant quarante ans, puis fut appelé à la chaire d'anatomie au Collège des médecins à Londres, où il mourut en 1677, à soixante-dix ans. Il fit plusieurs découvertes physiologiques qui lui acquirent une grande réputation. La principale est celle de la veine-porte. (*Le trad.*)

⁴⁷Absurdes sont les propositions suivantes :

La matière se compose de monades, c'est-à-dire de sujets connaissants.

La matière brute vit; mais comme la vie signifie être organique, la donner pour attribut à la matière brute, c'est une contradiction.

Le monde est extension et penser.

Et pourtant les meilleurs esprits ont établi de telles propositions, auxquelles d'autres ont applaudi, tandis que la masse se moquait de leur absurdité. C'est que ces grands esprits reconnaissent intuitivement la vérité, mais, ne pouvant l'exprimer d'une façon pure et isolée, la présentaient chargée de scories de l'absurdité.

dressaient, et le soleil brillait sur toutes ; une seule toutefois résonnait, celle de Memnon.

Toute ma philosophie peut se résumer dans cette expression : le monde est l'auto-connaissance de la volonté.

Les proches relations sont souvent étrangères les unes aux autres et les étrangers sont souvent liés entre eux. Pour ma part, je parle à tous le même langage, tandis que d'autres gens font à cet égard une grande différence. C'est que je me tiens à une telle distance de tous, que la différence du rapprochement ou de l'éloignement extérieurs accidentels disparaît pour moi. C'est ainsi que la situation de la terre dans sa course, c'est-à-dire sa parallaxe, n'occasionne aucun changement dans la situation apparente des étoiles fixes.

Si seulement je pouvais me débarrasser de l'illusion de regarder les crapauds et les vipères comme mes égaux ! Cela me rendrait de grands services.

Ce qui constitue mon cercle d'action, ce n'est pas mon époque, mais seulement le sol sur lequel se tient ma personne physique, et qui n'est qu'une partie très insignifiante de ma personne entière. Ce sol lui est commun avec beaucoup de gens, dont il est le cercle d'action. Aussi leur abandonné-je les soucis et les luttes à son sujet.

On se récrie sur le caractère mélancolique et désespéré de ma philosophie. Cela provient simplement de ce que, au lieu d'imaginer un enfer futur comme équivalent des péchés des hommes, j'ai montré que là où le péché existe dans le monde, il y a déjà aussi quelque chose d'inférieur.

La froideur et l'inattention avec lesquelles on m'a accueilli auraient peut-être pu me faire prendre le change sur tous mes efforts et sur moi-même, si, par bonheur, je n'avais pas entendu en même temps la trompette de la renommée proclamer comme excellent, même comme le

comble de la sagesse humaine, ce qui n'a aucune valeur, est manifestement mauvais et inintelligible ; et je m'orientai et me tranquillisai immédiatement, en lisant ce qu'a dit lord Byron (*Lettres*, II, 260) : *As to success ! those who succeed will console me for a failure.* Donc :

*J'ai vu les couronnes sacrées de la gloire
Profanées sur un front vulgaire*

(Schiller)

Quelle est la plus grande jouissance possible à l'homme? — « La connaissance intuitive de la vérité ». — L'exactitude de la réponse ne souffre pas le moindre doute.

L'ouvrage du woffien⁴⁸ Christian-Auguste Crusius, *Esquisse des vérités nécessaires fondées sur la raison*, 1745, 4^o édit., 1766, qui est une métaphysique complète, renferme deux vérités qui n'ont pas été entendues et que j'ai dû découvrir pour la seconde fois.

La première, c'est qu'il y a un « motif d'existence » différent de la cause, qui, elle, concerne toujours un commencement : par exemple, les ◀ du ▲, en tant qu'ils déterminent les côtés. Ce philosophe divise conséquemment les motifs en motifs idéals et réels, et ceux-ci en causes et en motifs d'existence proprement dits.

La seconde, c'est que la chose la plus noble et la plus essentielle dans l'homme est non l'intelligence, mais la volonté. L'intelligence n'existe que pour la volonté : cela a été exposé et expliqué. Dans le fait, il est très curieux de constater que, de tous les philosophes de tous les temps, Crusius ait été le seul qui ait reconnu avant moi cette grande vérité en un certain degré. Tous les autres parlent constamment de l'esprit, ou de l'âme, ou du « moi », comme d'une chose indivisible, inséparable. Aussi est-il choquant de voir les panthéistes, parmi eux, prêter cet esprit, ou cette âme, aux plantes ou même à la matière inorganique, dont le manque de connaissance est manifeste. Il en va autrement, quand nous isolons la *volonté*. La séparation de l'esprit ou du « moi » en deux parties

⁴⁸ Ou, plus exactement peut-être, adversaire de Wolff, Ch.-A Crusius. *Dissertatio de usu et limitibus rationis sufficientis* ; 1752; (traduit en allemand en 1760). *Id.*, *Voie vers la certitude et le bien-fondé de la connaissance humaine* (logique), 1747 (en allemand).

toutes différentes, l'une primaire, essentielle, — la volonté, et l'autre secondaire, — l'intellect, est le principe fondamental comme le mérite fondamental de ma philosophie, et ce qui la distingue absolument de toutes les autres.

Le traité de Christian Jakob Kraus, *De paradoxo edi interdum ab homine actiones voluntarias, ipso non invito solum, verum a deo reluclante*, 1781, qu'on trouve dans le tome V de ses écrits mêlés, Königsberg, 1812, démontre (surtout dans la 1^{re} section, pp. 512-520) qu'avant moi⁴⁹ on ne savait pas isoler nettement l'impression des sens, l'intuition dans l'intelligence, la notion de raison, la représentation de la notion dans l'imagination, l'affect et la passion dans la volonté. Kraus est amené à tout cela, mais ne saisit pas les distinctions exactes, et aboutit à des principes tout à fait absurdes, tels que ceux-ci : *Intelligimus voces, nec tamen ideæ iis significatæ animo observantur* (p. 514), et *illud intelligere absque idea* (p. 515).

Voilà en quoi ce traité est intéressant pour moi.

Le même volume renferme (pp. 253-283) un très lourd et plat exposé de l'éthique stoïcienne. Il sert à montrer quelle idée on s'en faisait encore un peu avant moi, et à quel faible degré on l'avait pénétrée.

Ce serait ma gloire suprême, si l'on disait un jour de moi que j'ai résolu l'énigme posée par Kant.

La vie est courte, et votre compréhension est lente. Aussi ne serai-je pas témoin de ma gloire, et en suis-je pour ma peine.

Ce qui me garantit la véracité, et, pour cette raison, l'éternité de mes philosophèmes, c'est que je ne les ai pas faits moi-même ; c'est eux qui se sont faits. Ils sont nés en moi sans ma participation, dans des moments où toute volonté était chez moi en quelque sorte profondément endormie, et où mon intellect, complètement abandonné à lui-même et oisivement actif, saisissait l'intuition du monde réel et la mettait en

⁴⁹Je remarque, à cette occasion, qu'on peut conclure assez sûrement, de l'absence d'une connaissance chez un écrivain de profession, instruit et habile, que cette connaissance n'a pas encore été formulée : car le vrai trouve aussitôt un grand écho, et celui qui l'a une fois perçu ne peut s'empêcher, le cas échéant, de le mentionner au moins comme hypothèse.

parallèle avec le penser, tous deux jouant en quelque sorte ensemble, sans que ma volonté présidât d'une façon quelconque à l'affaire ; le tout, au contraire, s'effectuait sans ma participation, absolument de soi. Mais avec la *volonté* toute *individualité* aussi disparaît et est supprimée. Aussi mon individu n'était-il pas ici en jeu ; c'était l'intuition même, pure et en soi, c'est-à-dire l'intuition purement objective ou le monde objectif même, qui se déposait pure et en soi dans la notion. Tous deux avaient choisi ma tête pour théâtre de ces opérations, parce qu'elle était idoine à cela. Ce qui n'est pas sorti de l'individu, n'est pas propre non plus au seul individu. Cela appartient au monde seulement connaissable et seulement connaissant, seulement à l'intellect, et celui-ci est, d'après sa nature, — non d'après son degré, — le même chez tous les individus. Cela doit donc obtenir un jour l'assentiment de tous les individus.

Seules les choses qui, dans ces moments de connaissance complètement affranchie de la volonté, se représentaient à moi, je les ai notées simplement comme spectateur et comme témoin et utilisées pour mon œuvre. Ceci me garantit sa véracité et ne me laisse pas prendre le change à son égard, en dépit du manque de sympathie et de l'injustice dont on fait preuve envers elle.

Les *objets* sont seulement à l'esprit ce que le plectre est à la lyre. Au temps où mon esprit était à son point culminant, alors que des circonstances favorables avaient amené l'heure où mon cerveau se trouvait dans son plus haut degré de tension, quelque objet que rencontrât mon œil, cet objet était pour moi une source de révélations, et il en résulta une série d'idées dignes d'être notées, et qui le furent.

Maintenant que je suis vieux — *che va mancando l'entusiasmo celeste* — (j'ai aujourd'hui trente-huit ans), il est possible que même la Madone de Raphaël⁵⁰ ne me dise rien. Le plectre, ce sont les objets ; la lyre, c'est l'esprit. Récemment, dans une chambre claire, renfermant beaucoup d'objets et plusieurs personnes, je pensais : ce qui rend cette chambre si claire, ce n'est pas la lumière ; ce sont les têtes et les yeux des gens ; car c'est le cerveau qui élargit l'espace, fixe sa limite, y place des objets, bref, rend le tout visible. La lumière est seulement une occasion sans laquelle, il est vrai, tout cela ne pourrait naître. C'est ainsi que, sans l'étincelle à la lumière du canon fortement chargé et bien pointé, celui-ci n'accomplirait pas son œuvre de destruction. La lumière, les objets sont seulement le plectre ; l'esprit est la lyre.

⁵⁰ La « Madone » de Raphaël, sans autre désignation, c'est, rappelons-le, la « Madone Sixtine », le triomphant chef-d'œuvre de la galerie de Dresde. (*Le trad.*)

Spinoza mourut le 21 février 1677. Je suis né le 22 février 1788, c'est-à-dire exactement 111 ans, soit 100 ans + 1/10, +1/10 de celui-ci, après sa mort. Ou, si l'on ajoute 1 à chaque chiffre de la date de sa mort, on a la date de ma naissance. *It's very odd*. Pythagore dirait...

Le wolffien Andreas Rudiger est tellement saisi par la différence absolue palpable entre la *connaissance* et la *volonté*, qu'il admet pour l'une et pour l'autre deux substances totalement différentes chez l'homme, et compose en conséquence celui-ci de trois parties; *mens*, *anima* et *corpus*. *L'anima*, c'est pour lui avant tout la *volonté*; *mens*, l'intellect. A l'*anima* ou à la volonté il impute non seulement le mouvement musculaire, mais aussi la formation du fœtus (comme Stahl), puis tout ce qui chez l'homme et les animaux est instinct, tout don de divination, qu'il nomme *sensus veritatis in voluntate*.

(Voir sa *Dissertatio præmialis de sensu veri et falsi*, livre IV, et sa *Physica divina*, livre I, chap. IV).

Rudiger est contemporain de Stahl. Il est donc difficile de décider qui des deux a le premier exprimé cette idée, *anima struit corpus*.

Me mêler aux querelles philosophiques de mon temps, cela m'entre aussi peu dans l'esprit que, quand je vois la populace se rosser dans la rue, je ne songe à descendre et à prendre part à la bagarre.

On a accusé ma philosophie d'être triste et désespérée ; mais il n'y a rien de si désespérant que la doctrine d'après laquelle le ciel et la terre, et par suite l'homme, ont été créés de rien, car il s'ensuit d'elle, aussi logiquement que la nuit succède au jour, que l'homme s'anéantit quand il meurt sous nos yeux. Le commencement et la raison de toute consolation, au contraire, c'est la doctrine d'après laquelle l'homme n'est pas venu de rien.

La *mesure de mon esprit* doit être prise dans les cas où, pour l'explication de phénomènes tout spéciaux, je me suis trouvé en concurrence avec de grands hommes :

Pour la théorie des couleurs, avec Newton et Goethe.

Pour l'explication de l'absence de cris chez Laocoon, avec Winckelmann, Lessing, Goethe, sans parler de Hirt, Fernow, etc.

Pour l'explication du risible, avec Kant et Jean-Paul.

J'ai écrit il y a déjà fort longtemps⁵¹ que le fond de l'activité de chaque *génie* est un savoir-faire inné, bien mieux, un *artifice* qui est le ressort secret de toutes ses œuvres et dont l'expression se révèle sur son visage.

Mon artifice, à moi, consiste à noyer soudainement et à l'instant même, sous la plus froide réflexion abstraite, l'intuition la plus vive ou l'impression la plus profonde telles que l'heure favorable les a amenées, et à les conserver ainsi figées. Donc, un haut degré de calcul.

La complète indifférence dont mon œuvre a été l'objet témoigne ou que je n'ai pas été digne de mon époque, ou que c'est le contraire. Dans les deux cas, le mot qui convient maintenant est : *the rest is silence*.

Quand je n'ai rien qui me tourmente, je suis tourmenté par l'idée qu'il devrait pourtant y avoir quelque chose qui me demeurerait caché. *Misera conditio nostra !*

Voir Bacon, *Sapientia veterum*, « De Deo Pan ».

⁵¹ En employant une expression indigne, on peut dire : chaque homme de génie a seulement un artifice qui lui appartient exclusivement et qu'il applique dans chacune de ses œuvres, mais toujours d'une autre manière. L'artifice lui appartenant en propre, il est complètement original ; et comme ledit artifice est communicable non directement, mais seulement indirectement, c'est-à-dire par des œuvres d'art, non en bloc et en abstractions, mais seulement en exemples isolés, il n'a pas à craindre de se le voir dérober par un autre ni de s'épuiser, tant qu'il reste génial, c'est-à-dire possède son artifice.

L'artifice n'est en quelque sorte qu'un trou dans la voile de la nature, un petit morceau surhumain dans l'homme. Il est absolument le foyer de toutes les productions de chaque génie. Il rayonne de ses yeux comme *individualité générale*.

Pour sa conscience réfléchie (raison) aussi bien que pour les autres, l'artifice est une énigme.

My greatest enjoyments are those of my own mind, to which, forme, no others are comparable, whatever they might be. Therefore if I possess myself, I have every thing, having the main point : but if I do not possess myself, I have nothing, whatever other things I might possess. (Horace, Epitres, 10, p 243.)

It is far otherwise with ordinary men : they borrow their enjoyments from without, and are rich or poor according to their share of them. Consequently my main object in life must always be the free possession of myself, implying free leisure, health, tranquillity of mind and those comforts I have accustomed to, and the lack of which would disturb me. It is clear that all this might be equally impaired by the possession of too many exterior things, as by having too little of them. (Id., ibid., vers 11 et 12). A certain instinct rather than distinct notions of all this, and my good genius, have always led me to pursue and conserve that free possession of myself, and to care little for all the rest. But now I must do with the full consciousness befitting my age, what heretofore I did by mere instinct. ⁵²

Dans ma dix-septième année, dénué de toute éducation classique, je fus aussi fortement saisi par la misère de la vie que Bouddha dans sa jeunesse, quand il vit la maladie, la vieillesse, la douleur et la mort. La vérité que révélait bien haut et nettement le monde, triompha bien vite des dogmes juifs qui m'avaient été aussi inculqués, et le résultat fut que ledit monde, loin de pouvoir être l'œuvre d'un être infiniment bon, était celle d'un démon, qui avait appelé des créatures à l'existence pour se repaître de la vue de leurs tourments : c'est là qu'aboutissaient mes données, et la certitude qu'il en était ainsi l'emporta. D'ailleurs, l'existence humaine porte la marque déterminée de la souffrance ; elle y est profondément enfoncée, ne lui échappe pas, a un développement et une issue toujours tragiques : on ne peut y méconnaître une certaine préméditation. Mais la souffrance est aussi le δούτιος πλοῦς, le succédané de la vertu et de la sainteté ; purifiés par elle, nous parvenons finalement à la négation de la volonté de vivre, à la sortie du chemin de l'erreur, à la délivrance ; voilà pourquoi la force secrète qui dirige notre destinée, et qui est personnifiée mythiquement dans la croyance populaire sous le nom de Providence, a voulu nous apprêter souffrances sur souffrances, de sorte qu'à mes jeunes yeux impartiaux, mais qui voyaient exactement dans leurs limites, le monde se représentait comme l'œuvre d'un démon. En soi, toutefois, cette force et toute-puissance

⁵² Quelque bizarre que soit l'introduction inattendue de ce paragraphe anglais dans le texte allemand, nous avons cru devoir le reproduire tel quel, au lieu d'en donner la traduction, pour laisser en quelque sorte sa marque de fabrique au procédé littéraire de l'auteur. (Le trad.)

secrètes sont notre propre volonté, à un point de vue qui ne tombe pas dans la conscience, ainsi que je l'ai longuement exposé ; et la souffrance est le but immédiat de la vie, comme si elle était l'œuvre d'un démon ; mais ce but n'est pas le but suprême, il est lui-même un moyen, un moyen de la grâce, arrangé comme tel par nous, nous l'avons dit, en vue de notre bonheur véritable et suprême.

Je voudrais que les philosophes, qui assignent aux *bonnes œuvres* une part si grande, même exclusive, et les regardent comme le but suprême de l'homme, se demandassent sur leur conscience si nulle vue *intéressée* ne sert de base à leur dogme moral; je voudrais savoir s'ils ne se préoccupent pas dans leur for intérieur du danger que pourrait courir le monde, si les bonnes œuvres ne continuaient pas à garder la valeur la plus haute, et si eux mêmes, dans leur zèle pour elles, s'inquiétaient moins du bonheur éternel de l'humanité que de son bonheur temporel. Ma philosophie est la seule qui, en éthique, dépasse les bonnes œuvres et connaisse quelque chose de plus élevé, l'ascétisme. Les bonnes œuvres tendent à mettre sur le même pied que le sien propre, et à l'occasion à lui préférer, le bonheur d'autrui. Elles sont donc toujours *relatives*; car la considération du bien des autres modifie la volonté de notre propre bien. Maintenant, quelle serait l'influence de cela sur notre existence et sur celle du monde, voilà ce qui reste mystérieux et ce qu'il est impossible de prévoir.

La tendance ascétique du christianisme n'est sortie d'aucune des éthiques philosophiques antérieures, sans doute parce que tous les philosophes étaient optimistes. Si maintenant le christianisme ne porte pas en lui une idée fausse, mais est manifestement la plus excellente des éthiques, ceci indique une idée fausse dans toutes les éthiques philosophiques antérieures, et cette idée fausse est l'optimisme.

Si je suis fier de la nouveauté entière de ma doctrine, c'est seulement parce que je suis absolument convaincu de sa vérité.

Natura nihil agit frustra. Pourquoi m'a-t-elle donc donné tant d'idées profondes, alors que celles-ci ne devaient pas exciter l'intérêt des hommes?

Mes ouvrages se composent de simples articles inspirés par l'idée dont j'étais plein à ce moment, et que je voulais fixer pour elle-même ; on les a unis ensemble avec un peu de chaux et de mortier. C'est pour cela qu'ils ne sont pas vides et ennuyeux, comme ceux des gens qui s'assoient à leur bureau et écrivent un livre page par page, d'après un plan arrêté.

Ce qui a surtout fermé la porte à ma philosophie, c'est que j'ai dédaigné de faire usage de ce *schibboleth* qui a depuis longtemps perdu son importance, mais doit être présenté comme un tribut à la religion du pays par cette philosophie qui veut occuper les chaires professorales.

Toute sympathie du public a un effet facilement troublant. Le blâme peut induire les esprits faibles à une fausse indulgence, les esprits vigoureux à une fausse exagération de leur opposition. L'éloge est encore plus dangereux, en ce qu'il nous incite à prêter du poids au jugement du panégyriste, et ainsi nous nous habituons à faire durer par notre acquiescement les applaudissements obtenus souvent à tort.

L'inattention totale de mes contemporains m'a préservé des deux dangers. J'ai pu aimer, poursuivre, perfectionner dans une tranquillité complète mon œuvre pour elle seule, en me tenant à l'abri de toute influence extérieure, et mes contemporains me sont restés étrangers, comme je leur suis resté étranger moi-même.

Le public des contemporains est pour moi trop étendu, s'il me faut parler à tous ; trop restreint, s'il me faut parler à ceux qui me comprennent.

Je sais bien que chaque homme qui pense tient son temps pour le plus misérable de tous ; mais je dois avouer que je ne suis pas affranchi d'illusion.

La forme de connaissance de la causalité est très propre à faire comprendre toutes choses dans le monde, cependant pas l'existence du monde lui-même.

Exprimé objectivement : chaque chose dans le monde a une cause (parce qu'en vertu d'un changement elle est ce qu'elle est), mais le monde même n'a pas de cause : car la loi de causalité naît et meurt avec lui.

C'est là un des résultats fondamentaux de la philosophie de Kant bien comprise ; mais il n'a pas eu d'effet : on continue à parler d'une *raison d'être* du monde, pour ne pas dire une *cause*. Mon traité a passé inaperçu, mon œuvre même est restée dédaignée, tandis que l'insignifiant et le mauvais faisaient sensation ! Et tout cela parce qu'on veut du *théisme*, du *théisme* !⁵³ On veut entendre parler du bon Dieu. Et comme je n'avais rien à en dire, je puis attendre la postérité. Voilà simplement la raison : *hinc illæ lacrimæ* ! J'ai tenu avec la vérité et non avec le bon Dieu. Quant à lui, il vient en aide aux siens, il ne s'agit d'ailleurs pour ceux-ci que du *mot* ; car ils admettent aussi très bien le panthéisme.

Mon époque et moi ne nous accordons pas ensemble, la chose est claire. Mais qui de nous deux gagnera le procès devant le tribunal de la postérité?

Dans une œuvre comme la mienne, l'*autorité* doit intervenir pour décider le lecteur à l'application qu'il ne déploie pas à l'aventure, et dont le discernement lui échappe, faute de jugement.

Fichte et Schelling se trouvent en moi, mais moi je ne me trouve pas en eux, c'est-à-dire que le peu de vérité renfermé dans leurs doctrines est compris dans ce que j'ai dit.

⁵³Mais il ne peut vous donner la vérité. C'est dans le mensonge que vous devez le chercher.

Le public allemand a une affinité élective avec ce qui est dépourvu d'esprit : voilà pourquoi il a lu soigneusement les sieurs Fries, Hegel, Krug, Herbart, Salat, etc., tandis qu'il n'a pas ouvert mes livres.

Les princes sont dès leur tendre enfance et durant leur vie entière traités par tout le monde comme s'ils étaient réellement des êtres surhumains; nécessairement ils doivent finir par le croire eux-mêmes, ce qui fait naître chez eux une certaine assurance dominatrice inextirpable. Moi et mes pareils nous sommes depuis notre tendre enfance et durant notre vie entière sinon considérés, du moins traités par tous comme si nous étions leurs semblables; aussi croyons-nous que nous le sommes, même si nous finissons par devenir conscients de la différence entre nous et eux. Mais cela se produit si tard, au milieu d'une opposition de tous les instants, tellement en secret, que nous n'obtenons que rarement, ou jamais, le respect de la supériorité qui nous appartient, et que Gracian exprime ainsi : *Tudos sus dichos y hechos van rebestidos de una singlar, transcendental magestad.*

Le simple théisme déjà conclut lui-même de l'existence du monde à sa non-existence antérieure, c'est-à-dire le conçoit comme une chose accidentelle, comme une chose qui pourrait aussi bien ne pas être, qui se représente et peut même être conçue comme ne devant pas être en réalité.

D'après ma philosophie, dont le grand mérite est la complète immanence du monde (par opposition à la transcendance), et l'absence totale de tout côté mythique, de toute hypostase et de toute conception historique de celui-ci, — d'après ma philosophie, le monde est le phénomène de l'affirmation de la volonté de vivre, qui a pour opposition la négation de celle-ci, dont la manifestation supprime le monde.

Sans aucun doute, la plupart des gens concluent du peu d'attention accordé à ma philosophie, à son absence de valeur. Mais elle n'aurait pas manqué, lors de son apparition de provoquer la plus grande sensation, puis d'être l'objet d'applaudissements sans cesse renouvelés, s'il y avait des gens qui cherchassent *la vérité*. Malheureusement, ceux qui s'occupent aujourd'hui de philosophie ne cherchent autre chose que les chaires qu'elle procure. Or, ma philosophie ne les mettrait pas à leur

disposition, car elle n'a jamais visé à devenir l'auxiliaire du cher christianisme; elle le laisse au contraire absolument de côté, comme une chose étrangère à ses fins. Ah ! qu'elle est en retard, sur ce point, de la machine hégélienne, qui déclare être absolument identique au christianisme et n'être qu'un christianisme accommodé un peu autrement! Et il m'advient comme au candidat dans la pièce, *Le droit chemin est le meilleur*, qui déclare vouloir épouser sur place, et sans l'avoir vue, la veuve du pasteur.

Donnez donc aux jeunes gens pauvres un morceau de pain, afin qu'ils ne souillent pas la philosophie par leurs efforts de manœuvres ! Les choses se passent vraiment comme si nous vivions au premier siècle du christianisme, et non au dernier. Mais, vous autres, héros des chaires, philosophes du jour fugitif et de la foule égarée, passez-moi seulement sous silence ! La postérité, elle, ne me passera pas sous silence. Quand vos misérables ententes auront pris fin et que votre hypocrite chant alterné aura cessé, alors on appliquera une toute autre mesure que de nos malheureux jours à ce qui a de l'importance et à ce qui en est dépourvu. A la vérité, la cause principale du peu d'attention accordée à ma doctrine, c'est que, précisément de mon temps, une pseudo-sagesse officielle protestante-jésuitique, obscurantiste et visant à l'abrutissement des cerveaux, — l'hégélianisme, cette vile machine sans nom, — a pris la place de la philosophie et du penser.

I stood among them, but not of them.

Dans ma jeunesse, le manque d'attention dont j'étais l'objet en société, et la préférence que l'on y donnait sur moi aux individus banals, plats, mesquins, me faisait prendre le change sur moi-même. Mais à vingt six ans, je lus Helvétius, et compris alors que l'*homogénéité* unissait ces gens-là, tandis que l'*hétérogénéité* me séparait d'eux ; que l'être plat et vulgaire est à la mesure de l'être plat et vulgaire, et que la supériorité était haïe. J'ai fait la même constatation en matière de littérature philosophique, et la solution du phénomène est dans son essence exactement la même, comme je le vois plus clairement d'année en année. Ici comme là, ce qui est déraisonnable, mauvais, plat, absurde, est à la mesure des cerveaux vulgaires et leur est homogène, tandis que ce qui est vrai, excellent, rare, ne peut, pour ces raisons mêmes, obtenir leur assentiment et leur est tout à fait hétérogène ; de plus, la supériorité est haïe et redoutée. Helvétius a dit : « Il n'y a que l'esprit qui sente l'esprit ;

mais les gens ordinaires ont un instinct prompt et sûr pour connaître et pour fuir les gens d'esprit ». Et Chamfort : « La sottise ne serait pas tout à fait la sottise, si elle ne craignait pas l'esprit » (*Œuvres*, t. IV, p. 08). Lichtenberg enfin : « Il y a des gens qui haïssent plus un homme de tête solide que le coquin le plus avéré » (*sic ferè*). Ainsi, « fuir, craindre et haïr », telles sont les impressions que provoque chez eux l'esprit.

Si, dans les deux cas, je pris quelque temps le change sur moi-même, c'est que je n'avais aucune idée — ni ne pouvais en avoir aucune — de la bassesse incommensurable des hommes. D'une part, en effet, elle ne m'était pas donnée *a priori*, et elle ne pouvait me venir *a posteriori* que par l'expérience que je consigne précisément ici.

Dans les deux cas, je trouvai çà et là une consolation dans les grands éloges et même les hommages de quelques personnalités isolées, ce qui contrastait d'autant plus violemment avec l'inattention générale à mon égard. Cela contribua à m'orienter.

Les professeurs de philosophie parlent avec une haute estime d'hommes et de livres qui manifestement n'en méritent aucune; c'est qu'ils ont un grand besoin de la réciprocité de cette euphémie ! — Mais moi, non ! Aussi nommé-je chaque chose par son nom.

Toutes les journées dont la nuit précédente n'a pas été favorable pour mon sommeil, doivent être retranchées de ma vie ; car alors je n'étais pas « moi ».

Je suis résolu à fermer le marché et le crédit aux philosophasses mercenaires qui ouvrent le bec dans l'intérêt des gouvernements.

L'assentiment du public philosophique actuel ne peut avoir pour moi aucune valeur. Celui-ci n'a-t-il pas montré qu'il n'a aucun sens pour ce qui est vrai, véritablement bon, profondément pensé ? que ce qui, au contraire, lui apparaît comme important et lui plaît, c'est ce qui est mauvais, boursoufflé, vise à la seule apparence, n'est qu'un tissu d'absurdités, — les griffonnages de Hegel? L'assentiment en question me fait éprouver le même effet, pour employer les mots de Hagedorn,

*Que si un juif me salue,
Et si un câlin me sourit*⁵⁴.

La patrie allemande n'a pas élevé en ma personne un patriote.

PARABOLIQUE

Les jeunes chats jouent avec des boulettes en papier qu'on leur jette, les font rouler, bondissent sur elles, les mettent en mouvement avec leurs pattes, parce qu'ils les regardent comme quelque chose de semblable à eux-mêmes, comme des êtres vivants. Mais, une fois devenus grands, ils ne jouent plus avec elles, parce qu'ils savent qu'elles diffèrent d'eux; ils les laissent à terre. Si vous ne comprenez pas cette parabole, allez la soumettre à Timon d'Athènes.

J'ai soulevé le voile de la vérité beaucoup plus qu'aucun mortel avant moi. Mais je voudrais les voir, ceux qui peuvent se vanter d'avoir eu de plus misérables contemporains que moi.

En négligeant complètement mes travaux et en célébrant le médiocre et le mauvais, mes contemporains ont fait tout leur possible pour m'amener à prendre le change sur mon propre compte. Heureusement, ils n'y sont pas parvenus. Autrement, j'aurais cessé de travailler, comme je l'aurais dû, si par mes travaux j'avais eu en même temps à gagner ma vie.

Parmi ces gueux-là on doit être *modeste*⁵⁵, et se comporter comme si l'on se tenait aussi pour un gueux. Cela serait juste leur affaire. Mais! *quos ego...*

⁵⁴Ces vers du charmant poète anacréontique Hagedorn (1708-1754) que Schopenhauer cite en les dénaturant quelque peu, se trouvent dans la petite pièce épigrammatique suivante : *Sur un certain panégyrique en vers*. « Le sec Hircon me nomme, très poétiquement, le poète Cygne, que Phébus a élu sien. Cet éloge me rend aussi fier que lorsqu'une catin me sourit et qu'un juif me salue ». (*Hagedorn's sämtliche poetische Werke*, 1777, t. I, P- 198.) (*Le trad.*)

⁵⁵Allusion au mot de Goethe : « les gueux seuls sont modestes ».

Louer les Allemands ? Il me faudrait pour cela plus d'amour de la patrie qu'on n'est en droit de m'en demander légitimement, après le sort qui m'a été départi.

Tous les savants qui, en Europe, dépendent à un titre quelconque de l'État, se sont secrètement conjurés en faveur du théisme, c'est-à-dire suppriment soigneusement toute vérité qui lui serait nuisible, et cela avec la crainte et le souci que donne la mauvaise conscience. En l'absence de cet effort de ma part, comme du ménagement coupable de ce vil procédé et du respect pour les imbéciles, aucune des distinctions de l'État ne peut devenir mon lot. Car

*Ils honoreraient volontiers les grands hommes,
Si ceux-ci étaient en même temps des gueux.*

(Goethe)

Les ministères de l'instruction publique n'ont pas pu m'employer; et je remercie le ciel de ne pas être un homme qu'ils aient pu employer. Ils ne peuvent en réalité employer que ceux qui se laissent employer.

Ces messieurs aimeraient bien que je fisse avec eux beaucoup de cérémonies ; mais je n'en ai pas l'intention; car je n'ai pas pour eux plus de respect qu'ils n'en méritent.

Ma philosophie est, dans les bornes de la connaissance humaine, la véritable solution de l'énigme du monde. En ce sens, on peut l'appeler une *révélation*. Elle est inspirée par l'esprit de la vérité. Il y a même, dans mon livre IV, certains paragraphes qu'on pourrait croire suggérés par l'Esprit-Saint.

Je dois l'avouer sincèrement : la vue de tout animal me réjouit immédiatement et m'épanouit le cœur ; avant tout la vue des chiens, et puis celle de tous les animaux en liberté, des oiseaux, des insectes, etc. Au contraire, la vue des hommes provoque presque toujours en moi une

aversion prononcée ; car ils m'offrent, à peu d'exceptions près, le spectacle des difformités les plus repoussantes et de toute nature : laideur physique, expression morale de passions basses et d'ambition méprisable, symptômes de folie et de perversités et sottises intellectuelles de toutes sortes et de toutes grandeurs, enfin l'ignominie, par suite d'habitudes répugnantes; aussi je me détourne d'eux et je m'enfuis vers la nature végétale, heureux d'y rencontrer les animaux. Dites ce que vous voulez : la volonté, au plus haut degré de son objectivation, loin d'offrir un bel aspect, en offre un repoussant. La couleur blanche du visage n'est-elle pas déjà antinaturelle, et les vêtements qui recouvrent le corps — cette triste nécessité du Nord — ne sont-ils pas une déformation ?

Si la vérité prend à vos oreilles un son étranger, cela est assez triste, mais ne doit pas me servir de règle de conduite.

« Mais les Juifs sont le peuple élu de Dieu. » Bien possible. Les goûts toutefois sont différents. Ils ne sont pas mon peuple élu, à moi. *Quid multa* ? Les Juifs sont le peuple élu de leur Dieu, et celui-ci est le Dieu élu de son peuple; et cela ne regarde plus personne.

Le sort de ma philosophie et celui de la théorie des couleurs de Goethe témoigne de l'esprit bas et abject qui règne dans la république des lettres allemande.

Une partie du public aura remarqué comme les professeurs de philosophie et leurs compères me jettent de la boue et des pierres, et sont en cela assez peu intelligents pour ne pas comprendre que cette manière d'agir retombe sur leurs têtes. Pour ma part, j'assiste à ce spectacle tel qu'un homme qui, planant en aérostat, perçoit à l'aide d'un télescope les efforts des polissons d'en bas, qui se disloquent les bras pour le lapider; et le public, de son côté, remarquera bien vite l'intention arrêtée de lui subtiliser ce qui est bon, pour y substituer ce qui est mauvais.

Je prie messieurs les professeurs de ne pas perdre plus longtemps leurs peines. Je le déclare hautement, si étrange que puisse leur sembler la

chose : ma vocation n'est nullement d'enseigner, sous la raison de philosophie, la mythologie juive.

Et si l'on continuait à ressasser cent ans encore ces petites histoires-là, auriez-vous avancé d'un pas?

La bassesse est la glu qui retient les hommes ensemble. Celui qui en est exempt, succombe. Lorsque, dans ma jeunesse, j'ai dû faire personnellement cette expérience, j'ignorais ce qui me faisait défaut.

Que bientôt les vers doivent ronger mon corps, c'est une pensée que je puis supporter ; mais que les professeurs rongent ma philosophie ! cela me donne le frisson.

A toute époque et en toutes choses la vérité a été sentie par quelques-uns, et a trouvé son expression dans des affirmations isolées, jusqu'à ce que je l'aie saisie dans son ensemble.

FIN

www.schopenhauer.fr